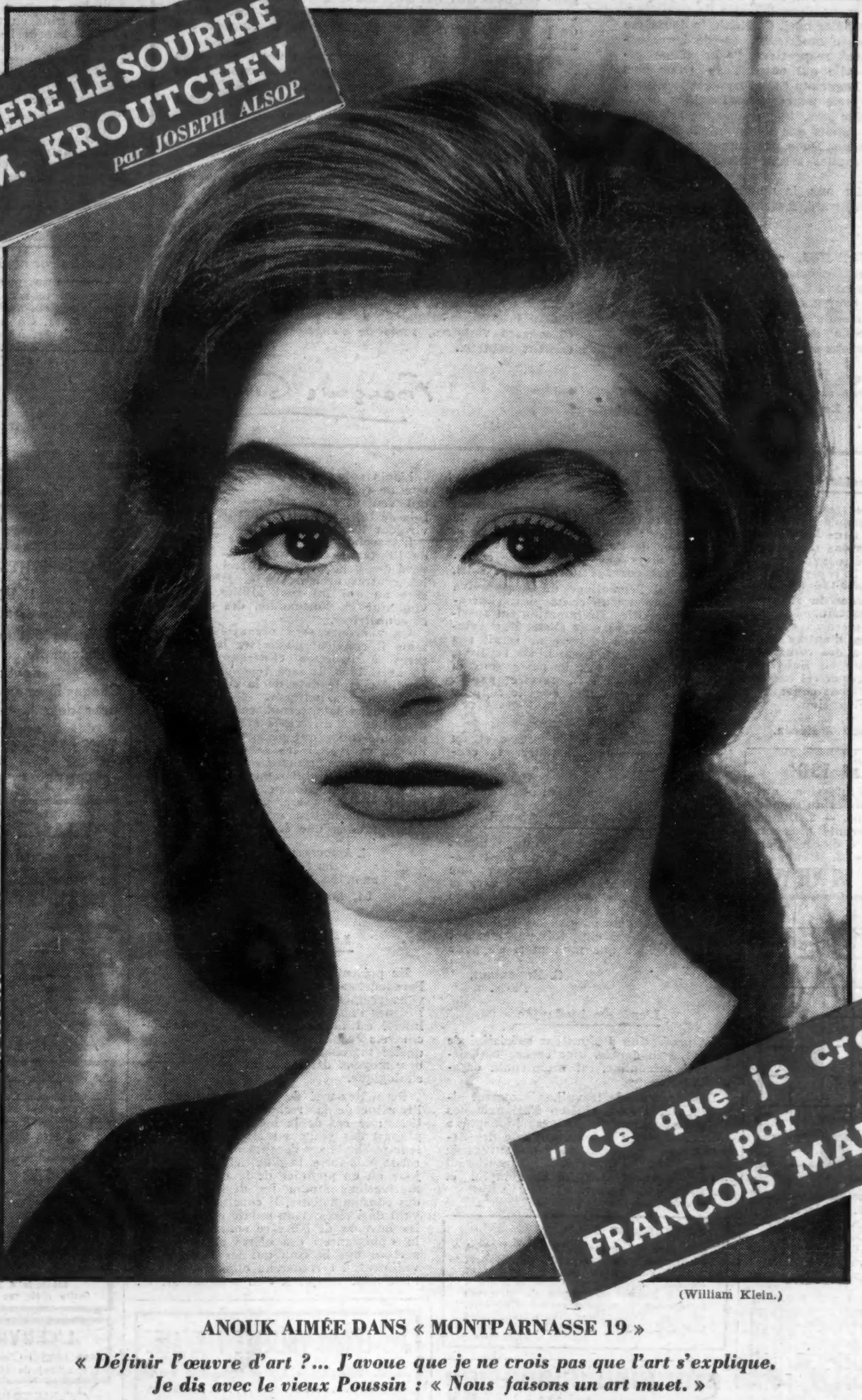
L'EXPRESS

10 AVRIL 1958. — N° 356 100 FR.

DERRIERE LE SOURIRE DE M. KROUTCHEV *par JOSEPH ALSOP*



" Ce que je crois " par FRANÇOIS MAURIAC

(William Klein.)

ANOUK AIMÉE DANS « MONTPARNASSE 19 »

« Définir l'œuvre d'art ?... J'avoue que je ne crois pas que l'art s'explique.
Je dis avec le vieux Poussin : « Nous faisons un art muet. »

Georges Rouault.

* * * * *

La lettre de « L'Express »

IRWIN SHAW aura peut-être quelque difficulté à reconnaitre, dans le film tiré du « Bal des Maudits », le roman qu'il écrivit en 1948. Mais les spectateurs n'auront, hélas ! aucune peine à retrouver, dans l'épopée de Christian, l'officier nazi, de Noah, le deuxième classe américain, et de leurs armées respectives, l'écho d'une effrayante amertume : celle qui envahit le cœur des hommes lorsque, ayant beaucoup tué et beaucoup enduré, ils se demandent : « C'était pour quoi faire ? »

Il y a moins de treize ans, les troupes américaines pénétraient en Bavière tandis que s'écroulaient les vestiges de l'armée allemande. Dans quelques semaines les armes atomiques américaines seront mises à la disposition de l'Allemagne.

Il y a moins de treize ans, le monde incrédule puis horrifié découvrait Buchenwald, Auschwitz, Ravensbruck, Dachau.

AUJOURD'HUI, certains Français qui connurent l'enfer concentrationnaire couvrent de leur autorité morale les bourreaux d'Alleg. Comme s'il y avait de bons et de mauvais bourreaux, de justes et d'injustes tortures. Et certains membres du C.N.R. demandent l'extermination rationnelle des « bougnoules ». Comme s'ils avaient oublié le temps où ils étaient les bougnoules de quelqu'un.

« Pourquoi veux-tu que j'aille tuer ou me faire tuer par des gens qui seront nos meilleurs amis dans dix ans ? » demande, dans « Le Bal des Maudits », un Américain dûment planqué.

Il y a peut-être aujourd'hui des Algériens « planqués » qui font la même réponse aux recruteurs du F.L.N.

DANS dix ans, qui sera contre qui et avec qui pour tuer qui avec des armes fournies par qui ? C'est le rébus que l'on est tenté de poser, en sortant de la salle, la tête vibrante encore de la rumeur des mitrailleuses.

Pour faire carrière, pour sauvegarder ses biens et sa sécurité, pour choisir judicieusement ses amis et ses ennemis, la réponse du rébus ne serait pas inutile.

Mais pour ceux qui cherchent la raison de leurs luttes quotidiennes quelles qu'elles soient, c'est un faux problème.

LES ennemis des hommes ne sont pas les Allemands, ni les Russes, ni les Arabes. Ni les Français. Ce sont, où qu'ils se trouvent, les intolérants, les illuminés, les fanatiques, les racistes, les ivrognes de la force que le monde charrie dans ses veines et qui, à peine expulsés ici, reparaissent là, parce que la civilisation est une création continue.

Qui choisit obstinément le parti des hommes contre celui des faux dieux, qui sollicite obstinément la lucidité contre la passion risque de ne connaitre que de brèves et amères victoires, mais ne s'engage jamais en un combat douteux.

Françoise Giroud.

Le courrier des soldats

Vous savez combien le courrier compte pour les soldats. C'était jusqu'à ces derniers jours, la seule lueur dans les journées sombres que nous passons ici. Mais cela aussi vient de nous être supprimé.

De quotidien qu'il était, le courrier est devenu bi-hebdomadaire pour toutes les unités qui stationnaient dans la région située entre Médéa et Champlain.

Je ne sais pas si des mesures de ce genre ont été prises dans d'autres régions. On me dit qu'il y a des camarades encore plus défavorisés en Kabylie notamment. Mais les mesures de cet ordre ne servent pas beaucoup à nous convaincre des progrès de la pacification.

S. L.,
2e classe à Médéa.

Mots croisés n° 130

Horizontalement : 1. Profession qui s'exerce dans diverses capitales du monde ou sur les bords de la Seine. — 2. Donné en musique à des adolescents plus ou moins bien traités. Numéro d'ordre d'un souverain d'outre-mer. — 3. Donna à Paris une salvatrice. — 4. Confection de plusieurs tas. Ni à moi, ni à vous, ni à eux. — 5. Dans Nice et Marseille. Trouble de la circulation. — 6. D'une région qui vit un des douze travaux herculéens. — 7. La sécheresse diminue constamment sa surface. Troublé par un nuage. — 8. Cinquième juge. — 9. On parle de ses usines et de ses bouches. Ont chacun leur barre. — 10. Des angles ou des étudiants.

Verticalement : I. Titre de Fontenelle auquel ne parvint pas tout à fait Le Titien. — II. C'est le contraire de conserver. Dans Châteauroux, mais ni dans Orléans, ni dans Montluçon. — III. Guide auquel on doit l'Aurore. Fortune qui ne s'étale pas. — IV. Prend la chose du bon côté. Lune de Platon. — V. Son périple n'est pas une affaire. Dix pour ce pli. — VI. Agréable à l'œil ou à la pensée. — VII. Marque une détente de l'Assemblée. Reçu ou recevant. — VIII Leur attente donne un certain répit.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2						■		
3								
4				■				
5			■					
6							■	
7					■			
8		■						
9						■		
10								

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	P	R	E	S	E	N	C	E
2	R	E	C	E	V	E	U	R
3	E	P	I	N	E	T	T	E
4	F	A	M	E	■	T	I	C
5	E	S	E	■	E	E	■	H
6	C	S	■	O	P	T	A	T
7	T	E	N	D	R	E	T	E
8	U	■	A	E	I	■	E	I
9	R	O	I	■	S	O	L	O
10	E	I	S	L	E	B	E	N

Solution du n° 129

Seul l'emballage arriva

Un jeune instituteur, séjournant dans les Pyrénées-Orientales, désirait lire le livre d'Alleg : « La Question ». Il se le fit expédier de Paris, au début du mois de mars, alors que personne ne concevait que cet ouvrage pourrait être saisi.

Mais seul l'emballage du livre arriva avec le tampon d'un centre de récupération de Marseille... Réclamation fut aussitôt portée au bureau de poste. Mais l'employé assura que le livre ne serait pas rendu puisqu'il était saisi. Or ce livre, lorsqu'il circulait par la poste sous la sauvegarde des P.T.T., service public, n'était pas encore tombé sous le coup de la mesure policière.

Que conclure alors ?

Après la censure de la presse et du livre, verrons-nous s'instaurer la censure du courrier ?

R. C.,
Font - Romeu.

Mon mari s'appelle Ahmed

Voilà cinq mois que nous sommes mariés, chaque fois que nous nous présentons à l'hôtel pour chercher une chambre on nous la refuse ; les rares fois où l'on nous accepte, c'est à mille francs par jour et pas au-delà d'une semaine, aussi sommes-nous obligés de déménager quatre à cinq fois par mois, et tout cela parce que mon mari s'appelle Ahmed.

C. KHÉDRIOUI,
Paris.

L'enfance inadaptée

La profession d'éducateur spécialisé de l'enfance inadaptée, hier encore mal définie et méconnue, est maintenant organisée.

Des accords de travail, récemment signés entre l'« Association Nationale des Educateurs de Jeunes Inadaptés » (A.N.E.J.I.) et l'Union Nationale des Associations Régionales pour la Sauvegarde de l'Enfance (U.N.A.R.S.E.), garantissent aux éducateurs stabilité de l'emploi et perspectives d'avenir.

L'avis suivant s'adresse à tous ceux que ne rebute pas une tâche difficile et qui veulent un métier susceptible à la fois de faire vivre leur famille et de servir leur idéal.

L'Association Régionale de Sauvegarde de l'Enfance en Normandie, 54, boulevard des Belges, à Rouen, recherche pour les centres de garçons et filles qu'elle gère ou qui lui sont affiliés, soit une vingtaine en Normandie, des *éducateurs* et *éducatrices*.

Un concours sera organisé fin avril, mais il convient d'adresser les candidatures à l'adresse ci-dessus avant le 15 avril 1958. Il sera répondu à chaque candidat et la date de la convocation à l'examen sera indiquée.

Les candidats seront soumis pendant deux jours à différents examens médico-psychologiques qui permettront de retenir ou de rejeter les candidatures à un stage pratique rémunéré de trois mois dans l'un des établissements désignés par l'Association Régionale. En cas de stage satisfaisant, il sera prolongé de neuf mois et permettra éventuellement l'admission dans une école spécialisée.

L'ASSOCIATION RÉGIONALE
DE SAUVEGARDE
DE L'ENFANCE DE NORMANDIE,
54, boulevard des Belges,
Rouen.

Les désirs profonds

En présentant des extraits de « Hidden Persuaders » sans autre commentaire, vous risquez d'accréditer auprès de vos lecteurs l'idée assez incorrecte que la publicité est animée par de puissants Machiavels capables d'imposer n'importe quelle marchandise à n'importe qui par des moyens détournés de pression psychologique.

Permettez-moi de citer un miracle de l'Institut de la recherche des motivations : le cas de la bière aux U.S.A. La plupart des grandes marques appuyaient leur publicité sur l'argument « notre bière est la plus forte, la plus riche », jusqu'au jour où un pionnier de la recherche des motivations étudia les désirs profonds des consommateurs. Il conclut qu'il était vain de s'adresser au public dans ce sens, les buveurs de bière se souciant peu de la « puissance » des bières et réclamant surtout une boisson qui les rafraîchisse vraiment. La recherche objective confirmait donc ce que le bon sens dictait et, en orientant différemment sa campagne, en diffusant massivement ses annonces (bière fraîche et merveilleuse), la marque Goetz vit ses ventes augmenter dans de très belles proportions.

Emmanuel HOLLANDER,
conseiller de création.
Agence Elvinger.
Paris.

Mandarin médical

Une nouvelle réunion de la Table Ronde, consacrée au problème des honoraires médicaux, semble avoir abouti à un accord sur le point le moins défendable du projet Gazier. La classification des médecins en trois catégories hiérarchisées d'après les titres hospitaliers et universitaires, et une notion de notoriété « soumise à toutes les incertitudes » d'un système de cooptation sont une telle aberration que l'on s'étonne de ne les voir dénoncer que par les médecins eux-mêmes.

Qui trouvera justifié qu'une place obtenue à un concours passé à 25 ans ou 30 ans déterminera seule, et pour toute sa carrière, la couleur du bouton du Mandarin médical ?

Dr Jean WALTZ,
Lyon.

Et encore dans notre courrier

● *Un lecteur nous demande de signaler :*

— qu'« un professeur du lycée Buffon, dont le seul tort est de porter un nom algérien, a été arrêté à son domicile le 15 mars. On a mis à sac ses papiers et ses livres, à quatre heures du matin. On l'a interrogé et insulté. Aucune charge n'a pu être relevée contre lui » ;

— qu'« un ouvrier métallurgiste, Henri Geneste, militant des Auberges de la Jeunesse, a été condamné à deux ans de prison pour avoir aidé des Algériens à imprimer un tract condamnant le terrorisme ».

Un groupe de jeunes lecteurs de Clermont-Ferrand rappelle, à ce propos, que « le Congrès national de la Fédération unie des Auberges de Jeunesse a demandé la mise en liberté d'Henri Geneste ; qu'un comité de défense s'est créé à l'appel de plusieurs personnalités ».

COMMUNIQUE

A Annecy, samedi 12 avril 1958, à 16 h. 30, salle Pierre Lamy, Robert Barrat parlera du drame algérien et de ses conséquences. Cette réunion a lieu à l'appel de jeunes de diverses tendances, la plupart retour d'Algérie, et des Fédérations départementales C.F.T.C., C.G.T. et F.E.N.

chez votre Tailleur :
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

Aux Editions PRÉSENCE AFRICAINE
R. P. Tempels - La philosophie bantoue .... 750 fr.
Hampaté Ba et M. Cardaire - Tierno Bokar, le Sage de Bandiagara .... 550 fr.
R. Andiramanjato - Le Tsiny et le Tody dans la pensée malgache.. 500 fr.
◆
17, r. de Chaligny, PARIS-12e - DOR. 38-39
C.C.P. Paris 59.36.25

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

IMPORTANTE SOCIETE DE
TRANSPORTS AERIENS
recherche
1° STATISTICIEN ET ECONOMISTE
pour groupe de recherche opérationnelle
2° INGENIEURS en organisation
Adresser lettre avec relevé détaillé formation et travaux antérieurs à FOURNIER Roger, 15, rue Lesage, PARIS (20e) qui transmettra

DEMANDES D'EMPLOIS

Dame 44 ans milieu médical cherche province rég. indifférente place GOUVERNANTE INTERIEUR et assurer SECRETARIAT chez médecin. Ecrire au n° 1663, L'EXPRESS, 29, rue de Marignan, Paris-8e.

APPARTEMENTS (Location)

Cherche à louer meublé ou vide
PETIT APPARTEMENT OU STUDIO
Paris pour 1 ou 2 ans. Agence s'abstenir
Ecrire n° 1668 L'EXPRESS 29, rue Marignan, Paris-8e.

DIVERS

CHIC et PRATIQUE
Tel est le « pantalon saharien »
Demandez renseignements à Mme Leïla LENS
à KENADSA (Sahara) ALGERIE
et vous voudrez, madame, en avoir un

DANSE Apprenez SEUL chez VOUS ou en notre studio
Méthode R du Professeur PASCAUD
Ecrire : 60, rue Saint-Antoine - PARIS (4e)

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection. Hte réputation (24e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

CONSTRUCTIONS CRÉDIT

Prévoyez votre logement en FONCTION des TRANSPORTS AUTOROUTE-SUD
LIGNE DE SCEAUX, 7 km. Paris, Appts 3, 4, 5 p. tt. conf., asc. Parc 100.000 m2 ,livr. déb. et mi-59
Prêt crédit FONCIER obtenu, 1re tranche. Primes max. Conditions spéc. av. 300 cpt. RIC. 40-33.
S.O.C. 92, rue de Richelieu - PARIS (2e)

PROPRIÉTÉS

LAGRANGE 34, rue Pasquier PARIS - ANJ. 77-65
Recherche urgent PAVILLONS - VILLAS
PROPRIETES - de rapport ou agrément

CETTE SEMAINE :

PAGE 4 — La vie politique
PAGE 5 — Le dessin de Jean Effel
PAGES 5, 6 — Les élections cantonales
PAGE 6 — Au Forum : Maurice Duverger
PAGE 7 — La situation économique
PAGES 8, 9 — DERRIERE LE SOURIRE DE NIKITA KROUTCHEV par JOSEPH ALSOP
PAGE 10 — U.S.A. : Quinze jours de réflexion
PAGE 11 — Hongrie : La visite du conquérant
PAGE 12 — Allemagne : Les Français et la bombe
PAGE 13 — La mort d'un gangster
PAGES 14, 15 — Un jour à l'exposition de BRUXELLES
PAGE 16 — Arts — Télévision
PAGE 17 — Un article de Claude Levi-Strauss
PAGES 18, 19 — Un inadapté au cinéma : MODIGLIANI
PAGE 20 — Théâtre et cinéma : les critiques
PAGE 21 — Spectacles : L'embarras du choix
PAGE 22 — Disques
PAGE 23 — Lettres : Henri Calet
PAGE 24 — Etats-Unis : John Dos Passos
PAGE 25 — Vieille Russie par J.-L. Bory
PAGE 26 — Mode — La grève des enfants
PAGE 27 — Madame Express
PAGE 28 — « Ce que je crois » par FRANÇOIS MAURIAC

LES AFFAIRES FRANÇAISES

GOUVERNEMENT

Succès diplomatique

● ***A Barbezieux, le président du Conseil a reçu l'hommage des deux diplomates anglo-saxons des « Bons Offices » qui ont renoncé à leur mission par crainte de le faire tomber.***

C'EST au cinquantième jour exactement de la mission des Bons Offices que MM. Murphy et Beeley sont venus faire auprès de M. Gaillard, à sa propriété charentaise de Barbezieux, le bilan de leur échec. Pour le moment, le tête-à-tête franco-tunisien ne pourra pas reprendre. Les ambassadeurs ne seront pas renvoyés. Les litiges entre la France et la Tunisie ne seront pas réglés. On est ramené à zéro, comme au lendemain du bombardement de Sakiet. Et la diplomatie française a marqué un point.

Sur quoi ont buté les pourparlers ? Sur l'affaire du contrôle de la frontière. Toute espèce de contrôle est inacceptable, a déclaré le président Bourguiba. La thèse du chef d'Etat tunisien est simple : ou bien, comme il l'avait espéré, on parle de l'Algérie, et alors on va jusqu'au fond de la question ; ou bien les deux parties se mettent d'accord pour ne pas agiter la question algérienne et, dans ce cas, le contrôle des frontières ne doit même pas être évoqué. D'ailleurs, ajoute-t-il, cette frontière serait de toute façon perméable, le contrôle serait impossible et surtout le F.L.N. s'y oppose : si moi, Bourguiba, j'acceptais ce contrôle, tout l'état-major algérien se réfugierait au Caire, ferait une politique antimaghrébine, dont je serais la première victime.

La contradiction

Juridiquement, cette argumentation est peu convaincante. Sur le fond, elle est contradictoire. Si, en effet, la frontière algéro-tunisienne est la source permanente d'incidents, on voit mal comment, en droit, M. Bourguiba pourrait refuser le principe d'un contrôle. (A un moment, d'ailleurs, où le gouvernement français repoussait toute forme d'internationalisation, c'est M. Bourguiba qui le premier fit allusion à un « recours aux casques bleus ». D'un autre côté, si le contrôle est de toute façon inefficace, on ne comprend pas que le F.L.N. s'y oppose et encore moins que M. Bourguiba accepte les exigences du F.L.N. En fait, toute la position des Tunisiens est résumée dans la phrase : « *Nous ne voulons pas retarder la solution du problème algérien.* » Mais cela peut être considéré dans les instances internationales comme des affaires d'appréciation et, pour en discuter, la France vient de faire savoir qu'elle n'userait pas de son droit de veto au Conseil de Sécurité.

M. ROBERT D. MURPHY.
Un allié fidèle.

Depuis Sakiet

Il y a là un succès de la diplomatie française. Depuis Sakiet, beaucoup de chemin a été parcouru. La situation paraît s'être retournée contre le pays bombardé. Pendant deux semaines, la France avait été en procès. Aujourd'hui, les Tunisiens sont en difficulté. Il suffisait de gagner du temps ; pour cela, le gouvernement français a eu des alliés fidèles : les Américains.

Quelle était, en effet, la situation au lendemain de Sakiet ? Les interlocuteurs du président Bourguiba avaient convaincu ce dernier que le bombardement, suprême erreur des Français, constituait peut-être l'occasion attendue de faire prendre conscience à l'opinion française et au monde entier de l'intensité du drame algérien. Parmi ces interlocuteurs, il y avait toutes sortes de gens, mais il y avait surtout des Américains. Ces derniers étaient éloquents : jamais, à les entendre, l'opinion américaine n'avait réagi avec autant de vigueur contre la politique algérienne du gouvernement français. Le moment était venu pour eux de faire pression sur la France ; les Tunisiens allaient en voir très tôt les résultats, etc.

Convaincu par ces propos qui ressemblaient fort à des assurances, M. Bourguiba décida alors l'exploitation politique de l'affaire de Sakiet. Il lança tout son pays, il mit toutes ses cartes dans cette direction. Il n'y avait pas de conflit franco-tunisien : il y avait une guerre d'Algérie dont les Tunisiens venaient d'être victimes, mais dont surtout le monde entier enfin considérait qu'elle devait, à cette occasion, trouver une solution. Pendant trois semaines, M. Bourguiba crut qu'il avait réussi.

Tout ceci évoluait selon les prévisions normales... Mais MM. Murphy et Beeley furent pris alors de vertige devant les abîmes de la politique intérieure française. Au cours des entretiens qu'ils eurent avec M. Bourguiba, il était de moins en moins question de l'Algérie et de plus en plus question de M. Duchet, des communistes et du général de Gaulle. « *Les intérêts du monde libre* », c'est une expression que le président tunisien a eu souvent l'occasion d'entendre. Trop souvent peut-être, jusqu'au jour où il finit par proclamer :

> « *Eh bien ! il faut que le monde libre choisisse entre la politique algérienne des Français et l'Afrique du Nord.* »

Pour lui, en secret, éprouvant si directement la solidarité occidentale, il avait déjà choisi : il se rallierait au neutralisme maghrébin, alors que quelques jours auparavant il avait offert de louer Bizerte à l'O.T.A.N....

A Tanger

Entre temps, en effet, l'unité d'action nord-africaine est née : les Marocains, les Tunisiens et le F.L.N. se sont concertés pour empêcher qu'aucun des trois mouvements du Maghreb n'engage l'avenir en s'alliant à l'un des deux blocs d'une façon quelconque. Le 27 avril à Tanger, c'est une sorte de nassérisme nord-africain sans Nasser qui risque d'être proclamé, à la conférence de l'Istiqlal, du Néo-Destour et du F.L.N. Bourguiba, qui pressentait la force de ce nouveau courant, aurait bien voulu pouvoir dire :

> « *Regardez, ce sont tout de même les Etats-Unis qui ont pris l'initiative de la solution algérienne, nous pouvons nous lier à l'Occident grâce à eux.* »

C'est exactement ce que disaient les Américains de Tunis. Mais pour MM. Murphy et Beeley, évoluant péniblement dans les milieux politiques à Paris, la question préoccupante était devenue : Qui succédera à M. Gaillard ?

C'est ainsi qu'on en est arrivé à circonscrire les Bons Offices aux incidents de frontière. Sur ce plan, il ne fait aucun doute que M. Bourguiba est perdant. Le gouvernement français fait preuve de bonne volonté : il ne demande simplement qu'une chose, c'est qu'on lui laisse continuer tranquillement la « pacification » en Algérie, tout en donnant des garanties — internationales, cette fois — que les Tunisiens n'en seront plus victimes. Mais la guerre d'Algérie elle-même ? Cela, c'est une autre affaire... Les Américains se sont, pour le moment, inclinés une fois de plus devant le veto français. Les « Bons Offices » ont servi à effacer Sakiet.

JEAN DANIEL.

GARY INAUGURE SA COLLECTION PRINTANIERE
COSTUMES EXCLUSIFS depuis 28.900 francs
PANTALONS flanelle anglaise pied-de-poule, etc., depuis 7.900 francs
VESTES SPORT tissus flammé, depuis 14.900 francs
GARY
73, Champs-Élysées, 73
Paris - ELY. 77-76

CORRESPONDANCES EXPRESS

LE GOUVERNEMENT CRAINT LES MINEURS

● Les mineurs donneront-ils le signal de la grève générale ? C'est la question qui inquiète le gouvernement.

Les revendications des « gueules noires » indiquent en effet une aggravation préoccupante du malaise social. Leurs salaires doivent augmenter de 5 % le 15 avril, ce qui portera à 28 % en quinze mois l'accroissement de leurs revenus.

Mais ils réclament en plus la distribution de trois milliards au titre de la productivité, la réduction des horaires de travail, le salaire garanti en cas de chômage.

La grève d'avertissement de samedi prépare une grève illimitée à partir du 21 avril. Or, une seule journée de grève coûte à l'Etat — au prix du charbon d'importation — 3 millions et demi de dollars.

Satisfaire les revendications des grévistes aggraverait considérablement le déficit de l'Etat. D'ores et déjà le déficit des houillères doit s'élever pour 1958 à 28 milliards environ, et une augmentation du prix du charbon de 5 % est en préparation.

Mais le gouvernement hésite à engager une épreuve de force avec les mineurs. Il craint d'entraîner dans leur sillage d'autres secteurs de l'industrie française.

POURQUOI M. LECOURT EST A ROME

● M. Robert Lecourt, Garde des Sceaux, vient d'aller à Rome pour parler avec le ministre de la Justice italien. Il veut préparer une rencontre prochaine avec les Gardes des Sceaux allemand, belge, hollandais et luxembourgeois. M. Robert Lecourt estime qu'avant la mise en route du Marché commun, une certaine harmonisation des codes de justice — en ce qui concerne notamment le droit des sociétés — est indispensable. Cette initiative serait un premier pas dans la voie de l'unification du droit européen.

DJEMILA BOUHIRED TRANSFEREE EN FRANCE

● Le ministre de la Justice vient de décider que Djemila Bouhired — l'héroïne symbolique du F.L.N. — sera transférée de la prison d'Alger dans une prison métropolitaine.

L'explication officielle de cette mesure exceptionnelle fait état d'une décision générale : toutes les femmes incarcérées en Algérie seront désormais transférées en France.

En fait c'est le sort de Djemila Bouhired qui a vivement ému l'opinion publique et motivé ce changement.

Il y a deux semaines une lettre ouverte de Georges Arnaud criait à l' « assassinat » : Djemila Bouhired, graciée par le Président Coty, risquait, selon son avocat, de périr dans les geôles algériennes. La blessure qu'elle avait reçue au moment de son arrestation — une balle lui avait brisé la clavicule avant de ressortir par la poitrine — s'envenimait : son bras était pratiquement paralysé. Mais les autorités algériennes refusaient son transfert dans un hôpital. Et ses défenseurs ne pouvaient pas entrer en contact avec elle.

En France, Djemila Bouhired, graciée, pourra recevoir les soins que justifie son état.

« LA NEF » PREND POSITION

● La revue mensuelle « La Nef » publie, dans son numéro d'avril, un long éditorial qui prend position, nettement, sur les principaux problèmes politiques d'actualité :

1) Sur la guerre d'Algérie :

« On ne peut, sans perdre à coup sûr, continuer à creuser militairement un fossé que l'on entend combler politiquement. L'hypocrisie est la pire des erreurs. »

(Agip.) M. Robert Lecourt — *Il revise le Code*

(A.P.) M. Georges Bidault — *Il prépare son congrès*

2) Sur le gouvernement Gaillard :

« M. Gaillard a retenu la leçon des expériences récentes, selon lesquelles les gouvernements se forment sur des contradictions, se maintiennent par l'inaction et se consolident par leurs erreurs. »

3) Sur les tortures :

« Notre régime n'est pas de dictature. Notre presse n'est pas d'Etat. Et si la menace est sans cesse à la bouche de quelques excités, si la saisie est depuis quelque temps à la portée de quelques policiers, nous pouvons malgré tout nous renseigner et nous exprimer, sans trop de difficultés et sans trop de risque. En vérité, nous n'ignorons ce qui se passe que dans la mesure où nous voulons l'ignorer : et c'est peut-être ce qu'il y a de plus grave. Il n'y a pas en France de volonté de savoir. »

Cet éditorial est un fait politique significatif, car il engage la responsabilité des membres du comité directeur de la revue qui sont : Mme Lucie Faure, MM. Georges Izard, Maurice Druon, Hector de Galard, Edouard Sablier et Louis Dalmas.

Il traduit une prise de conscience de certains milieux dirigeants libéraux devant le fascisme algérien et l'impuissance du régime.

(Keystone.) Mme Lucie Faure. — *Sa revue se prononce*

M. Cino Del Duca — *Son quotidien se développe.*

M. BIDAULT PRÉPARE SON OFFENSIVE

● Les chefs du M.R.P. s'attendent pour le prochain congrès de leur parti, le 15 mai, à une offensive de M. Georges Bidault. L'ancien président du Conseil a annoncé cette intention à la réunion du groupe qui a précédé les vacances parlementaires. Chaque dimanche maintenant, il rend visite à une fédération de province et s'efforce de convaincre les militants de donner un « coup de barre » sur la politique nord-africaine au congrès.

M. Georges Bidault caresse le projet de prendre la tête d'une minorité assez forte pour entraîner son parti à le soutenir s'il était appelé à prendre la tête d'un gouvernement de centre-droit.

Les leaders du mouvement ne sont pas d'accord sur les conséquences de « l'offensive Bidault » : M. Teitgen, président par intérim, la croit vouée à l'échec, mais M. Simonnet, secrétaire général, la prend très au sérieux.

LES CITATIONS DE LA SEMAINE

● RAYMOND ARON dans « Le Figaro » :

« Tout se passe comme si, en quête de distraction, M. Kroutchev écrivait une lettre à quelque premier ministre ou haranguait quelque assemblée. Comme délassement le président Eisenhower joue au golf. Pour celui-là la politique est l'essence même de la vie, pour celui-ci elle n'est qu'une ingrate nécessité. »

● ANTHONY NUTTING dans le « New York Herald Tribune » :

« Au cours d'une récente visite à Paris, j'ai été très impressionné par le nombre d'hommes politiques influents qui admettent maintenant la nécessité de régler par la négociation le problème algérien. Parmi les distingués parlementaires que j'ai pu rencontrer il y avait des hommes comme Paul Reynaud, Edgar Faure, Guy Mollet et d'autres représentants de tout l'éventail politique français. »

ALGERIE : L'ARMEE DEMANDE 1.000 HELICOPTERES

● L'état-major français en Algérie réclame une flotte d'un millier d'hélicoptères pour mener à bien ses tâches opérationnelles : ces appareils servent non seulement au transport des blessés, mais aussi aux missions de surveillance et de combat.

250 hélicoptères environ sont actuellement en service, parmi lesquels une centaine servent au transport des troupes. Ce sont, soit des appareils légers : « Bell 47 », « H 19 » ou « Alouette », soit des appareils lourds : « H 34 » et « Banane volante ».

Ils sont répartis entre trois bases permanentes : Oran, Boufarik (Algérois) et Sétif (Constantinois).

La France ne fabrique que des « Alouette » (4 par mois pour l'armée) et des « Djinn ». C'est aux Etats-Unis qu'il faut acquérir tout le matériel lourd, celui dont l'armée a le plus besoin. Mais il faudrait de nouveaux crédits considérables : les « H 34 » montés par les spécialistes de Marignane reviennent à 150 millions pièce.

M. DEL DUCA VA DOUBLER SA MISE

● Après cinq mois, « Paris-Journal » a doublé la vente de « Franc-Tireur », dont il a pris la succession. Il vend aujourd'hui environ 100.000 exemplaires. Aussi M. Del Duca a-t-il décidé d'accroître son soutien au journal.

Il a lancé quatre pages magazine quotidiennes, et il se propose d'étoffer l'équipe de direction du journal. Auprès du directeur actuel, M. Gaston Gelis, et des deux rédacteurs en chef, MM. Lefort et Aeschelman, seraient appelés trois « conseillers techniques ». L'un d'eux se trouve déjà dans le groupe Del Duca : c'est M. Jules Haag, ancien rédacteur du « Jour ». Les deux autres sont M. Philippe Boegner, qui dirigea la rédaction de « Match » puis « Le Temps de Paris », et M. Louis Dalmas.

DANS LES BRAS DE MURPHY

MORPHÉE (*Myth.*) DIEU DES SONGES, FILS DU SOMMEIL ET DE LA NUIT. ON LE REPRÉSENTAIT SOUS LA FORME D'UN ÉPHÈBE TENANT A LA MAIN UN BOUQUET DE PAVOTS, AVEC LESQUELS IL TOUCHAIT CEUX QU'IL VOULAIT ENDORMIR ET ON LUI DONNAIT DES AILES DE PAPILLON POUR EXPRIMER SA LÉGÈRETÉ.

ÉLECTIONS

Les racines de la République

● ***Les hommes politiques français sont tous « dans la nature ». Les élections cantonales, qu'ils préparent, sont celles qu'ils prennent le plus au sérieux. Leurs positions locales sont en jeu.***

ON votera les 20 et 27 avril dans la moitié des cantons de chaque département (sauf la Seine) pour élire environ 1.500 conseillers généraux. Les parlementaires, qui sont directement ou indirectement intéressés par ces élections, ont interrompu tous leurs autres travaux pour mener campagne pendant un mois.

Depuis plusieurs semaines, la vie politique française était dominée par la préparation de cette consultation. Et, l'épreuve à peine passée, on s'occupera du renouvellement des sénateurs, prévu pour juin.

Elections ininterrompues

Si l'on ajoute à cela les élections partielles, qui influencent toujours le cours de la politique, on constate que la France vit en état électoral. En 1959, on élira les conseillers municipaux (renouvelables tous les six ans). En 1960, ce sera le tour des députés (tous les cinq ans), et celui du Président de la République (tous les sept ans). En 1961, reviendront les cantonales et les sénatoriales pour l'autre moitié des sièges. Il faudra attendre 1962 pour connaître une période de relatif calme électoral.

L'organisation politique française est une pyramide d'assemblées : un conseil municipal dans chaque commune, un conseil général dans chaque département, le Parlement enfin. Face au préfet qui représente le pouvoir central, les conseillers généraux (un par canton) s'efforcent de faire prévaloir, au prix de mille difficultés, les intérêts de leurs mandants.

Les abattoirs de M. Guy Mollet

Ils votent le budget départemental, ils répartissent les taxes locales, ils distribuent certaines subventions, ils assurent l'équipement du département en hôpitaux, asiles, écoles... Certaines de ces réalisations donnent à leurs auteurs plus de fierté que plusieurs mois passés au gouvernement. Un jour, à Arras, M. Guy Mollet confiait avec orgueil à un journaliste qui l'accompagnait :

« On oubliera peut-être l'expédition de Suez, mais il est une chose qui restera : mes abattoirs. »

Les conseillers généraux jouent également un rôle politique puisqu'ils forment, avec les députés et les délégués des municipalités, le collège électoral des sénateurs. Enfin, depuis 1872, si le Parlement vient en cas de guerre ou de révolution à être dissous ou s'il ne peut se réunir, les conseils généraux s'assemblent et veillent « au maintien de la tranquillité publique et de l'ordre légal ».

Plus que tous les autres élus, les conseillers généraux appartiennent à la catégorie dite des notables. On trouve parmi eux un nombre considérable de maires, de propriétaires terriens, de médecins, d'instituteurs, de vétérinaires, de présidents de syndicats agricoles ou de coopératives. Aussi a-t-on pu constater, aux élections précédentes, que contrairement aux assemblées parlementaires et mêmes municipales, le personnel politique de 1939 restait bien souvent en place à l'échelon départemental.

« A l'ancienne »

Le conseiller général est socialiste, radical ou modéré, mais « à l'ancienne » : c'est par exemple aux élections cantonales que la question laïque prend le plus d'importance. Candidat il y a quelques années à Barbazan, M. Hippolyte Ducos, radical bon teint, s'entendit reprocher, au cours d'une réunion électorale par un électeur plus intransigeant que luimême, de n'être pas *« un bon républicain »*. Après avoir en vain protesté de ses sentiments laïques et apporté des preuves, M. Ducos s'écria :

« Que faut-il faire alors pour être un bon républicain ? »

Mais le contradicteur, dont le scepticisme n'avait nullement été entamé, lui répondit :

« Il faut s'être fait enterrer civilement. »

Un député ou un sénateur, soucieux à la fois de ses intérêts (électoraux) et de ceux de son département, occupe un siège de conseiller général. Le baromètre de sa popularité se trouve pour M. Bourgès-Maunoury à Montrastruc-la-Conseillère, pour M. Robert Buron à Villaines-la-Juhel, pour M. de Chevigné à Sauveterre-de-Béarn, pour M. Corniglion-Molinier à Roquebillière, pour M. Michel Debré à Amboise.

« Monsieur le Président »

Un parlementaire, s'il peut décrocher le poste envié de président du Conseil général de son département, devient pratiquement inamovible. C'est le cas de M. Robert Lacoste, de M. René Pleven, de M. Edgar Faure, de M. Pierre Pflimlin, de M. Pierre Mendès France, de M. Antoine Pinay. Près de la moitié des présidences de conseils généraux sont occupées par des députés et des sénateurs.

Les citoyens savent aussi que, si leur conseiller général siège au Parlement, ou, mieux, s'il est ministre ou ministrable, il appartient au petit nombre des initiés qui connaissent les mystérieux circuits du pouvoir, qui ouvrent sans frapper les portes des grandes administrations, qui savent où s'adresser pour recevoir les crédits.

Le préfet lui-même danse sur le fil. Il parle de haut à M. Dupont ou à M. Martin, mais il prend en considération le désir exprimé par M. Mitterrand, par M. Duchet ou par M. Jacquinot, qui peut aujourd'hui, dans un mois ou dans un an, comme ministre, freiner sa carrière ou accélérer son avancement.

Pas d'étiquettes

On ne se fait pas élire conseiller général comme on devient député. Pour le député, c'est surtout l'étiquette qui compte ; l'investiture du parti est la première épreuve de ce scrutin à deux degrés qu'est la proportionnelle. Au contraire, les partis sont souvent bien contents de trouver, pour leur donner un label dont en général ils n'ont que faire, un médecin-accoucheur ou un marchand de bestiaux connu à 20 km. à la ronde. Une élection cantonale se fait à coups de « gouttes » et de « causettes ». Il faut avoir de la répartie et de l'estomac.

→

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
La Collection de « Printemps 58 » est prête. Vous y trouverez des vêtements exclusifs coupés dans des tissus français et importés
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

MAURICE DUVERGER.

FORUM

LA RENAISSANCE COMMUNISTE

par MAURICE DUVERGER

LES fleurs et les vivats qui ont accueilli M. Kroutchev à Budapest ne prouvent rien. Même dans un peuple qui reste fidèle au souvenir d'octobre 1956, on peut trouver quelques milliers de soviétophiles ou de résignés. Les conséquences de la Révolution hongroise ne sont pas effacées en Hongrie.

En France, elles le sont. Les héros de Budapest servent encore d'alibi aux hommes qui approuvent les tortionnaires d'Alger, et c'est à peu près tout. La grande crise ouverte dans le parti communiste, il y a dix-huit mois, la plus grave qu'il ait jamais connue depuis la Libération, est presque entièrement résorbée. Cependant l'alerte fut rude. Parmi les adhérents, un mouvement de reflux se dessinait: aucun chiffre précis ne permet d'en mesurer l'ampleur exacte ; mais tout paraît montrer qu'il a été puissant. Aux élections partielles qui suivirent, en tout cas, une baisse du pourcentage des suffrages communistes a été nettement perceptible : d'autant plus significative que leur stabilité avait été très grande depuis 1945.

Au sommet de l'appareil, l'agitation n'était pas moindre. La plupart des intellectuels communistes — qui ne jouaient pas tous le rôle de potiches — refusaient l'alignement qu'on leur réclamait : certains quittaient le parti, d'autres préféraient adopter une attitude d'opposition intérieure (qui n'est point sans rappeler celle de certains prêtres ou religieux à l'égard de l'Eglise catholique). Au sein du Bureau politique lui-même, les critiques se faisaient plus vives contre l'équipe stalinienne, obstinément accrochée au pouvoir depuis 1934.

Enfin, l'isolement du parti devenait total. Il faudrait remonter sans doute à 1939 et au pacte germano-soviétique pour voir une coupure aussi nette séparer les communistes du reste de la nation. Tous les Français, de la gauche à la droite, se sentaient proches des insurgés de Budapest, comme le furent ces soldats soviétiques qui fraternisèrent eux-mêmes avec le peuple révolté. Rien n'est plus grave pour un parti que d'être ainsi rejeté hors de la communauté nationale : sa propagande tourne à vide, comme un moteur débrayé. Pour la première fois depuis la Libération, les mots d'ordre et les explications du Comité central étaient accueillis dans les usines par la moquerie ou l'indignation ; les secrétaires de cellule avaient perdu tout contact avec les masses. Lénine a souvent répété qu'aucun mal n'est plus grand que celui-là.

UN an plus tard, voici que la tendance est entièrement renversée. Aux élections partielles, le parti communiste gagne partout en pourcentage, dépassant le plus souvent ses propres records. La courbe des adhésions remonte. Les crises intérieures ne sont pas réglées, mais elles sont momentanément apaisées : elles tendent à prendre la forme d'une évolution à long terme, qui garde quelques chances d'aboutir à un rajeunissement final. L'isolement a cessé : le parti est sorti de son ghetto. Non seulement il a retrouvé le contact avec les masses, mais de larges secteurs de l'opinion, qui restent rebelles à la séduction communiste, qui sont souvent hostiles aux doctrines et aux méthodes du P.C., sont progressivement entraînés dans une action commune avec lui. Jamais, depuis la rupture de 1947, la détente n'a été plus profonde dans les rapports entre le parti communiste et les autres partis ; même au temps de la lutte contre la C.E.D. Tout porte à croire que les élections cantonales vont révéler au grand public un phénomène que les observateurs politiques ont perçu depuis longtemps.

IL ne faut pas exagérer, certes, l'ampleur de cette renaissance du communisme. Les gains de suffrages restent très limités dans un pays de vieille démocratie, dont la stabilité électorale est grande. La majeure partie des votes communistes exprime toujours un désaccord fondamental avec « le système », plutôt qu'une approbation des méthodes de gouvernement de type soviétique. Aucun raz de marée n'est à craindre. Aucun risque réel de tomber en démocratie populaire ne menace notre pays : ce régime ne correspond ni à sa structure industrielle ni à son passé libéral. Le péril communiste reste un mythe à l'usage de la droite, qui lui sert à paralyser la gauche. Mais le renversement de la tendance au déclin qui caractérisait le P.C. au lendemain de Budapest, constitue un phénomène politique important.

CE revirement tient moins à l'action du parti communiste lui-même qu'à celle des autres partis. Certes, la nouvelle stratégie électorale et parlementaire du P.C. accentue le mouvement : mais elle ne l'a point engendré ; elle le suit plutôt qu'elle ne l'entraîne. L'attitude du parti communiste depuis Budapest a été maladroite, le plus souvent. Mais l'attitude de ses adversaires l'a été encore plus : telle est la clé du problème. La S.F.I.O., en particulier, porte sur ses épaules une responsabilité écrasante. En novembre 1956, une chance s'est offerte à elle de recueillir une notable partie des adhérents et des électeurs du P.C. : c'est le moment qu'ont choisi ses dirigeants pour se lancer dans l'équipée de Suez et s'aligner en Algérie sur la politique de droite. Comment les communistes écœurés de Budapest seraient-ils venus à elle ?

Les atteintes contre les libertés publiques fondamentales en France, et la renaissance du fascisme, ont joué dans le même sens, parce que tous les partis ont laissé au parti communiste le soin de lutter contre elles (en dehors de quelques groupes d'universitaires, d'intellectuels et de journalistes sans responsabilités politiques directes). Or, toute l'agitation des Le Pen, des Biaggi, des Morice, des Bidault, des Lacoste, fait oublier qu'une foule de gens dans ce pays, qu'une partie considérable de l'opinion (sans doute la plus nombreuse) n'accepterait jamais une aventure dictatoriale ni les méthodes qui y conduisent. Le parti communiste a ainsi retrouvé le contact avec les masses, et avec des masses qui débordent largement sa clientèle habituelle. Les conséquences de cette situation sont capitales.

A cause d'elle, l'isolement par rapport aux autres partis, qui a gêné les communistes à certains moments, les favorise aujourd'hui, au contraire. Il est essentiel de comprendre que les effets de la quarantaine politique sont totalement différents, selon que le parti qui la subit est lui-même coupé de la nation ou en contact étroit avec elle. Quand l'isolement des communistes par rapport aux autres partis coïncidait avec leur isolement par rapport à l'opinion publique, le premier accentuait l'effet du second, et faisait obstacle au développement du P.C. : tel était le cas après Budapest. Mais si la mise à l'écart par les autres partis est maintenue quand le parti communiste a retrouvé le contact avec l'opinion publique, ce sont les autres, et non lui, qui s'isolent ainsi un peu plus des masses populaires. Telle est à peu près la situation aujourd'hui. Que les socialistes continuent à appliquer la tactique Parpais, et à faire triompher les Alexis Thomas : ils gagneront quelques voix à droite, mais ils perdront à gauche ; et la renaissance du parti communiste entrera dans une phase nouvelle...

Il est souvent plus difficile de se faire élire conseiller général que député. On n'aime pas les « parachutés » et une campagne se prépare de longue main. Un naïf débarqua ainsi un beau jour dans un canton normand et commença la tournée des fermes. On le reçut partout, selon l'usage, avec affabilité et petits verres de goutte. L'un de ses hôtes lui dit même :

« Y a pas. N'en faudrait un comme vous. »

Le jour du scrutin, le candidat récolta une voix, la sienne. Prenant mal la chose, il se précipita chez celui qui lui avait témoigné tant d'intérêt :

« Ah ! lui dit le paysan, *avions dit que n'en faudrait un comme vous, avions point dit que c'était vous. »*

On peut être à bon compte candidat au conseil général. Il suffit, si l'on a 23 ans et un casier judiciaire vierge, de verser 5.000 francs, lesquels sont d'ailleurs rendus si le nombre de voix obtenues atteint 5 %. La propagande du candidat est alors prise en charge par l'Etat. Au chef-lieu de chaque canton, siège une commission spéciale, présidée par un magistrat et composée de représentants du préfet, du trésorier-payeur général et du directeur départemental des P.T.T. Cette commission répartit équitablement et conformément à des règles très strictes de format et de présentation, les circulaires, affiches, bulletins de vote et enveloppes. En 1955, la propagande des cantonales coûta au budget 474 millions.

Mais ces tonnes de papier ne servent pas à grand-chose. D'autre part, si la grande presse ne joue aucun rôle, les journaux locaux exercent une influence considérable. Le candidat qui obtient que sa photographie passe en première page du « Phare de Romorantin » ou de « L'Eclair de Nantua » est plus tranquille pour son élection.

D'une façon générale, les élections cantonales se caractérisent par une grande stabilité. Des tendances pourtant se manifestent toujours, et fournissent un enseignement précieux aux spécialistes de la politique.

Cette année, un certain nombre de questions se posent :

— Quels seront les résultats de la tactique communiste de désistement « gratuit » — c'est-à-dire sans marchandage — en faveur des candidats de gauche les plus favorisés ?

Les élections cantonales, on l'a vu, se font plus sur les personnes que sur l'étiquette. Les partis politiques n'ont pratiquement aucune influence sur les candidats. En 1955, malgré les consignes données par la direction de la S.F.I.O., les socialistes et les communistes avaient conclu des accords dans plus de 10 % des cantons. Il est probable, en raison de la décision de désistement systématique qu'a prise le Comité central du P.C., que les alliances seront plus nombreuses encore cette année.

Or, si les cantonales sont peu « politisées » à l'échelon local, leurs résultats le sont beaucoup à l'échelon national. C'est là-dessus que les communistes comptent. Leur tactique n'a nullement pour objet de leur faire gagner des sièges de conseillers généraux, mais de créer un « climat de Front populaire ».

Les élections cantonales permettront également de savoir si :

● Les gaullistes, profitant d'une certaine faveur de l'opinion, reprendront certaines positions perdues.

● Les modérés et les communistes profiteront, comme aux partielles, de la faveur qui pousse les électeurs aux extrêmes.

● Le mouvement Poujade sera capable de conquérir des positions.

En dépit de leur caractère local, les élections cantonales d'avril peuvent apporter des réponses dont les partis devront, dans leur comportement ultérieur, tenir grand compte.

JEAN FERNIOT.

ENQUÊTE

L'affaire du rapport sur l'Algérie

● ***Trois membres de l'Internationale socialiste ont fait une enquête en Algérie. Les résultats de cette enquête n'ont jamais été publiés. Pourquoi ?***

(De notre correspondant particulier à Londres)

« L'AFFAIRE du rapport sur l'Algérie » cause un certain malaise dans les milieux travaillistes. L'année dernière, à la demande du Labour Party, le bureau de l'Internationale socialiste avait chargé une commission de trois membres d'enquêter sur la guerre d'Algérie. M. Guy Mollet s'était d'abord opposé à cette initiative au nom du parti socialiste français, mais il avait fini par en accepter le principe à condition de conserver un droit de veto sur la composition de la commission. Il demandait également que celle-ci se limitât à un travail d'information, précisant qu'elle ne pouvait être habilitée, aux termes de la Charte de l'Internationale socialiste, à présenter des conclusions, et que, si elle en rédigeait néanmoins, la S.F.I.O. pourrait opposer son veto à leur publication.

Le monde en noir et blanc

Ces conditions ayant été acceptées, la commission fut constituée. Elle se composait d'un Norvégien, d'un Belge et de M. Sam Watson, ancien mineur appartenant à l'aile droite de l'Exécutif du Labour Party. Il fut évident dès le début que le délégué norvégien adopterait une attitude hostile à l'égard de la S.F.I.O. et le délégué belge une attitude favorable. Il n'y avait qu'une incertitude : quelle serait la position de M. Watson ?

M. Watson est originaire des mines de Durham, au fond desquelles il a passé la plus grande partie de sa vie. Il s'est élevé dans la hiérarchie syndicale en menant un combat sans trêve et sans merci contre les communistes au sein du Syndicat national des mineurs. Depuis qu'il siège à l'Exécutif du Labour Party, il a toujours été un adversaire acharné d'Aneurin Bevan et a joué un rôle de premier plan dans la coalition qui a porté M. Hugh Gaitskell à la tête du parti. Bien qu'il fasse partie du sous-comité des Affaires internationales, il connaît peu de choses en politique étrangère et voit le monde en noir et blanc.

Des contacts « inadéquats »

C'est pourquoi, pendant le séjour de la commission en Algérie, les dirigeants français — depuis M. Robert Lacoste jusqu'aux responsables locaux de la S.F.I.O. et de Force ouvrière — ont tout fait pour convaincre M. Watson que le F.L.N. était un mouvement pro-communiste et que le retrait de la France laisserait un vide qui serait aussitôt comblé par les communistes. Et M. Watson ne fut pas insensible à cette argumentation.

Dès qu'il s'agit de rédiger le rapport, les difficultés commencèrent. Malgré la promesse de l'Administration française de leur accorder « toutes facilités », les membres de la commission ne purent recueillir l'opinion des deux parties en présence. Ils discutèrent avec des fonctionnaires, des militaires, des responsables politiques français. Ils rencontrèrent même quelques Arabes, *beni-oui-oui* ou membres de la S.F.I.O. Mais ils ne furent pas autorisés à voir Messali Hadj, Ben Bella ou d'autres dirigeants algériens emprisonnés —

moins encore à visiter les zones contrôlées par les rebelles.

Un document prudent

Il devint rapidement évident que les trois commissaires ne pourraient se mettre d'accord sur un rapport commun. Comme prévu, le délégué norvégien était parvenu à des conclusions hostiles à la politique française, le délégué belge soutenait la position de M. Mollet et M. Watson, dans l'ensemble, soutenait le point de vue belge. Il fut même décidé, à un moment, qu'aucun rapport ne serait rédigé. Puis un compromis intervint : la commission rédigerait un rapport qui ne contiendrait que le compte rendu des faits observés et des opinions recueillies, sans conclusions.

Ce rapport fut ronéotypé et distribué aux membres de l'Exécutif national travailliste il y a plus de six semaines. C'était un long et prudent document dans lequel les auteurs reconnaissaient qu'ils n'avaient pu voir qu'un côté du problème. C'est pourquoi il fut décidé de ne pas le publier.

Une « victoire » pour la France

Ce fut alors que M. Mollet intervint. Revenant sur ses protestations antérieures contre toute publication du rapport, il demanda cette fois que la commission fasse connaître ses conclusions. Lorsque cette demande fut repoussée, il se mit à faire des allusions publiques au rapport, prétendant qu'il constituait une « victoire » pour la France. En fait, on le sait maintenant, aucune conclusion n'avait été rédigée. Cela n'empêcha pas la S.F.I.O. de faire circuler un résumé de ces prétendues « conclusions ». Ce fut sur l'existence de ce texte que M. Sefton Delmer s'appuya pour affirmer la semaine dernière dans le « Daily Express » que M. Aneurin Bevan avait empêché la publication du rapport parce qu'il était favorable à la position de M. Mollet — ce qui est, évidemment, complètement faux.

L'incident a cependant créé un sérieux malaise dans le parti travailliste. Certains membres de l'Exécutif souhaitent maintenant qu'une nouvelle commission soit nommée, qui se rendrait à la fois au Caire et à Alger. La grande majorité de l'Exécutif — y compris M. Gaitskell — critique sévèrement la politique de « pacification » et souhaite l'ouverture de négociations avec le F.L.N. Le point de vue officiel du Labour Party a été présenté la semaine dernière par le vice-président du parti, Mme Barbara Castle, au cours d'une réunion sur l'Algérie qui s'est tenue à Londres. Les travaillistes espèrent, a-t-elle dit, que les « bons offices » anglo-américains aboutiront à l'ouverture de négociations à quatre entre la France, le Maroc, la Tunisie et le F.L.N. Les dirigeants travaillistes sont maintenant partisans d'une « Union nord-africaine » — sur le modèle proposé par M. Bourguiba — et il est probable que M. Bevan en discutera avec le président du Conseil tunisien pendant la visite qu'il doit faire à Tunis dans le courant du mois.

PAUL JOHNSON.

ECONOMIE

TABLEAU DE BORD

LES récentes déclarations de M. Gaillard et de M. Pflimlin traduisent leur inquiétude sur deux points essentiels de notre situation économique : le niveau des prix et celui des exportations. L'indice du coût de la vie (179 articles), dont l'évolution commande la fixation du salaire minimum interprofessionnel garanti (S.M.I.G.), a dépassé pour le mois de mars la « cote d'alerte » de 110,7 puisqu'il est à 111,3. S'il ne diminuait pas au-dessous de ce niveau au mois d'avril, il faudrait procéder au 1er juin à une nouvelle augmentation du S.M.I.G. Ce serait la quatrième depuis le mois d'août dernier.

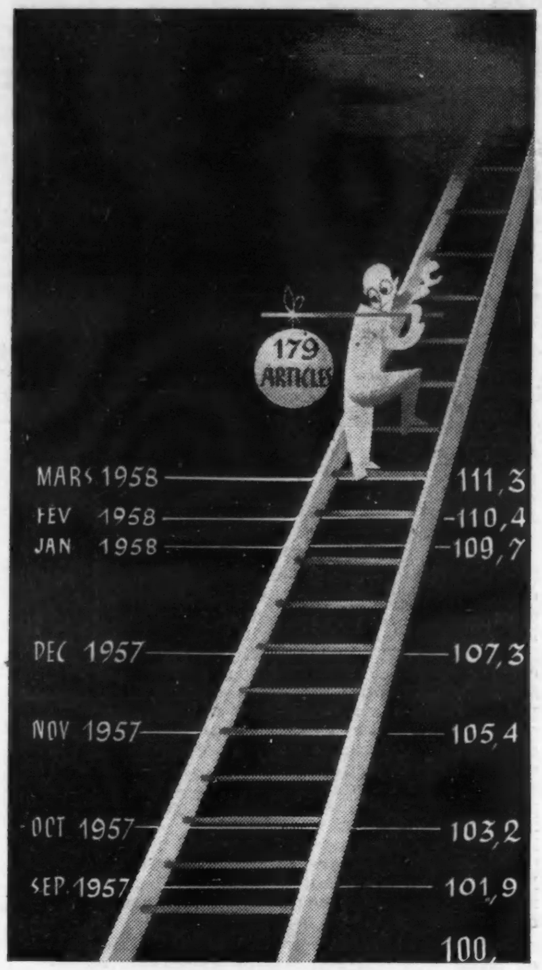
L'ensemble des salaires ne suit pas automatiquement l'évolution du S.M.I.G. puisque très peu d'entre eux sont directement indexés sur lui, mais il joue un peu le rôle d'un baromètre qui donne la tendance générale des prix et des salaires. Or l'indice général des prix de gros, dont la hausse moyenne a été de 2 % par mois de juillet à janvier, et qui avait légèrement baissé en février, a repris sa course ascendante en mars, les augmentations les plus importantes se situant dans le secteur agricole : dans les six derniers mois, 50 % de hausse sur les boissons, 23,8 % sur la viande, 21,3 % sur les produits laitiers. Les grèves du secteur semi-public le 1er avril, les revendications nouvelles des mineurs, ne font que traduire la répercussion de ces hausses sur le budget familial. Mais pour ne pas détruire tout espoir de stabiliser les prix, le gouvernement a été conduit à faire aux syndicats une réponse dilatoire.

La position à l'U.E.P.

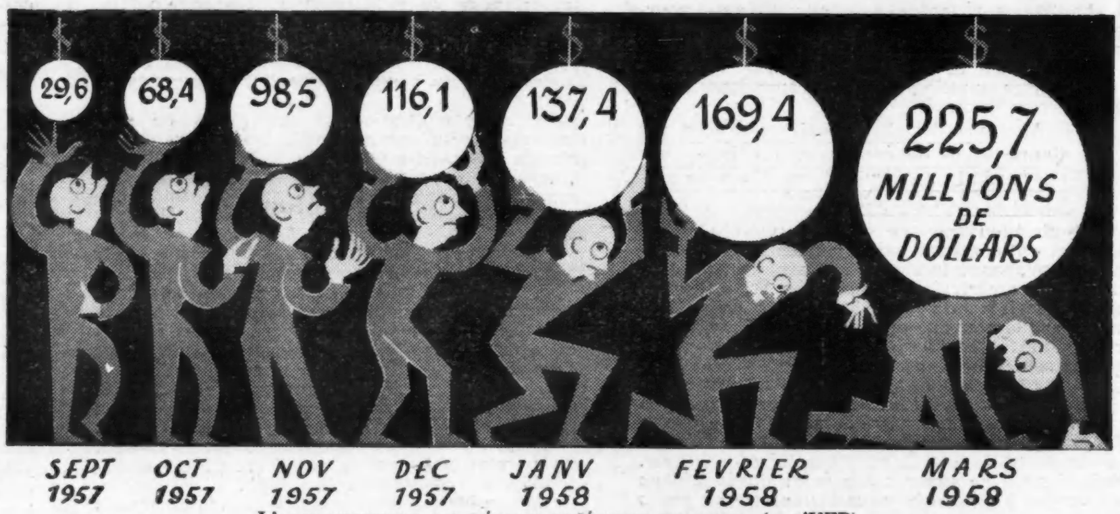
La stabilisation des prix français est en effet la condition essentielle du maintien et du développement de nos exportations. Les derniers mois de 1957 avaient marqué une amélioration de notre balance commerciale à la suite de l'opération 20 % pratiquée le 10 août 1957. Mais les chiffres de mars, et en particulier celui de l'accroissement de notre déficit à l'Union Européenne de Paiements (U.E.P.) — 56 millions de dollars — prouvent que cette amélioration fragile risque de s'inverser. Les crédits en dollars obtenus en janvier du gouvernement américain, du Fonds monétaire international et de l'U.E.P. (650 millions de dollars dont 532 utilisables en 1958) devaient nous permettre en principe de rétablir la situation de notre balance des comptes dans les dix-huit mois qui viennent ; mais nous avions perdu 950 millions de dollars en 1956 et 1.450 l'année dernière. Or, nous avons pris l'engagement vis-à-vis de l'O.E.C.E. de libérer nos échanges à 60 % pour le 18 juin prochain et à 75 % pour le 18 décembre ; les premières mesures de réduction des contingentements dans le cadre du Marché commun doivent intervenir avant la fin de l'année et enfin la récession américaine risque de nous fermer certains débouchés.

C'est dire qu'au rythme actuel de nos échanges, et compte tenu de tous ces facteurs, il est à prévoir que nos réserves de dollars soient épuisées avant la fin de l'année.

Cette menace explique que le gouvernement surveille avec vigilance l'évolution des deux graphiques-clés de l'économie française : celui des 179 articles et celui de notre position à l'U.E.P.



L'ÉVOLUTION DE L'INDICE DES PRIX (179 ARTICLES) DEPUIS AOUT 1957.



L'ACCROISSEMENT DU DÉFICIT EXTÉRIEUR FRANÇAIS (A L'UEP) DEPUIS AOUT 1957.

EVIAN

L'eau du biberon

SANS SULFATE DE CHAUX

Si pure ! Si légère !

Seul, le meuble OSCAR vous apporte tout l'agrément de votre salle de séjour !

" Leader " incontesté du meuble par éléments, OSCAR met à votre disposition BIBLIOTHÈQUES, BARS, DISCOTHÈQUES, BAHUTS, VITRINES, SECRÉTAIRES, PENDERIES, TABLES ABATTANTES..... dont vous avez besoin pour composer vous-même au gré de vos désirs la salle de séjour où vous aurez encore plus de plaisir à vivre.

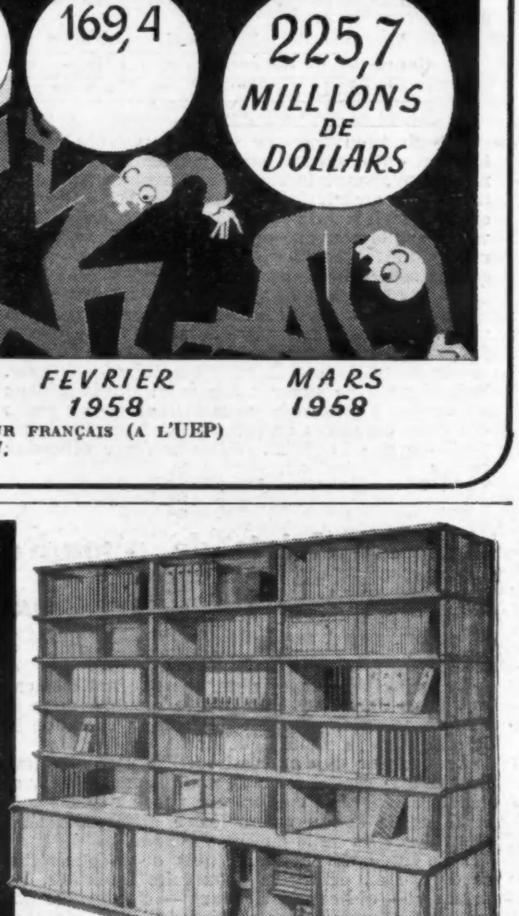
21 éléments de volumes variés. Chêne, acajou, noyer d'Afrique au même prix. 30 meubles types, 24 finitions de grand luxe. Extensible, divisible, transformable.

★ *Les qualités esthétiques et fonctionnelles du meuble OSCAR ont été couronnées par la Xème Triennale de Milan.*

OSCAR

Exposition permanente
15, RUE TRONCHET
PARIS 8e
Liste des dépositaires sur demande

BON GRATUIT
pour catalogue en couleurs contre 3 timbres de 20 francs pour frais. EX2



DERRIÈRE LE SOURIRE

JOSEPH ALSOP.

Le journaliste américain Joseph Alsop vient de passer près d'une année à parcourir l'Europe et le Moyen-Orient. Il a rencontré, dans chaque pays, les principaux leaders politiques et plusieurs techniciens militaires. Dès le début de son séjour il avait été très frappé par l'allure du président du Conseil soviétique, M. Nikita Kroutchev au cours de l'entretien qu'il eut avec lui. Le « sourire de Kroutchev » reste, dans l'esprit de Joseph Alsop, comme son souvenir le plus impressionnant de l'année. Rentré en Amérique, Alsop vient de rédiger le bilan de son enquête en Europe. Il remet en cause les données stratégiques sur lesquelles reposait jusqu'à présent la politique américaine. Il dresse l'inventaire de faits nouveaux qui expliquent, selon lui, l'humeur étonnante de M. Kroutchev. « L'Express » publie cette enquête en exclusivité.

APRES plusieurs mois passés à l'étranger, au cours desquels j'ai pu observer dans divers pays des événements décisifs et souvent d'une extrême gravité, le souvenir qui me hante le plus reste celui d'un sourire.

C'était un sourire satisfait, un peu ironique, comme pourrait en arborer un paysan matois qui sait qu'il va vendre ses porcs au meilleur prix possible. Ce sourire, je l'ai vu apparaître à plusieurs reprises sur le visage expressif et paysan de Nikita S. Kroutchev pendant le long entretien qu'il m'a accordé à Moscou.

Kroutchev a souri en prédisant une catastrophique défaite de l'Occident au Moyen-Orient. Il a souri de nouveau en annonçant l'éclatement inévitable de l'Alliance Atlantique. Il a souri plus triomphalement encore en laissant entendre que l'U.R.S.S. était en train de dépasser irrésistiblement les Etats-Unis dans la course aux armes modernes.

Cette dernière prédiction n'a été confirmée que de façon trop éclatante par le lancement des célèbres Spoutniks, et je ne crois pas que les deux autres doivent être prises à la légère. Après avoir longuement enquêté sur place, je comprends parfaitement pourquoi Kroutchev s'attend à l'effondrement de toutes les positions vitales de l'Occident au Moyen-Orient. Et je comprends aussi pourquoi il espère une rupture de l'Alliance Atlantique en Europe occidentale. Nous sommes menacés aujourd'hui sur de multiples fronts.

Ce danger multiple résulte cependant d'une seule erreur centrale.

Au cours des cinq dernières années, par simple excès de confiance, les Etats-Unis ont perdu leur supériorité nucléaire au profit de l'Union Soviétique.

Cet abandon tragique de la première place, tardivement confirmé par le lancement des Spoutniks, a provoqué la stupeur, l'angoisse, la colère du peuple américain. Lorsqu'Allen W. Dulles fut enfin autorisé à dire aux leaders du Congrès la vérité sur la nouvelle puissance soviétique, on raconte que le sénateur Harry F. Byrd ne posa qu'une seule question :

« *Quand vont-ils attaquer ?* »

Paradoxalement, c'était presque certainement la mauvaise question. Il ne fait aucun doute que le danger qui nous menace vient avant tout du développement de la puissance nucléaire soviétique. Mais si nous ne sommes pas aussi stupides dans les années à venir que nous l'avons été au cours des cinq dernières années, il est hautement improbable que l'U.R.S.S. utilise sa force offensive contre les Etats-Unis.

A deux doigts de résoudre le problème de l'agression

Le principal danger n'est pas l'anéantissement des Etats-Unis dans une guerre chaude, mais la défaite, par une guerre froide, de la cause de la liberté dans le monde entier.

Le premier danger est irréel, le second d'une inquiétante réalité, et cela pour la même raison, généralement mal comprise : parce que les lois étranges de la guerre nucléaire diffèrent totalement de celles de la guerre classique.

De l'étude des nouvelles lois de la guerre, il se dégage en définitive deux faits essentiels. Le premier — qui est consternant — c'est que le potentiel d'attaque et les systèmes d'alerte doivent être continuellement développés et modernisés, à un prix de plus en plus élevé.

Il est impossible d'échapper à ce cercle vicieux autrement que par un accord international. Si l'un des camps renonce à faire les investissements nécessaires, l'autre peut acquérir la supériorité qui ferait de l'agression une opération « sûre ».

Le second fait, moins décourageant mais décidément bizarre, c'est que si les deux camps font les investissements nécessaires, aucun d'eux ne pourra utiliser l'effrayant pouvoir de destruction si chèrement accumulé.

Le seul but des investissements est donc d'empêcher ceux de l'adversaire de lui donner une supériorité décisive. Si nous perfectionnons sans cesse nos armes nucléaires, c'est en fait pour empêcher qu'elles soient jamais utilisées dans une guerre.

C'est en fonction de cette curieuse logique que la réduction des investissements nucléaires au cours des cinq dernières années par l'administration Eisenhower apparaît comme une folie criminelle. Le dommage, cependant, n'est pas irréparable. Il semble en effet qu'aucun des deux camps ne soit aujourd'hui en mesure de porter le premier coup en toute sécurité.

Il est facile de montrer que le Strategic Air Command américain n'a plus, comme autrefois, les moyens de résoudre le problème de l'agression.

D'une part, le potentiel nucléaire de l'U.R.S.S. s'est considérablement développé. Au cours des premières années de l'administration Eisenhower, le Kremlin a construit une flotte impressionnante de bombardiers à long rayon d'action. Depuis deux ans, les Soviétiques y ont ajouté un stock important de fusées balistiques à moyenne portée, et ils commencent maintenant la production en série de fusées intercontinentales.

Les bases aériennes soviétiques se sont multipliées et il s'y ajoute maintenant les rampes de lancement.

Or cette multiplication des cibles ne s'est accompagnée d'aucun développement comparable du potentiel offensif du SAC. Au contraire, l'impuissance à moderniser le SAC fait maintenant reposer les deux tiers de sa puissance offensive sur les bases d'outre-mer établies dans les pays alliés.

Tous nos alliés européens sont conscients de la menace que font peser sur eux les fusées soviétiques de portée intermédiaire. Et les appareils américains mettraient si longtemps à parcourir la distance séparant la ligne de radar des rampes de lancement soviétiques que le SAC n'est plus capable de garantir nos alliés contre les représailles nucléaires. Il est donc exclu que nos alliés acceptent de risquer leur propre destruction en permettant au SAC de frapper le premier coup.

Le SAC s'est donc transformé graduellement mais irrévocablement en une force purement défensive. Il constituait autrefois la plus impressionnante force offensive que le monde ait jamais connue. Aujourd'hui, son seul rôle est de garantir les Etats-Unis et l'Occident contre une attaque nucléaire soviétique.

Quant aux Russes, il n'est que trop évident qu'ils ont été à deux doigts de résoudre le problème de l'agression. Cette effrayante vérité a été confirmée de façon éclatante par la première mesure prise par le SAC après le lancement des Spoutniks.

Cette mesure consistait à maintenir en vol vingt-quatre heures sur vingt-quatre, bombes H dans les soutes, une proportion importante des appareils du SAC. Cette décision a suscité des protestations indignées, particulièrement en Grande-Bretagne, contre « l'agressivité nucléaire » des Etats-Unis. En fait, le maintien en vol des appareils du SAC était le contraire d'une mesure agressive. Ces appareils étaient trop peu nombreux pour pouvoir frapper le premier coup. Le seul but possible de cet expédient hâtif et presque désespéré était de conserver une certaine puissance de riposte en cas d'attaque.

Cet expédient, cependant, ne pourra suffire indéfiniment à décourager l'agression en rendant les représailles certaines. Une autre vérité désagréable connue de nos services secrets mais qui n'a pas encore été avouée au peuple américain, c'est que les Etats-Unis ont perdu leur supériorité dans deux autres domaines importants de la technologie militaire. Les Russes construisent déjà des radars infiniment supérieurs à ceux qui équipent notre réseau d'alerte.

Ils ont également commencé la production en série d'une fusée antiaérienne à tête nucléaire, alors que nos engins similaires en sont à peine au stade des essais. S'ajoutant à l'amélioration de leur système d'alerte, l'existence de ces fusées antiaériennes permettra bientôt aux Russes de neutraliser la menace des appareils du SAC.

C'est en partie pour cette raison que le gouvernement américain s'efforce anxieusement de renforcer le potentiel de représailles de l'Occident en installant outre-mer des fusées de portée intermédiaire. Nous redoublons d'efforts, d'autre part, pour produire des radars plus sensibles et pour avancer la date de production de nos fusées intercontinentales.

Même lorsque les deux camps disposeront de fusées intercontinentales, la course ne sera pas terminée. D'autres étapes redoutables suivront, avec la mise au point des fusées anti-fusées, et des satellites artificiels porteurs de bombes. Tant qu'aucun accord international n'instaurera un type entièrement nouveau de coexistence, aucun des camps ne pourra se permettre de relâcher sa vigilance et de ralentir ses efforts.

Il serait fatal de recommencer l'erreur des cinq années qui ont précédé l'apparition des spoutniks. C'est pourquoi M. Allen Dulles a pu terminer son rapport devant le Congrès par cette exclamation sincère : « Remercions le ciel pour les Spoutniks ».

Ici, j'entends le lecteur murmurer avec impatience : « Bon ! Si les Russes ne peuvent pas utiliser contre nous leur puissance d'attaque, que diable ont-ils gagné à dépenser des milliards de roubles pour l'augmenter ? Et quel est ce « danger mortel » dont vous avez parlé au début ? » Au risque d'être provisoirement obscur, je répondrai que l'avantage soviétique et le danger qui nous menace tiennent au changement de sens de deux expressions. Ces deux expressions, souvent employées de façon imprécise, sont celles de « riposter » et de « décourager l'agression ».

Pas de guerre nucléaire pour Quemoy ou le Moyen-Orient

En un mot, le SAC était encore un glaive, et non seulement un bouclier, lorsqu'il commença à être considéré comme « la seule force capable de décourager l'agression ». Le secrétaire d'Etat Dulles n'envisageait pas un instant l'hypothèse d'une attaque nucléaire soviétique lorsqu'il lança son célèbre avertissement :

« *Nous répondrons à toute agression communiste par une riposte massive à l'heure et au lieu de notre choix.* »

Le contexte de cette déclaration, c'était la crise de Formose et la menace que faisaient peser les communistes chinois (qui n'avaient pas d'armes atomiques) sur les îles périphériques. M. Dulles énonçait donc une nouvelle théorie stratégique : plutôt que de se laisser entraîner dans des guerres limitées de type coréen, l'Amérique « lâcherait » le SAC sur les nations communistes si elle s'estimait suffisamment provoquée. C'est sur cette théorie que se fonde encore aujourd'hui toute la stratégie des Etats-Unis.

Politiquement, l'avertissement de M. Dulles était singulièrement maladroit. Militairement, cependant, la théorie qu'il définissait reposait sur une base réelle aussi longtemps que les Etats-Unis conservaient leur supériorité nucléaire.

Même lorsque nous disposions d'un monopole atomique absolu, toutefois, notre liberté d'action était limitée par le caractère de notre gouvernement et par la nécessité d'obtenir avant toute initiative l'accord de nos alliés. Le Kremlin a pesé très soigneusement l'influence de ces limitations. Et l'intelligence avec laquelle les Russes ont évalué les risques a été démontrée à Berlin, en Corée et ailleurs. Ils ont toujours systématiquement évité certains risques. L'Armée Rouge, par exemple, n'a jamais été employée, même pour une action locale. Les Soviétiques se sont également abstenus d'intervenir dans certaines zones critiques où l'action politique pouvait être tentante.

Aujourd'hui, cependant, bien que M. Dulles ait encore énoncé sa théorie stratégique il y a fort peu de temps devant le National Press Club, celle-ci est aussi périmée qu'un billet de trois cents francs. C'est que la signification des expressions « riposter » et « décourager l'agression » s'est considérablement rétrécie au cours des dernières années.

Les Etats-Unis ne peuvent plus songer à porter le premier coup dans une guerre nucléaire — à supposer qu'ils obtiennent l'accord de leurs alliés — sans s'exposer à l'anéantissement total.

Cela veut dire que nous ne déclencherons jamais une guerre nucléaire parce que les pressions soviétiques au Moyen-Orient nous déplaisent ou parce que les communistes chinois se sont emparés de l'île de Quemoy.

Il n'y a donc plus aucune possibilité réelle de riposte nucléaire à une action non nucléaire. Seule l'utilisation par l'un des deux camps de ses armes nucléaires peut inciter l'autre à utiliser les siennes. (Ce qui implique, soit dit en passant, une révision attentive des notions hautement suspectes « d'intimi-

DE NIKITA KROUTCHEV

par JOSEPH ALSOP

dation limitée » et d'armes atomiques « tactiques »).

Heureusement pour l'Occident, la ligne de démarcation entre les deux sortes de puissance militaire que j'ai distinguées est encore imprécise. Une grande attaque frontale comme l'invasion de l'Europe occidentale par l'Armée Rouge soulèverait une émotion d'une violence imprévisible. Elle entraînerait l'utilisation immédiate d'armes atomiques tactiques et conduirait donc très vraisemblablement à une guerre nucléaire totale.

C'est pourquoi une attaque de ce genre sera certainement évitée. Mais à cette exception près, les Soviétiques disposent aujourd'hui, du fait de leur nouvelle puissance nucléaire, d'une très grande liberté d'action. Ils sont maintenant libres de s'engager dans n'importe quelle aventure qui ne soit pas nucléaire. Et c'est là, paradoxalement, le bénéfice de leurs prodigieux investissements dans le domaine des armes nucléaires.

L'exemple du Moyen-Orient suffit à prouver la réalité du danger que cette nouvelle liberté d'action soviétique nous fait courir. Staline a toujours considéré que les intérêts occidentaux au Moyen-Orient étaient d'une importance trop vitale pour qu'une intervention dans cette région soit possible. Depuis le retrait des troupes soviétiques d'Azerbaïdjan en 1946 jusqu'à la mort de Staline, le mot d'ordre du Kremlin a été « Bas les pattes au Moyen-Orient ».

Un an à peine après les funérailles solennelles du dictateur, cependant, trois événements sont venus modifier cette règle. Le premier a été l'ascension au sommet de l'échelle politique d'un homme au tempérament de joueur, Nikita S. Kroutchev. Le second fut la croissance rapide du potentiel nucléaire soviétique, qui donnait une plus grande confiance aux dirigeants russes. Le troisième, enfin, fut la célèbre conférence de Genève, où le président Eisenhower et Sir Anthony Eden se rendirent avec la singulière ambition de prouver à leur implacable ennemi qu'ils étaient partisans de la « paix à tout prix ».

Les premiers contacts soviéto-égyptiens avaient eu lieu juste avant cette fatidique « conférence de la bonne volonté », mais ils étaient purement exploratoires. Immédiatement après la rencontre de Genève, cependant, Dimitri Chepilov se précipita au Caire pour y signer l'accord sur la livraison d'armes tchécoslovaques. Tel fut le début de l'intervention soviétique au Moyen-Orient.

Les risques avaient été soigneusement pesés et ils n'ont cessé d'être réévalués depuis avant chaque nouvelle initiative soviétique. Lorsque la « doctrine Eisenhower » fut proclamée après la crise de Suez, par exemple, le Kremlin supposa d'abord qu'elle avait une portée militaire et marqua un temps d'arrêt. Il resta passif tandis que le roi Hussein chassait les éléments pro-soviétiques de Jordanie et que les partisans de l'Occident remportaient une spectaculaire victoire électorale au Liban.

La promesse secrète du Kremlin aux Arabes

Mais cette période d'effacement a pris fin en juillet dernier avec l'adroite intervention soviétique qui prépara le coup d'Etat syrien de septembre. Aujourd'hui, le Kremlin songe manifestement à prendre au Moyen-Orient un risque d'une nature entièrement nouvelle.

On en trouve la preuve dans la promesse secrète que le Kremlin a faite aux Egyptiens il y a quelques mois : il s'est engagé à soutenir ouvertement dans un proche avenir la demande arabe d'un retour d'Israël aux « frontières de 1947 » (délimitées par l'O.N.U.), ce qui impliquerait d'importantes amputations de territoire. Pour ceux qui connaissent la situation complexe du Moyen-Orient, il est possible de déduire presque mathématiquement, à partir de cette promesse secrète, les intentions profondes du Kremlin.

Le but de cette promesse est de contraindre les gouvernements arabes anti-communistes et pro-occidentaux à accepter la direction du Kremlin dans la lutte contre l'ennemi israélien. Si elle est tenue, le succès ne fait aucun doute. Et le résultat secondaire sera le remplacement de tous les gouvernements arabes pro-occidentaux par des régimes pro-soviétiques sur le modèle égypto-syrien.

C'est ainsi que les Russes espèrent remporter la grande bataille pour le soutien du monde arabe.

Mais l'appui par l'U.R.S.S. des demandes arabes aurait un autre résultat, celui de menacer Israël d'une destruction imminente. Et les Israéliens, courageux jusqu'au suicide et d'une grande valeur militaire, répondraient presque automatiquement à cette menace en provoquant une épreuve de force militaire avec les Arabes.

Dans un tel conflit, Israël serait capable de battre toutes les armées arabes réunies, à commencer par celle des amis égypto-syriens de la Russie.

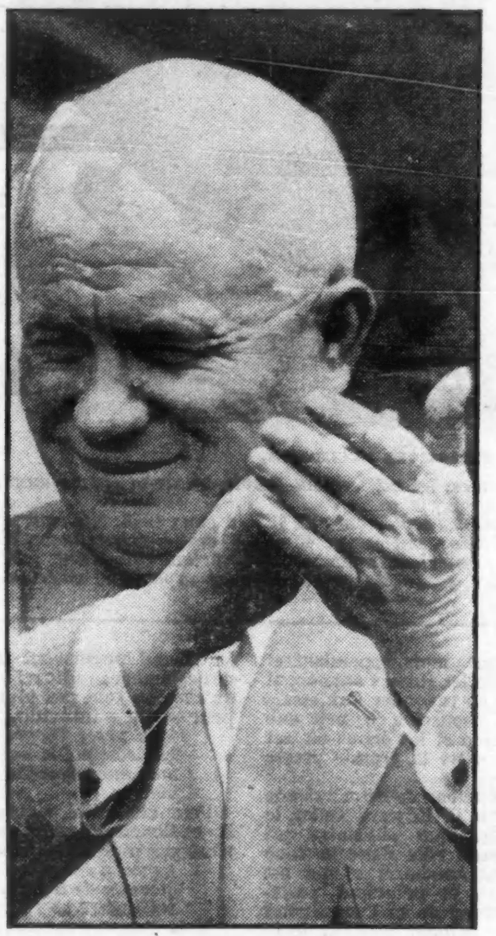
Comme la campagne de Suez l'a prouvé, le simple envoi d'armes soviétiques aux Arabes n'y changerait rien. Seule l'intervention de combattants de l'Armée Rouge (baptisés sans doute « volontaires musulmans ») permettrait de sauver les Arabes.

C'est précisément pour cela que les Russes se sont abstenus jusqu'à présent de soutenir les Arabes contre Israël bien que cette manœuvre représente le moyen le plus rapide d'obtenir un triomphe soviétique et une écrasante défaite occidentale au Moyen-Orient.

Aujourd'hui, cependant, comme le prouve leur promesse aux Egyptiens, les Russes envisagent sérieusement de soutenir les Arabes.

Cela veut dire, en bonne logique, qu'ils envisagent aussi d'envoyer des unités de l'Armée Rouge au secours des Arabes si besoin est.

Il est ainsi prouvé que le Kremlin envisage maintenant de courir un risque — celui d'une intervention directe — qu'il n'a jamais voulu prendre depuis la capitulation japonaise. Cette



NIKITA KROUTCHEV.
« Le souvenir qui me hante... »

preuve est d'autre part confirmée par certains indices comme la préparation en Syrie d'un terrain d'atterrissage pour les parachutistes soviétiques.

Cet exposé des projets soviétiques au Moyen-Orient suffit à démontrer l'immense liberté d'action non nucléaire que le Kremlin s'est assurée par son avance dans le domaine des armes nucléaires.

L'Occident ne risquera certainement pas l'annihilation parce qu'une douzaine de brigades de parachutistes soviétiques auront atterri en Syrie sur « l'invitation » du gouvernement du Caire.

Et cette évidence reste valable pour beaucoup d'autres points névralgiques protégés jusqu'ici par la puissance offensive du SAC. Tel est par exemple le cas de l'île de Quemoy, à propos de laquelle M. Dulles a défini sa théorie de la « riposte massive ».

La menace ne réside pas seulement, qui plus est, dans le danger d'actions militaires locales que l'Occident ne serait plus en mesure de prévenir. L'objectif central de la politique soviétique, depuis la fin de la dernière guerre, a été d'obtenir un renversement de l'équilibre des forces dans le monde. L'un des moyens utilisés dans ce but a été le développement accéléré de la puissance nucléaire soviétique.

La manœuvre envisagée au Moyen-Orient, si elle est réalisée, ne sera qu'un autre moyen au service du même objectif. Son but sera de couper l'artère pétrolière qui alimente l'Europe occidentale et de porter ainsi un coup économique mortel à la puissance militaire de l'OTAN. Toutes les autres actions locales que le Kremlin peut déclencher, à Quemoy ou ailleurs, seront également destinées à renverser l'équilibre des forces.

Les Soviétiques utilisent déjà leur nouvelle puissance nucléaire d'une autre façon, bien que dans le même but. De même que Hitler brandissait ses *Panzer* et sa *Luftwaffe* pendant les années 30, ils brandissent leurs fusées et leurs bombes H devant les autres peuples européens.

Un impératif : trouver de nouveaux dirigeants

Comme Hitler, ils cherchent à engendrer la peur, la désunion, la tendance à se « couvrir ». Comme Hitler encore, ils alternent les menaces avec des paroles apaisantes et des invitations à négocier. Et la lecture des journaux suffit à prouver que cette tactique a déjà de profondes répercussions sur l'alliance occidentale. Sans doute, Nikita Kroutchev y songeait-il déjà lorsqu'il m'affirma :

« Les alliés de l'Amérique n'accepteront pas toujours la présence de bases américaines sur leur sol. Un jour viendra où ils comprendront que ces bases ne sont que des invitations aux bombes H. »

L'alliance occidentale aborde donc une période de danger extrême dans une atmosphère de relâchement, d'hésitation, d'incertitude, de désunion, et sans préparation aux épreuves décisives qui nous attendent.

Seuls, les dirigeants des Etats-Unis sont en mesure de préparer l'Occident à cette nouvelle bataille et de créer une nouvelle atmosphère. Mais ils n'ont pas su le faire jusqu'à présent parce qu'ils n'inspirent pas une confiance suffisante pour restaurer l'unité entre les diverses nations occidentales. Telle était la raison du sourire de Kroutchev.

Pour les raisons que j'ai exposées, je ne redoute pas sérieusement l'ultime horreur de l'annihilation nucléaire. Je crois que nous nous sommes réveillés à temps pour éliminer ce danger — à moins que la monstrueuse machine de la guerre nucléaire ne se mette en marche par accident. Mais nous avons d'autres choses à craindre que la guerre nucléaire. Le danger réside maintenant dans une longue série d'empiètements soviétiques, dans un affaiblissement progressif de l'Occident, dans un déplacement de plus en plus marqué de l'équilibre des forces en faveur du Kremlin.

Au terme d'une telle évolution, les Etats-Unis et les alliés qu'il leur resterait ne constitueraient plus qu'un îlot anxieusement barricadé dans un monde dominé par l'U.R.S.S. Et dans un tel îlot, la liberté qui donne son sens à notre vie aurait bien peu de chances de survivre.

Telles sont mes conclusions, après ma première année de voyage comme correspondant permanent à l'étranger.

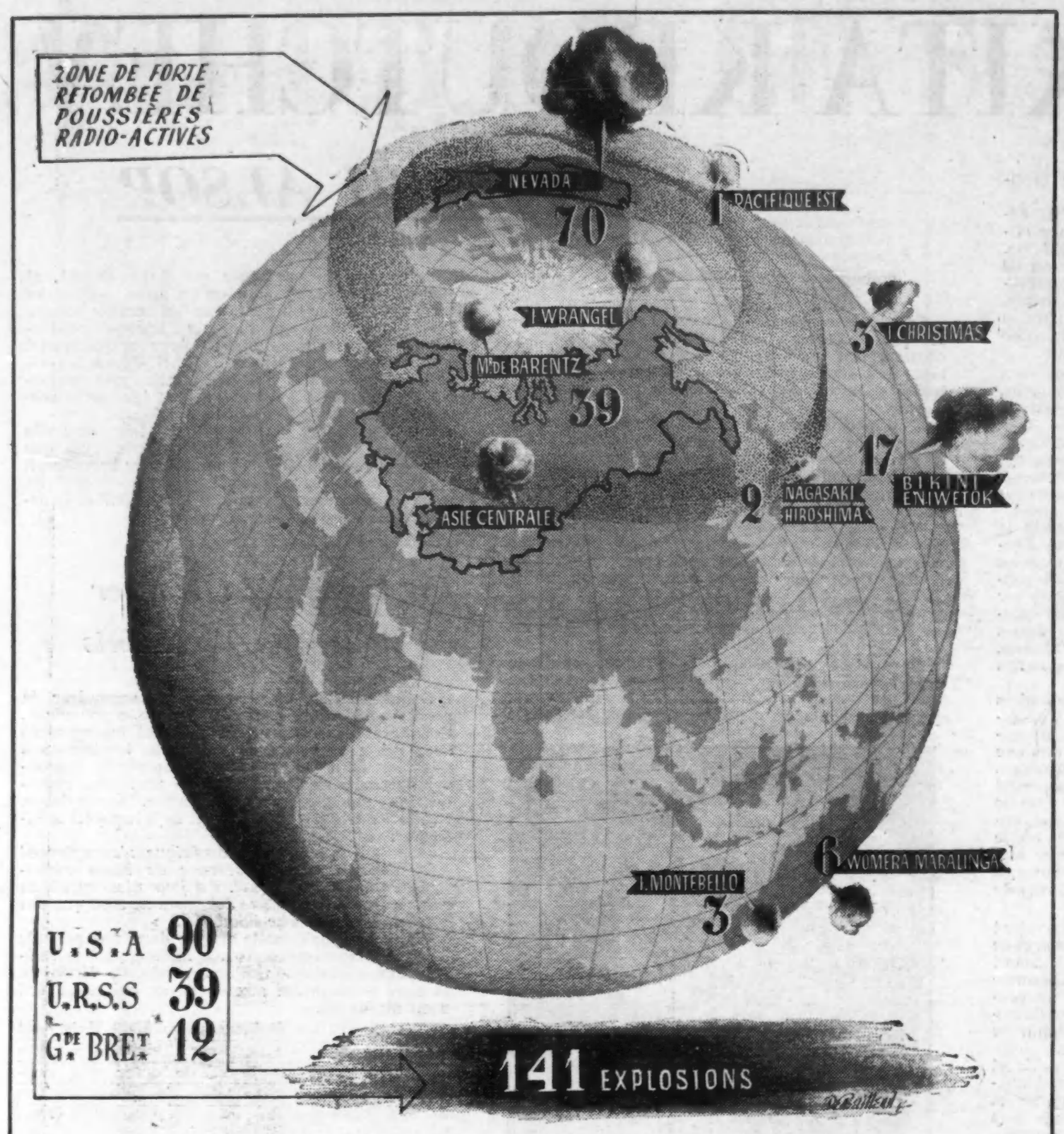
Elles sonnent, j'en ai peur, comme un long cri de désespoir. Je ne pense pas, pourtant, que nous devions désespérer. Nous devons plutôt faire l'effort nécessaire pour comprendre la nouvelle situation internationale, dans sa déroutante complexité.

Nous devons réexaminer toutes les positions occidentales, de Berlin à Séoul, et voir comment celles qui sont le plus vitales peuvent être le mieux défendues. Nous devons faire l'effort financier et militaire nécessaire pour mettre sur pied des forces classiques rapidement transportables, capables de décourager automatiquement toute action militaire locale des Soviétiques ou de leurs satellites.

Enfin — j'hésite à le dire mais c'est une opinion personnelle si solidement fondée que je ne peux honnêtement la cacher — nous devons trouver de nouveaux dirigeants capables de reforger l'unité de l'Occident.

Nous allons jouer maintenant nos dernières cartes car il ne nous reste plus beaucoup de temps. Mais si nous parvenons à effectuer les pénibles et difficiles efforts nécessaires, il nous restera une chance de remplir le rôle que l'Histoire nous a confié : celui de défenseurs de la liberté.

Et lorsque les Soviétiques auront compris qu'ils ne peuvent résoudre leurs problèmes par la simple destruction de l'Occident, je crois qu'ils seront prêts à envisager eux aussi de meilleures façons d'échapper au cauchemar nucléaire dans lequel ils vivent au même titre que nous.



LA CARTE DES EXPLOSIONS NUCLÉAIRES.

Cent quarante et une explosions en treize années, tel est le bilan provisoire de la course aux armes nucléaires.

De 1951 à 1954, l'U.R.S.S. a provoqué 5 explosions seulement ; de 1955 à mars 1958, elle en a provoqué 23.

Les Etats-Unis, pendant les deux mêmes périodes, ont essayé 40 et 42 bombes respectivement. Durant la seule année 1957, 12 bombes soviétiques, 24 bombes américaines et 3 bombes britanniques ont fait explosion. Pour 1958, on compte déjà 9 explosions soviétiques, à quoi doivent s'ajouter 20 explosions américaines et une série « H » britannique.

ÉTATS-UNIS

Quinze jours de réflexion

● ***Le président Eisenhower a décidé de mettre un point final à la polémique qui se poursuit depuis douze ans entre les savants américains autour des expériences atomiques. Il a fixé un délai : quinze jours.***

(De notre correspondant particulier)

DEPUIS les premiers essais atomiques de Bikini, en 1946, la discussion n'a jamais cessé, aux Etats-Unis, sur les dangers, l'utilité et la moralité de ces expériences. Mais le grand public ne s'intéressa jamais sérieusement à cette controverse.

Depuis quelques mois, cependant, et avant même que les Russes annoncent leur intention de renoncer aux essais atomiques, la discussion a pris une nouvelle violence et les échos en ont retenti jusque dans la grande presse américaine.

Le principal acteur de cette relance du débat a été le Dr Edward Teller, le brillant et lunatique physicien qui joua un si grand rôle dans la mise au point de la bombe H et qui est devenu, depuis, le principal porte-parole scientifique de la Commission de l'Energie atomique. Partisan de la poursuite des essais, il trouve en face de lui des adversaires aussi éminents que le Dr Linus Pauling, professeur de chimie à l'Université de Californie, et le Dr Harrison Brown, professeur de géochimie à l'Institut technologique de Californie, soutenus par des douzaines d'autres savants éminents.

Une cigarette tous les deux mois

Le Dr Teller occupe une position unique dans cet étrange univers nucléaire où la politique et la science se mêlent étroitement. Ayant accès aux informations les plus confidentielles, il est certainement l'un des hommes les mieux renseignés sur les possibilités nucléaires des Etats-Unis. Cette situation privilégiée donne du poids à toutes ses déclarations, mais lui permet, en revanche, de se réfugier derrière le « secret d'Etat » lorsque ses adversaires lui demandent de les justifier scientifiquement.

Dans le livre qu'il vient de publier, « Notre avenir nucléaire », le Dr Teller s'étend longuement sur le problème des retombées radioactives ; il conclut qu'elles ne sont pas plus dangereuses, pour chaque individu, que

« de peser 30 grammes de plus que son poids normal ou de fumer une cigarette tous les deux mois ».

Pour l'hérédité, ajoute le Dr Teller, la radioactivité due aux explosions n'est pas plus dangereuse

« que d'accélérer la fonte des glaciers de trois centimètres par millénaire ».

Mais l'argument-massue du Dr Teller en faveur de la poursuite des explosions, est d'ordre politique et moral :

« Il est entièrement possible, dit-il, *de cacher une explosion nucléaire, à condition d'y mettre le prix... Les expériences passées nous enseignent qu'un accord sur l'arrêt des explosions serait probablement violé par des essais secrets derrière le rideau de fer... Ainsi, si nous renonçons aux armes nucléaires, nous ouvrons la porte à l'agression. Si, renonçant aux essais, nous ne mettons pas au point des bombes « propres », tout conflit militaire sérieux exposera les populations à de désastreuses retombées radioactives. A notre avis, ce sont là des raisons de poids de poursuivre les essais et la fabrication d'armes nucléaires. »*

A ces arguments, le professeur Harrison Brown riposte avec vigueur. La poursuite de la course aux armements nucléaires, selon lui, implique des dangers effrayants. Brown estime que d'ici vingt-cinq ans, quinze nations fabriqueront des armes nucléaires et que dans cinquante ans il y en aura trente.

« Imaginez, écrit Brown, *dans ce monde truffé d'armes nucléaires, des actions militaires irréfléchies, comme nous venons d'en voir à Sakiet. Ajoutez à cela que des actions de ce genre peuvent être déclenchées dans toutes les régions du monde. Tenez compte, en outre, de la fréquence des guerres dans le passé. Enfin, considérez que chaque nation détentrice de bombes procédera périodiquement à des essais. Les retombées radioactives s'en trouveront intensifiées. Leur effet actuel, prétendument insignifiant, provoque chaque année la mort de quelques milliers de personnes (le Dr Teller exprimerait cela différemment : il dirait que la durée moyenne de la vie humaine n'est abrégée que de quelques heures). Demain, le nombre de ces victimes atteindrait des dizaines de milliers. »*

A la différence du Dr Teller, le Dr Brown considère des explosions secrètes comme extrêmement difficiles, sinon impossibles à réaliser. Il leur dénie en tout cas toute valeur militaire et est prêt à limiter un accord russo-américain, urgent et impératif selon lui, à l'arrêt des expériences détectables. Les explosions secrètes, en effet,

« ne devraient pas augmenter la radioactivité atmosphérique ni provoquer d'ondes de choc ou de secousses sismiques ».

La secousse provoquée par une explosion souterraine miniature de 1,7 kilotonne ayant pu être détectée dans un rayon de près de 4.000 kilomètres, les explosions secrètes devraient donc être extrêmement faibles.

Un Pearl Harbour psychologique

Un jeune physicien de l'Université Columbia, John Ogear, a calculé de son côté, dans le dernier *Bulletin des Savants atomistes*, qu'un réseau de 12 à 25 stations de contrôle, installées en U.R.S.S., suffirait pour détecter la moindre explosion soviétique. Le Dr Teller conteste l'efficacité d'un tel contrôle, mais ne peut (secret d'Etat) dévoiler ses raisons.

Depuis la décision soviétique de suspendre unilatéralement les essais nucléaires, la querelle des savants a gagné les plus hautes sphères gouvernementales. Deux groupes s'y affrontent, et M. Dulles, cette fois, n'est pas dans celui des intransigeants.

Après avoir qualifié la décision russe de « truc de propagande », M. Dulles fait en effet machine arrière ; il craint maintenant un « Pearl Harbour psychologique ». Peut-être, face aux militaires qui réclament la continuation des essais à tout prix, se souvient-il de ses propres phrases, écrites voici huit ans, et que vient de rappeler James Reston :

« Quelque chose s'est détraqué dans notre nation, sans quoi nous ne serions pas dans cette situation. Cela ne nous ressemble pas d'être craintifs et sur la défensive... Nos ennuis ne sont pas matériels. Ce qui nous fait défaut, c'est une foi dynamique, convaincue de sa justesse. Nos plans militaires et économiques ont transformé notre pays en une citadelle que nous tentons de fortifier. Nous n'avons pas de politique positive parce que, sur le plan matériel, nous ne pouvons aller plus loin. »

Il reste quinze jours

M. Dulles est maintenant convaincu que les avantages politiques d'une suspension des essais américains compenseraient ses inconvénients militaires. Il s'en est ouvert au président Eisenhower, réclamant une déclaration américaine aux termes de laquelle la prochaine série d'explosions américaines serait la dernière, sous réserve d'un accord russo-américain sur le contrôle.

NE SOYEZ PLUS SOURD
Améliorez votre audition, même très déficiente, avec les Micro-Tympans "WEIMER" SANS PILE NI FIL. Eliminent les bourdonnements. Notice illustrée gratuite et attestations
ROUFFET et Cie, serv. VH
3, rue Galliéni - MENTON (A.-M.)

GANTS TETINES OLLA CHEZ VOTRE PHARMACIEN

Vous ne savez quoi boire ? Vous cherchez une boisson à la fois désaltérante et réconfortante. Essayez donc VABÉ.
Le vin doux naturel VABÉ est un produit de première qualité, puisqu'il est garanti par SUZE, la célèbre marque de gentiane.
" Qui boit VABÉ, va bien ".

Qu'a répondu le président ? Il a confronté M. Dulles avec les deux ministres (McElroy, Défense, et Lewis Strauss, Energie atomique) partisans de la poursuite des explosions ; il a écouté tout le monde ; puis il a renvoyé les trois hommes en leur disant :

> *« Je vous donne trois semaines pour vous mettre d'accord. Ensuite revenez me voir avec le projet concret sur lequel vous vous serez unis. »*

Le délai imparti par M. Eisenhower expire dans quinze jours. Et comme un accord entre M. Dulles et ses adversaires est hautement improbable, M. Eisenhower devra prendre une décision, ou bien parapher un projet nègre-blanc qui aurait toutes les chances de rester lettre morte.

HONGRIE

La visite du conquérant

● ***M. Kroutchev, en Hongrie cette semaine, a rompu avec des habitudes bien établies. Il a surpris les Hongrois. Mais les applaudissements sincères, à Budapest, vont aux répliques de « Marie Stuart ».***

S'IL ne les a pas tout à fait séduits, M. Kroutchev a certainement beaucoup étonné les Hongrois cette semaine. Il a rompu en effet avec toutes les traditions des visites officielles en pays communistes.

La coutume voulait jusqu'ici que les dirigeants communistes de passage à Budapest aillent déposer une gerbe de fleurs au pied du gigantesque monument aux morts soviétiques dressé sur la colline de Gellerthegy, un peu en dehors de la ville. M. Kroutchev, lui, a demandé que la cérémonie se déroulât place Sabadsagter, en plein centre de Budapest, devant l'autre monument élevé en 1945 à la mémoire des Hongrois tombés pour la libération de la ville, monument situé juste à côté du bâtiment de la légation des Etats-Unis.

Un grand-père souriant

Autre « première » : son discours terminé, M. K. se dirigea tranquillement vers le barrage de police qui se trouvait en face de la légation des Etats-Unis et le franchit, à la stupeur des robustes représentants du service d'ordre. Souriant et détendu, il se mêla à la foule, serrant des mains, caressant des têtes, interpellant les citoyens et embrassant deux petites filles qui se trouvaient au milieu d'un groupe d'écoliers. Des fenêtres de la légation, tous les diplomates américains de Budapest — et peut-être même le cardinal Mindszenty, qui s'y trouve réfugié depuis le 4 novembre 1956 — observaient cette scène « attendrissante ».

Les Hongrois attendaient l'entrée du conquérant dont les chars écrasèrent le soulèvement populaire d'octobre 1956. Ils virent arriver un « grand-père souriant », distribuant les bourrades amicales, plus bavard que jamais et, qui plus est, franc comme l'or :

> « *Savez-vous bien,* leur a-t-il dit, *que vous nous avez fait passer des nuits blanches, avec votre révolution ? Nous ne savions que faire. Beaucoup d'ouvriers avaient pris le parti des contre-révolutionnaires et cela nous ennuyait de tirer dessus. Nous avons fini par intervenir pour sauver le socialisme, mais tout le monde nous l'a reproché. Alors, la prochaine fois, tâchez de vous débrouiller sans nous.* »

La lutte sur deux fronts

Bien que cette bonhomie inattendue n'ait pas suffi à modifier les sentiments du peuple hongrois à l'égard de l'U.R.S.S., la visite de M. Kroutchev s'inscrit cependant dans une évolution politique qui laisse entrevoir une certaine détente de l'affaire hongroise.

Tout d'abord, le danger d'un retour au pouvoir des « rakosistes » semble définitivement écarté. Bien que les méthodes policières employées pour liquider l'opposition ressemblent beaucoup à celles qui caractérisaient le règne de Rakosi, il est maintenant évident que Janos Kadar et son équipe sont des anti-staliniens qui mènent la lutte sur deux fronts. Depuis quelques semaines, tous les journaux hongrois publient des articles sur les dangers que font courir au régime le « dogmatisme » et le « sectarisme », soulignant les « graves erreurs de l'ancienne direction du parti », et attribuant de nouveau à Rakosi — dont le nom avait disparu des journaux depuis près d'un an — la responsabilité de la révolte d'octobre 1956.

Tout a été fait pour présenter M. K. comme un anti-stalinien venu aider un autre anti-stalinien, Janos Kadar.

Mais la visite de M. Kroutchev n'était pas non plus sans rapport avec la récente recontre Kadar-Tito, qui s'est déroulée dans le plus grand secret et à laquelle la presse hongroise a consacré exactement 61 mots, y compris les noms des participants.

Des applaudissements plus sincères

Bien que les détails de cette rencontre ne soient pas encore connus, les déclarations faites par M. Kadar aux journalistes occidentaux laissent présumer que le procès de M. Nagy n'aura pas lieu, ce qui serait une concession accordée au maréchal Tito. M. Kadar aurait également assuré le maréchal de sa « sympathie » pour les nombreux projets yougoslaves — Fédération balkanique, Pacte du Danube, Union de l'Est européen — par lesquels Belgrade souhaite renforcer son influence politique au sein du monde communiste. Il n'est pas exclu que M. Kroutchev soit venu dans la capitale hongroise en partie pour discuter ces problèmes avec M. Kadar.

Le problème hongrois — qui constitue pour l'instant l'obstacle majeur à toute réalisation spectaculaire d'union des pays de l'Est — reste cependant surtout d'ordre intérieur. Toutes les tentatives pour élargir la base politique du régime ont échoué, ainsi que les efforts pour « activiser » les meilleurs écrivains dont beaucoup continuent à faire la grève de la plume.

Pendant la visite de M. Kroutchev, on pouvait constater les véritables sentiments des Hongrois en se rendant au Théâtre National de Budapest, où l'on jouait « Marie Stuart ». Chaque fois qu'un acteur prononçait le mot de « patrie » ou de « liberté », la salle éclatait en applaudissements. Ces applaudissements étaient plus significatifs que ceux qui ont salué la magistrale démonstration de bonne humeur offerte aux Hongrois par M. Kroutchev.

ALLEMAGNE

Les Français et la bombe

● ***Les Allemands, en majorité hostiles à l'armement atomique de la Bundeswehr, sont surpris de l'absence de réactions françaises. Voici comment ils l'expliquent.***

« L*ES Français sont complètement inconscients !* »

Les journalistes français qui parlent à des Allemands de l'armement nucléaire de la Bundeswehr ont entendu cent fois cette réflexion.

> « *Pendant trente ans,* disent les Allemands, *les Français se sont élevés contre toute mesure de réarmement allemand. Et aujourd'hui, vous demeurez sans réaction quand nous parlons d'armes atomiques ; bien mieux, vous faites tout pour aider ceux d'entre nous qui souhaitent que nous en fabriquions ! À quel jeu jouez-vous donc ?* »

Les Allemands ont été extrêmement surpris que pas un seul porte-parole français n'ait trouvé un mot à dire au sujet de l'armement nucléaire de l'Allemagne.

Le gouvernement se tait. Mais le Parlement ? En Norvège, il s'est trouvé 42 députés pour protester

→

de l'histoire

GLUBB PACHA
soldat
avec les arabes

TALLEYRAND
mémoires
(2 volumes)

Document exceptionnel sur son époque et sur lui-même, les Mémoires de Talleyrand étaient à peu près introuvables. Les voilà réédités avec toute une correspondance inédite. "L'homme est présent partout, avec son style, son esprit, son impertinence distinguée. Ni la verve, ni le trait ne manquent à ces propos d'une élégante concision".

R.G. NOBÉCOURT

WINSTON S.CHURCHILL

histoire des peuples
de langue anglaise

naissance d'une nation *
le monde nouveau **
les temps de la révolution ***

MARÉCHAL VON MANSTEIN
victoires perdues

Le nom du maréchal von Manstein est inséparable des deux plus grands épisodes de la dernière guerre : la campagne de France en 1940 et la campagne de Russie. Le plus redoutable ennemi des alliés fut aussi, bien souvent, en opposition avec Hitler. Il apporte ici une contribution inédite et capitale à l'histoire de ce temps.

VICTOR ALEXANDROV
l'ukrainien krouchtchev

CHARLES de GAULLE	mémoires de guerre * l'appel ** l'unité
WINSTON S.CHURCHILL	la deuxième guerre mondiale (12 vol.)
ROBERT E. SHERWOOD	le mémorial de Roosevelt (2 vol.)
HARRY TRUMAN	mémoires (4 vol.)
ARCHIVES SECRÈTES DE LA WILHELMSTRASSE (8 vol.)	
GERHARD RITTER	échec au dictateur
KONRAD ADENAUER	souvenirs, témoignages et documents
BESSAND-MASSENET	la vie de conspirateur
PIETRO QUARONI	croquis d'ambassade
FÉLIX YOUSSOUPOFF	avant l'exil 1887-1919
	en exil

PLON

« LE PRESIDENT EISENHOWER », VU PAR UN JOURNAL ALLEMAND

(Die Zeit - Hambourg.)

contre l'équipement nucléaire de l'Allemagne ; en Grande-Bretagne, 100 députés (dont 94 travaillistes) ont contraint MM. Bevan et Gaitskell à se rendre, dimanche dernier, auprès du général Norstad, pour lui faire d'énergiques représentations. En France, pas un.

Certains Allemands ricanent :

« Le seul ennemi héréditaire des Français, ce sont maintenant les Arabes. »

D'autres récriminent :

« Vous vous désintéressez du monde, pour que le monde ne s'intéresse pas à ce que vous faites en Algérie. »

Mais d'autres encore, plus loin à l'Est, n'ont plus le cœur à plaisanter ; ils sont consternés : ce sont les Polonais.

Pendant quinze jours, vainement, ils ont attendu un geste de leur « traditionnel allié » français. Face à une Bundeswehr atomique, comment la Pologne pourra-t-elle refuser des armes nucléaires, des techniciens et des contrôleurs soviétiques sur son territoire ? Comment pourra-t-elle conserver une relative autonomie diplomatique, quand le plan Rapacki ne provoque aucun écho chez les diplomates occidentaux ?

M. Gaitskell, lui, a compris l'angoisse polonaise.

« Ne vous découragez pas, a-t-il déclaré à « Trybuna Ludu », organe du P.C. polonais. *Faites-nous confiance, en dépit de nos lenteurs. »*

Après quoi, cédant à l'aile gauche du parti, il fixa pour dimanche prochain, à Trafalgar Square, un meeting de masse où les chefs travaillistes réclameront l'arrêt immédiat des essais atomiques et une négociation sur une zone neutre au cœur de l'Europe avant toute livraison nucléaire à l'Allemagne. Ce sera la seconde manifestation de masse en quinze jours. Vendredi, en effet, de Trafalgar Square également, 8.000 Britanniques — socialistes, libéraux, pacifistes, protestants — conduits par des pasteurs et des députés, se mirent en marche vers l'arsenal nucléaire d'Aldermaston, distant de 80 km, pour réclamer l'interdiction des armes nucléaires. A aucun moment, et en dépit des nombreuses occasions offertes, les autorités n'osèrent intervenir contre les manifestants, qui furent au nombre de 7.000 à l'arrivée. Tout comme le peuple allemand, le peuple britannique bouge, et ses gouvernants et ses élus sont contraints de suivre.

La visite au SHAPE

Rien de pareil en France. La raison ? Elle commence à être bien connue, en Grande-Bretagne comme en Allemagne et aux Etats-Unis : la France, y disent les journaux, est en proie à un « délire nationaliste », à un « fétichisme de la bombe ». Elle croit, à la manière du maréchal Juin, que *« si elle avait la bombe, le monde la respecterait »*. Sur quoi se fonde cette croyance ?

C'est M. Strauss, le ministre de la Défense de Bonn, qui aborde cette question, dans une interview accordée au député travailliste Richard Crossman. Ses déclarations valent d'être citées :

« Je ne veux pas produire, je ne veux même pas contrôler d'armes nucléaires, dit M. Strauss. *La raison ? Elle est bien simple : seule une grande puissance, capable de mener une grande guerre par ses propres moyens, peut se payer le luxe d'armes nucléaires. L'idéal, à mon avis, c'est qu'au sein du camp occidental, seuls les Etats-Unis produisent ces armes. Si, comme vous le suggérez, la Grande-Bretagne renonçait à produire les siennes, et si elle offrait à la France — et à tous les autres producteurs virtuels — un engagement de ne jamais fabriquer que des armes conventionnelles, l'Allemagne signerait de tout cœur.*

« Si toutefois, poursuit M. Strauss, *les Français produisent leur bombe, d'autres, inévitablement, en feront autant. L'interdiction faite à l'Allemagne de fabriquer des armes atomiques ne pourra, dans ce cas, être maintenue indéfiniment, si forte que soit mon hostilité à ce genre de fabrications.*

« Ce que je peux vous assurer aujourd'hui, c'est qu'il n'y aura pas d'armes nucléaires allemandes pendant les trois, quatre ou même cinq années à venir. Mais si d'autres nations, et particulièrement la France, produisent leur propre bombe, l'Allemagne sera entraînée dans la course elle aussi. »

Une source de faiblesse

Il serait hypocrite de se scandaliser des déclarations de M. Strauss ; d'autant plus hypocrite qu'en décembre dernier le gouvernement français tenta (vainement) d'inciter M. Strauss à une co-production franco-allemande d'armes nucléaires. En réalité, M. Strauss énonce seulement une évidence : si la France fabrique sa « bombe », elle ne sera pas la quatrième grande puissance atomique ; elle sera une moyenne puissance atomique avec beaucoup d'autres qui feront comme elle.

M. Peter Thorneycroft, ancien ministre des Finances du gouvernement Macmillan, vient d'illustrer ce point. Selon lui, la fabrication d'armes nucléaires est pour la Grande-Bretagne une source non pas de puissance, mais de faiblesse. Non seulement les bombes britanniques furent incapables d'assurer le succès de l'expédition de Suez, mais encore elles avaient affaibli les finances britanniques au point que la Grande-Bretagne dut abandonner cette campagne pour sauver sa monnaie. Conclusion de M. Thorneycroft : une économie saine et des prêts à l'étranger assurent, mieux qu'un arsenal compliqué, l'autorité d'un pays.

Le respect par la bombe?

C'est la volonté du gouvernement français d'essayer une bombe l'été prochain que les « ultras », aux Etats-Unis, invoquent pour refuser à MM. Eisenhower et Dulles la suspension des essais atomiques américains. Il y a plus : c'est la guerre d'Algérie qui a cristallisé la volonté française (sous M. Mollet) de produire des armes atomiques ; et c'est la guerre d'Algérie qui motivait la semaine dernière le refus du Congrès américain de livrer des armes et des secrets atomiques à la France. Argument décisif par lequel le député démocrate Holifield entraîna ses collègues hésitants :

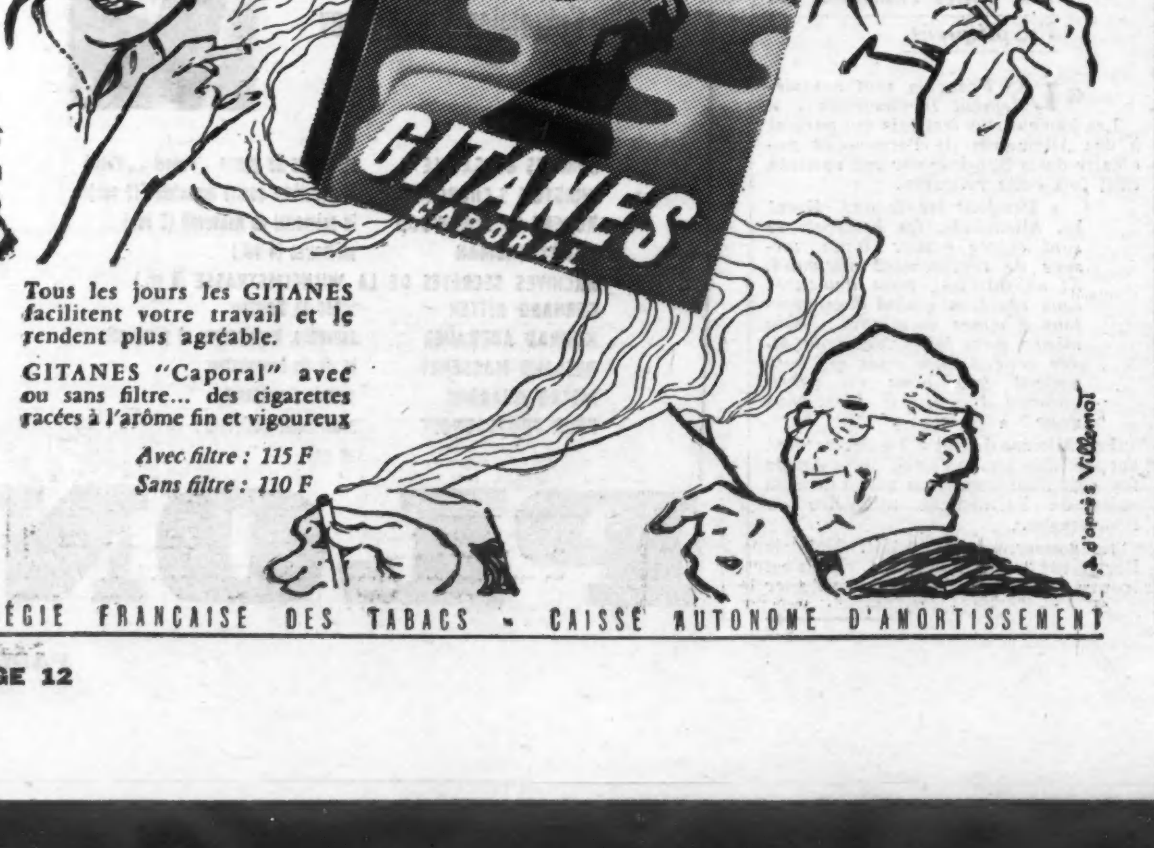
« Où en serait aujourd'hui le monde, demanda-t-il, *si certains militaires français irresponsables avaient disposé de bombes A au moment de Sakiet ?*

Ses possibilités nucléaires donnent aujourd'hui, en revanche, à la France le moyen d'exiger, pour prix de son propre renoncement, la fermeture définitive du « club atomique », l'arrêt définitif des essais et des fabrications.

Les éditorialistes américains constatent avec amertume que les Etats-Unis ne sont plus respectés dans le monde parce que leur politique *« se fonde sur des fictions »*. Si le plus puissant arsenal nucléaire du monde ne suffit pas à faire respecter les fictions, quelques bombes type « Hiroshima » y réussiraient-elles ?

MICHEL BOSQUET.

GITANES
ambiance de travail



Tous les jours les GITANES facilitent votre travail et le rendent plus agréable.

GITANES "Caporal" avec ou sans filtre... des cigarettes racées à l'arôme fin et vigoureux

Avec filtre : 115 F
Sans filtre : 110 F

RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS - CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

AUTOMOBILE

Enfin : la voiture sans roues

A Detroit, les ingénieurs de la Compagnie Ford sont en train de mettre au point le « Glideair », automobile sans roues.

Encore au stade expérimental, le « Glideair » n'est pour l'instant qu'un scooter qui se déplace sur une mince couche (1/100 de mm) d'air comprimé, soufflé par les orifices de ses pieds de métal.

A l'arrêt, le « Glideair » et son passager ne pourraient être déplacés par un homme très fort, mais lorsque la soufflerie est mise en marche, une simple poussée envoie le scooter zigzaguer sur le plancher du laboratoire expérimental de Ford.

Le « Glideair » n'a encore ni direction ni moteur. Mais Andrew Kucher, vice-président du département de la Recherche technique de Ford, a déjà construit la maquette d'une voiture sans roues, aérodynamique, qui pourrait faire jusqu'à 800 km à l'heure. Cet engin serait propulsé par une turbine ou un turbo-réacteur.

Tout frottement étant éliminé, estime Kucher, cette voiture aérienne pourrait avoir un extraordinaire rendement : il faudrait 50 CV pour soulever chaque tonne, mais une fois « en l'air » il suffira de 40 CV supplémentaires pour la lancer à 160 km (100 miles) heure.

Une « crevaison » (c'est-à-dire une panne de soufflerie) serait-elle dangereuse à cette vitesse ? « Non » disent les ingénieurs de Ford qui ont vérifié que lorsque l'air n'arrive plus, le « Glideair » se pose doucement du haut de son 1/100 de mm.

L'automobile sans roues sera-t-elle le véhicule de l'avenir ? Ford en est persuadé et estime qu'elles sillonneront « un réseau de grandes routes monorail, bien avant l'an 2000 ».

COULEURS

Un blanc international

LE Conservatoire des Arts et Métiers à Paris abrite, depuis peu, un objet unique en son genre : le premier étalon-couleur du monde. Il se présente sous la forme d'une plaque de verre entourée d'un boitier noir sous laquelle, étincelle une poudre d'un blanc éclatant, faite de carbonate de potassium écrasé. Car le premier étalon-couleur du monde est un étalon blanc. Trente étalons colorés vont venir rejoindre dans quelques mois ce précurseur.

L'idée de leur création est une idée française. C'est sur l'initiative de l'AFNOR (Association Française de Normalisation) et du C.I.C. (Centre d'Information de la Couleur) que fut décidée la création de ces sortes « d'unités-couleurs » établies sur verre avec des pigments de stabilité éprouvée. M. Duval, président du C.I.C., travaille à leur élaboration avec les laboratoires techniques d'une des plus importantes marques françaises de peintures.

Les étalons-couleurs sont définis scientifiquement selon trois critères :

1. Leurs coordonnées dans le système trichromatique officiel (défini par la Commission de l'Eclairage) ;
2. Le facteur de luminence ;
3. Leur courbe spectrale.

A côté de l'étalon blanc dit « primaire », déjà existant, et des trente étalons colorés sur verre, dits « secondaires », qui sont en préparation, d'autres étalons dits « tertiaires » seront réalisés sur des matières diverses (papier, caoutchouc, laine, soie, etc.) dans un but d'utilisation pratique.

La plus grande confusion règne, à l'heure actuelle, dans le domaine des couleurs. Il existe des Atlas de couleurs — dont le plus célèbre est l'Atlas Munsel — mais leurs coloris sont loin d'être standards. Dans la pratique, les fabricants n'utilisent pas le même langage, la même dénomination désignant des teintes très diverses.

Les échantillons officiels que seraient les étalons tertiaires sur papier de soie ou laine seront fixes et inaltérables. Ceux qu'on a déjà réalisés ont été exposés aux intempéries, au vent, au soleil, à la pluie pour étudier la résistance des pigments utilisés.

Dans la pratique, les étalons-couleurs vont donc servir de référence colorée fixe. Supposons, par exemple, un fabricant de tissus qui désir obtenir une pièce de lainage d'un certain rouge. Il enverra un échantillon de la teinte qu'il désire à un laboratoire de colorimétrie qui la situera de façon précise par rapport aux étalons de la gamme rouge et donnera des indications pour la réaliser.

Le Centre d'Information de la Couleur espère que les étalons-couleurs français seront adoptés comme système universel de référence.

Pour votre ORGANISATION COMPTABLE

Kalamazoo

Une de nos solutions :
Gagner 70 % sur le temps consacré hier à l'établissement de la paye.

Votre résolution : Connaitre

Kalamazoo

et adopter la solution
KALAMULTY

Sans engagement prenez dès aujourd'hui un rendez-vous :
AVRon 26-81 - Postes 46 ou 47
51, rue Emile-Zola
MONTREUIL (Seine)

MŒURS

L'enterrement d'un gangster

SAMUEL JUAN, dit « Robert l'Oranais », qui avait assassiné Pierre Cuc, le « juge de paix » des Corses, a été tué, à son tour. Ce règlement de compte — pensent les policiers — est le début d'une série où s'opposeront les « truands » corses et les gangsters nord-africains. On pensait même que la bagarre commencerait au cimetière de Pantin, vendredi, à l'enterrement de Juan. Il n'en a rien été.

Mais ce qui s'est passé ce jour-là n'en est pas moins surprenant.

Premier tableau

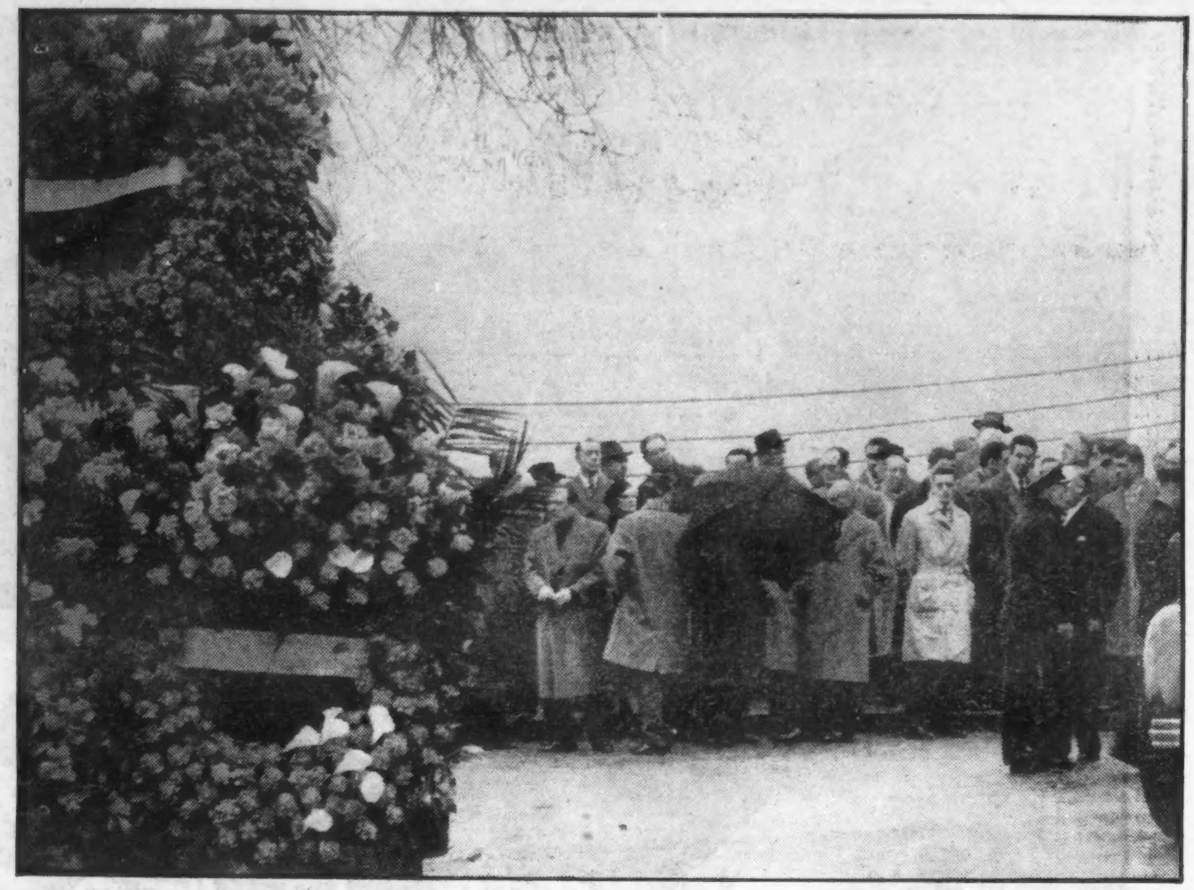
Le métro gronde toutes les trois minutes. Aux fenêtres des immeubles qui donnent sur l'Institut médico-légal — la Morgue — des dactylos en blouse blanche se donnent le grand frisson, à peu de frais... Pourtant il n'y a nulle part de caméras cachées, de metteur en scène à visière, ni Albert Simonin, ni Auguste Le Breton ne sont les scénaristes de cette super-production, en noir de deuil et en gris sale sous la pluie tremblotante.

Simplement, on enterre Samuel Juan, dit Robert l'Oranais.

Un truand...

Un car d'agents discret est stationné un peu à l'écart. Encore plus discret, encore plus à l'écart, un taxi 403 gris perle s'est rangé contre le trottoir de la rue Traversière. Une femme en vison s'y cache. C'est la maitresse du mort, elle n'a pas le droit de se placer aux côtés de la famille. « La belle Magda », dit-on. Elle cache son visage. Par coquetterie, et parce qu'elle ne tient sans doute pas à s'aventurer dans la trajectoire possible d'une rafale.

Le compteur du taxi marque 420 fr.



(Rodrigue.)

L'ENTERREMENT DE JUAN L'ORANAIS.
Les amis étaient... derrière le parapluie.

Deuxième tableau

« La vérité vous affranchira », est-il écrit au fronton du petit temple protestant de la rue du Pasteur-Wagner.

Les affranchis ne manquent pas, qui écoutent sonner sous la voûte sobre des mots qu'ils entendent bien peu souvent : *« Justice... Franchise... Amour de son prochain... Solidarité. »*

Solidarité, ça, ils connaissent.

Jusqu'à la dernière pelletée de terre sur le cercueil du mort, on attendra... Quoi ? Peut-être les amis d'un autre absent, sur qui la terre s'est refermée il y a quatre ans : Pierre Cuc, l'homme le plus écouté du « milieu » corse, descendu par Juan.

Ces quatre ans, le criminel d'hier, la victime d'aujourd'hui, Samuel Juan, en a passé la plus grande partie en prison. S'il avait su que la vengeance l'attendait à sa sortie, il aurait moins imploré sans doute la clémence des juges. Trop tard pour les regrets...

Le sermon du pasteur ne fait aucune allusion aux faits. On reste dans les généralités. Il vaut sans doute mieux oublier qu'une vieille femme qui montait la rue Lepic au moment de la fusillade des tueurs, qu'un jeune ouvrier de vingt-quatre ans y sont restés au passage. Dans quelle catégorie les classer : Corses, Oranais ? Pauvres gens... Et ils avaient moins de fleurs à leur enterrement...

Magda descend, pénètre dans le temple bien après tout le monde. Elle va s'asseoir au dernier rang, appuie sa tête contre un pilier... Ses épaules sont figées, son visage à demi masqué d'un châle style léopard, est blanc comme un cierge.

Le compteur en est à 1.160 fr.

Troisième tableau

Il est midi passé.

Au centre du cimetière de Pantin, un groupe compact : la presse. Les photographes dont certains utilisent le téléobjectif géant du genre nécessaire aux gros plans à 250 mètres de la princesse Margaret.

Magda n'est pas venue jusqu'ici. Les curieux ne sauront pas combien lui ont coûté, en frais de taxi, les funérailles de son homme.

Sauf le quelqu'un qui paie la note de frais...

Pendant quelques instants, la famille de Juan faiblit. Le père, un brave homme de pasteur protestant, s'écroule en larmes sur le bord de la fosse. Son autre fils, Maurice, le soutient.

Et vite, on reprend le garde-à-vous rigide, digne... Pour se protéger des photographes, certains se dissimulent derrière un parapluie ouvert alors qu'il ne pleut plus.

Les « amis » s'écartent. Une grosse voiture américaine arrive, après les dernières poignées de main humides. Les dames y montent. Les autres autos suivent. Vers où ? Mystère.

Les gerbes jonchent le bord de l'allée déserte.

On y lit :

« A mon ami », « A notre ami », « Son ami ». Une seule est signée, avec une naïve faute d'orthographe : *« Jeanot est ses amis. »*

La suite de la bataille qui s'est engagée entre les amis de Juan « l'Oranais » et ceux de Cuc « le Corse » ? On la lira bientôt dans les quotidiens, à la rubrique « faits divers ».

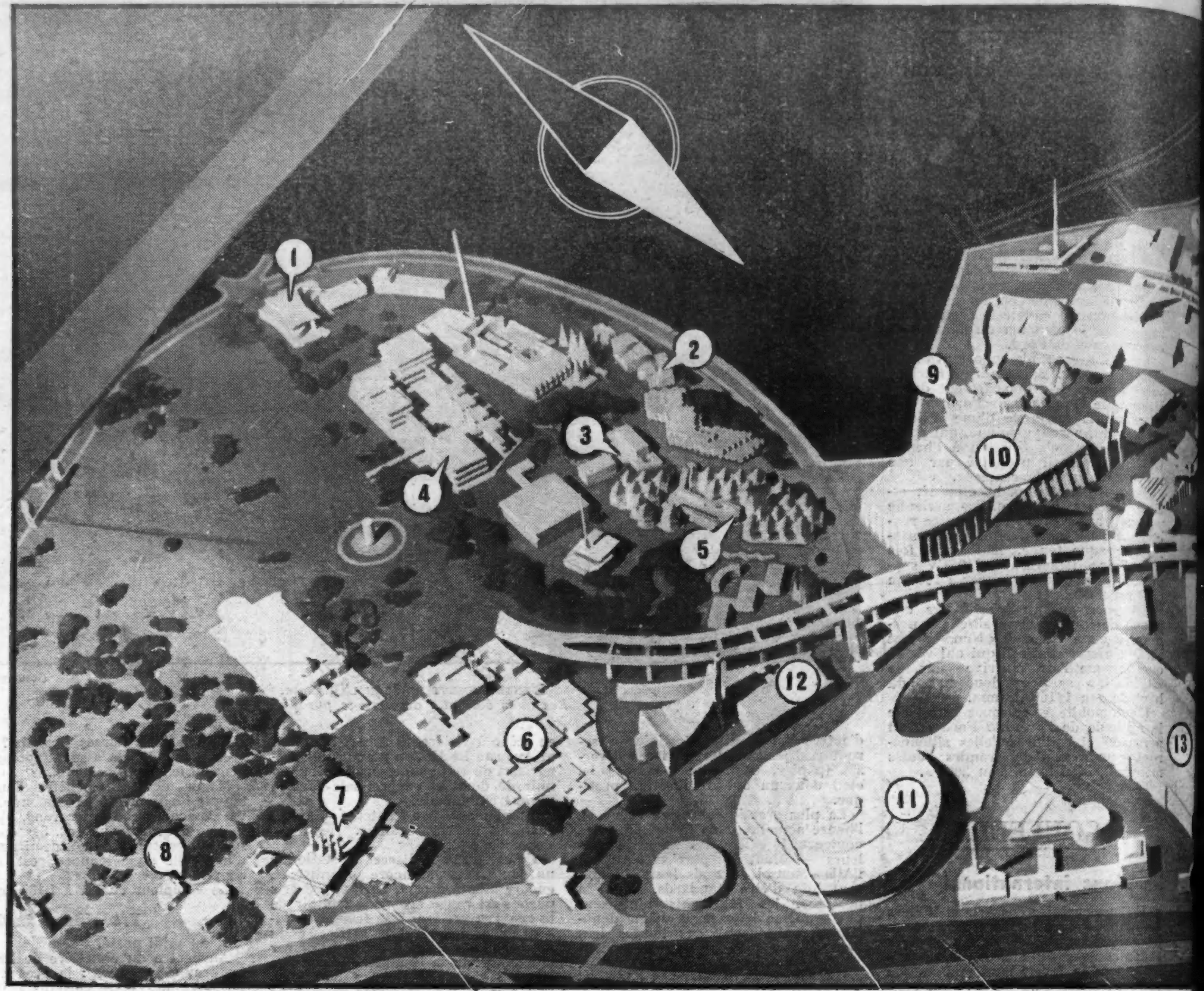
Productivité

Équipez vos bureaux avec des "outils" efficaces qui augmenteront le rendement de votre personnel : le mobilier indispensable à l'activité moderne des affaires.

- Visitez librement nos 2.200 m² d'exposition
- 800 modèles toujours en magasin
- Une solution pour chaque problème pour chaque budget

AIGLE EAGLE

AIGLE - 81, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 à
(Angle des Boulevards) Parking dans l'immeuble



L'Exposition universe[lle] … une s…
Une « scie » e… …nium

BRUXELLES

Un jour à l'Exposition

JEUDI prochain, l'Exposition universelle de Bruxelles ouvre ses portes pour six mois.

Et dans quelques jours, même ceux qu'une manifestation de ce genre ne passionne pas à l'avance, éprouveront l'envie d'aller faire un tour en Belgique. C'est que les quotidiens, jour après jour, après avoir vanté les charmes du pavillon français, épelleront, selon leur tendance, les attraits du pavillon américain, de la vitrine russe ou de l'édifice du Saint-Siège. On peut parier aussi qu'il sera de bon ton de prendre un air surpris pour demander, au dîner :

« Comment ? Vous n'avez pas encore vu l'Atomium ? »

Puisque l'envie de passer un week-end en Belgique deviendra irrésistible, préparons-le. Ce n'est pas trop tôt pour le voyageur qui n'aime pas le tourisme organisé. Il est déjà nécessaire de retenir ses places six semaines à l'avance, si l'on veut prendre l'hélicoptère, et un mois si l'on souhaite voyager en avion.

Tout d'abord, un conseil que donnent les organisateurs de la manifestation : ne venez pas le 1er mai ni à la Pentecôte, ni du 14 au 20 juillet, ni au 15 août.

En revanche, la période du 15 mai au 30 juin sera la plus favorable : tous les pavillons seront achevés et ce ne sera pas encore la grande cohue.

Les formalités

Rien de plus facile pour aller à Bruxelles. Toutes les formalités n'ont-elles pas été supprimées ?

On n'a plus besoin de passeport ni de triptyque, certes. Il suffit d'une carte d'identité ou d'un passeport périmé depuis moins de cinq ans pour passer la frontière.

Théoriquement, c'est exact. Mais, sans passeport, point de devises. Et sans devises, il est impossible de retenir une chambre d'avance, car les hôteliers belges, pendant les mois qui viennent, exigeront des arrhes. Donc, si l'on veut passer une nuit à Bruxelles avec la certitude de la passer dans un lit, il est nécessaire de faire renouveler son passeport (3.200 fr.).

Il devient alors possible de faire transférer par sa banque les 1.000 ou les 2.000 francs d'avance exigés par les hôteliers.

Il est à noter que si le franc belge vaut 8,46 fr. (9,20 fr. au cours parallèle), une taxe fixe de 1.000 fr. s'ajoute aux frais de commission quand on échange une somme (35.000 fr. maximum) si petite soit-elle.

Ultime formalité avant le départ, si l'on possède une voiture : demander à son assureur une « carte internationale d'assurance automobile » (carte verte).

Les transports

Bruxelles est tout à côté de Paris : 260 km en ligne droite, 320 km par la route.

L'aller et retour Paris-Bruxelles, par le train, coûte 6.690 fr. en première classe, et 4.390 fr. en deuxième. Il faut, selon les trains, de trois à quatre heures pour ce trajet. Le premier train part de Paris à 7 h 36 et per[met] d'arriver à Bruxelles à 10 h 23. [Le] dernier train part de Bruxelles [à] 20 h 55 et permet d'être de retou[r à] Paris à 23 h 42.

Les trains de nuit ne sont pas i[nté]ressants : ils mettent plus de six h[eu]res pour relier les deux capitales.

En automobile, les routes étant b[on]nes, et le passage de la frontière r[ela]tivement rapide, on peut se rendr[e à] Bruxelles en moins de cinq heu[res.] L'aller et retour en 4 CV coûtera 3.[…] francs (l'essence coûte deux f[rancs] moins cher en Belgique qu'en Franc[e).]

L'avion (12.540 fr. aller et reto[ur)] n'est pas nécessairement le moyen [de] locomotion le plus rapide : s'il [y a] seulement 1 h 05 de vol, l'éloignem[ent] des aérodromes étire le voyage et [le] fait durer quatre heures.

L'hélicoptère (5 services par jo[ur]…

COMMENT LIRE LE PLAN DE L'EXPOSITION

1. Brésil. — 2. Monaco. — 3. Royau[…]me-Uni. — 4. Allemagne. — 5[…] Suisse. — 6. Italie. — 7. Japon. —[…] 8. Cambodge. — 9. Maroc-Tunisi[e] — 10. France. — 11. U.S.A. — 12[…] Saint-Siege. — 13. U.R.S.S. — 14[…] Ordre de Malte. — 15. Israël. —[…] 16. Théâtre de verdure. — 17. ONU[…] — 18. Quartier folklorique. — 19[…] Atomium. — 20. Tabac. — 21[…] Chasse et Pêche. — 22. Banque. —[…] 23. Garderie d'enfants. — 24. Luxe[…] parures, diamants. — 25. Jardin des quatre saisons. — 26. Jardin moderne. — 27. Palais international des Beaux-Arts. — 28. Hall d'accueil. — 29. Palais international de la Science. — 30. Parc d'attractions — 31. Héliport. — 32. Gare autobus — 33. Gare autocars. — 34. Parking[…]

VOYAGES SPÉCIAUX
ET DE VACANCES

BRUXELLES
Visite de l'Exposition

Départs les mardis, mercredis, jeudis, vendredis, samedis et dimanches

1 jour (transport) .... 4.500 fr.
1 jour 1/2 .... 9.500 fr.
2 jours avec les Ardennes .... 12.900 fr.
2 jours 1/2 .... 13.500 fr.
3 jours avec le circuit des villes d'art belges .... 18.100 fr.
4 jours (tour de la Belgique et de la Hollande) .... 23.800 fr.
7 jours (tour des Pays-Bas et 2 j. à « L'EXPO ») .... 46.500 fr.

Prix toutes dépenses comprises

RESERVATION DE CHAMBRES
pour ceux qui voyagent librement
3 jours 9.000 francs - 4 jours 12.000 francs

LOCATION D'AUTOCARS
pour associations et groupements

LOURDES
Année mariale

TRAINS SPECIAUX
3, 5 et 7 jours .... 13.500 fr.

EN CARS DE LUXE AVEC CIRCUITS PYRENEENS
5, 7 et 10 jours .... 21.900 fr.

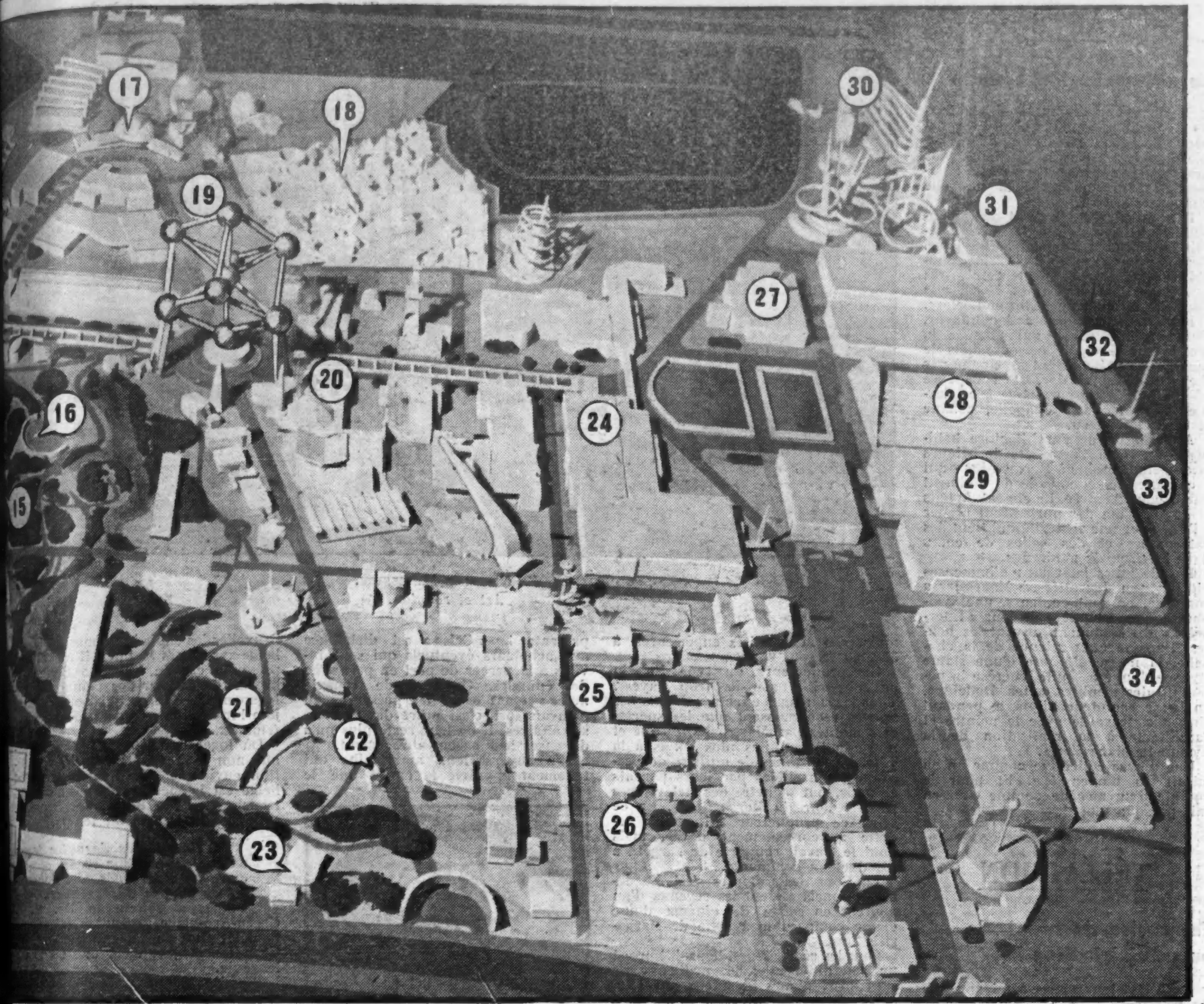
RESERVATION DE CHAMBRES
pour ceux voyageant librement

LOCATION D'AUTOCARS
pour pèlerinages

GRAND CHOIX
DE CROISIERES EN MER
VOYAGES EN AUTOCAR
SEJOURS DE VACANCES

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GENERAL GRATUIT

COMPAGNIE FRANÇAISE DE TOURISME
14, BOULEVARD DE LA MADELEINE
PARIS (8e) - OPE. 97-93



(Charpentier.)

UNE SEULE IMAGE.
nium ? »

n les voyageurs dans l'enceinte
position deux heures seulement
leur décollage place Balard.

ce moyen de transport (qui
le même prix que l'avion) sera
à quelques privilégiés seule-
faute de places.

Le logement

ruxelles, le grand problème sera
du logement. La ville, qui met
ellement à la disposition de ses
rs 15.000 chambres, a raclé ses
d'alcôve et proposera 70.000 lits.
gantesque hôtel a été cons-
u centre de la cité, et tous les
nts ont été priés de mettre des
res à la disposition des tou-

es ces chambres ont été mises
ol. Un seul organisme, le Lo-
dont on trouvera un bureau
chaque gare, est chargé de ré-
les lits, des plus moelleux aux
confortables.

e à des machines électroniques,
vice saura à chaque instant
sont les chambres libres dans
els ou chez les particuliers.

0 secondes, le visiteur appren-
il peut loger.

éviter que l'affluence ne pro-
une hausse des prix, c'est Lo-
qui a fixé les tarifs et qui per-
directement le montant de la

chambres à Bruxelles sont assez
Une chambre à deux lits avec
dans un hôtel de 2ᵉ catégorie,
de 4.000 à 5.500 fr. français
déjeuner compris). Chez les par-
s, une chambre avec bains
environ l'équivalent de 2.000 fr.
s. Pour ne pas avoir de sur-
il convient de majorer de 1.000
fr. les prix qu'on a l'habitude
er en France.

L'Exposition

position est à 3 km de Bruxel-
s trams y conduisent. Un par-
50 fr. français l'heure) de 70.000 voitures est réservé aux automobilistes.

Avant d'entrer à l'exposition (250 fr. français), il est possible d'abandonner ses enfants, si on le souhaite, moyennant 150 fr. français par tête.

Il y a une crèche pour les enfants de moins d'un an, deux garderies (2.000 enfants) pour ceux de 6 à 7 ans, et pour ceux de 7 à 12 ans une ville miniature avec jeux et attractions, le « Royaume des enfants ».

Déjà, on sait ce qu'il conviendra de voir d'abord à l'exposition. Quatre pavillons assez proches les uns des autres devront être visités : le pavillon français, le pavillon américain, le pavillon russe et le pavillon du Saint-Siège. Il semble que le pavillon français soit, sans parti pris, le plus remarquable.

Les visiteurs se rendront ensuite au *Palais de la Science* où se trouvent résumées toutes les connaissances scientifiques actuelles et surtout au *Palais des Beaux-Arts* qui sera le plus extraordinaire musée provisoire dont on puisse rêver.

Tous les musées du monde y ont envoyé des toiles et des sculptures. Et là on pourra voir les œuvres les plus représentatives de tous les peintres importants de ce siècle. Inutile de faire une énumération : ils seront *tous* là.

Au *Palais de l'accueil*, pour 1.000 franc français, des chambres seront à la disposition de ceux qui voudront s'allonger, prendre un bain, se faire couper les cheveux, ou faire réparer le talon brisé d'une chaussure.

Les restaurants

Le restaurant de L'Atomium — le clou n° 1 de l'exposition — veut être la « *Tour d'Argent* » de Bruxelles.

Prix des repas : 8.000 fr. français.

On peut aussi déjeuner dans l'un des innombrables restaurants ou snack-bars de l'exposition pour un prix allant de 400 à 1.000 fr. français.

Le soir, dans le « Quartier folklorique » de l'exposition, on dinera (*Le Chalet suisse, Le Trianon, La Mamounia*) pour des prix oscillant entre 1.800 et 2.800 fr. français.

ATTENTION, les vins sont chers en Belgique, environ deux fois plus qu'en France.

A ceux qui saoulés de bruits, d'images et de foules voudront échapper à la cohue à l'heure du dîner, un organisateur de l'exposition recommande, en ville, *La Taverne de Londres, L'Auberge de Boendal* et *Le Restaurant de l'Avenir* (2.000 fr., vins en carafe). On peut aussi déjeuner convenablement au restaurant du Bon Marché : 600 fr. (sans vin).

A REDOUTER à Bruxelles : les taxis en stationnement (le chauffeur vous réclame avec véhémence un pourboire équivalant à 30 % du prix de la course). Il vaut mieux appeler un taxi par téléphone (13.28.28).

A REDOUTER également les boîtes de nuit : la bouteille de champagne revient à 9.000 ou 10.000 fr., et le spectacle n'est pas toujours parfait.

La clef d'une visite

Cela dit, la clef d'une visite de l'exposition est simple : il ne faut pas passer la soirée ni dormir à Bruxelles.

Ostende n'est qu'à 115 km de là, Liège à 98, Knokke-le-Zoute à 102, Anvers à 47, Bruges à 96, Charleroi à 53 et Namur à 62 km.

En s'éloignant de Bruxelles, les amateurs de bonne chère découvriront les grives à la liégeoise, l'oie à l'instar de Visé, des poissons à « l'escavèche », le lapin aux pruneaux, ou le jambon d'Ardennes fumé.

Aux amateurs d'œuvres d'art, cet éloignement permettra, sur la route d'Ostende, d'admirer dans la cathédrale de Gand « *L'Agneau mystique* » de Van Eyck.

A l'aller, on peut apporter à ses amis belges un flacon de parfum ou une bouteille de cognac débouchée (à cause de la douane). Sur place, on peut acheter à des prix intéressants un imperméable, une montre, des cigares, des dentelles, et, d'une façon générale, tous les objets importés d'Amérique.

En bref, deux voyageurs partant de Paris en 4 CV et passant une nuit en Belgique ne s'en sortiront guère à moins de 30.000 fr.

C'est là le prix de l'indépendance, car dans le domaine des « voyages organisés », les conditions sont nettement plus modestes.

Par exemple, la S.N.C.F. propose un départ par train à 23 heures le samedi, retour le dimanche soir, tous frais compris pour 7.270 fr. en seconde classe.

D'autres « voyages organisés » sont au contraire plus dispendieux que les expéditions indépendantes. Certains les apprécieront dans la limite où ils délivrent de tous soucis.

Nous en reparlerons en temps utile.

EXPOSITION DE BRUXELLES

LE

Tourisme Français

96, RUE DE LA VICTOIRE, PARIS-9ᵉ - TRI. 15-43

organise une excursion de trois jours en autocar au départ de Paris pour

L'EXPOSITION DE BRUXELLES

Prix par personne : 17.500 francs

chambres à 1 personne supplément : 1.200 francs

chambres avec salle de bains supplément : 900 francs par personne

★

PRIX COMPRENANT :

- le transport en autocar de luxe
- le séjour à Bruxelles dans un hôtel très confortable
- la visite de la ville
- le déjeuner et le dîner dans un restaurant de l'exposition
- l'entrée à l'exposition
- les services d'un guide
- les taxes, services et pourboires (boissons non comprises)

Se munir d'une carte d'identité officielle

ARTS

La « chapelle Manessier »

Le deuxième dimanche de la Passion, le cardinal Liénart, archevêque de Lille, revêtait une chape tissée d'après les cartons d'un des plus grands peintres abstraits actuels : Manessier, pour inaugurer la nouvelle chapelle de Hem.

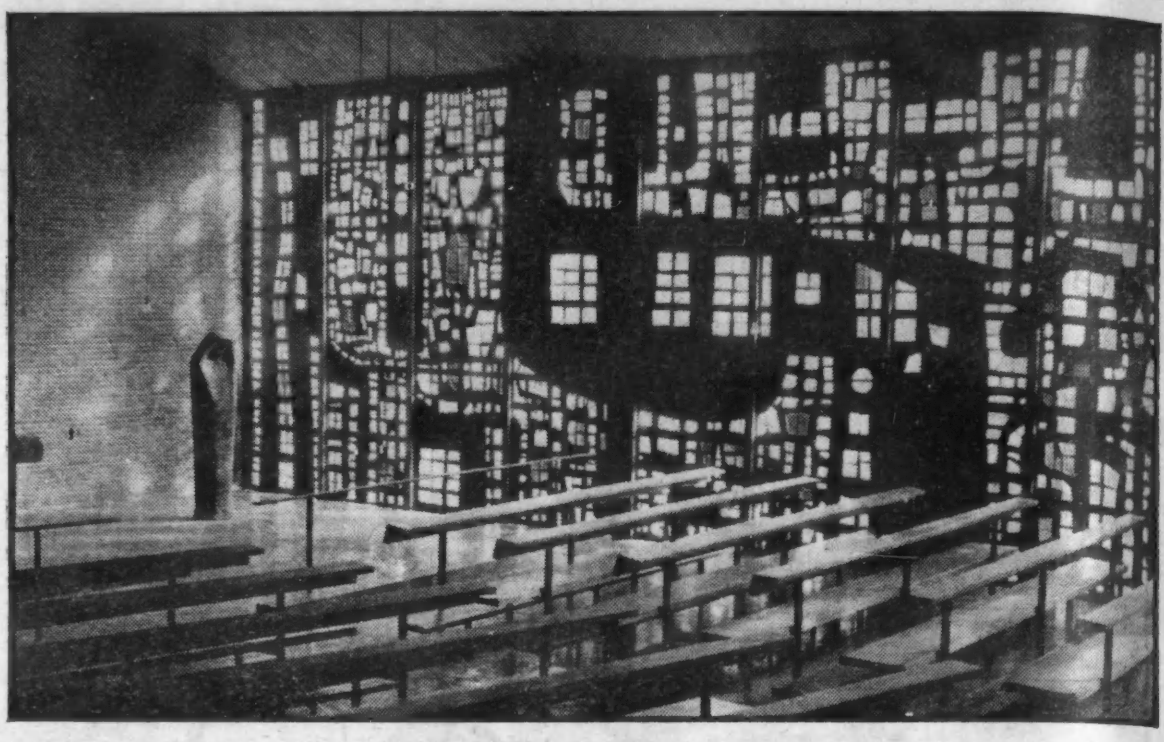
Pour les fidèles, il s'agit de la chapelle auxiliaire de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face. Pour les amateurs d'art c'est la « chapelle Manessier ». Pour le cercle très fermé des industriels du Nord, elle s'appelle la chapelle Philippe-Leclerc.

Filateur et grand collectionneur, Philippe Leclerc — qui possède la moitié des Rouault connus dans le monde — est également passionné par l'œuvre de Manessier. Il a dépensé 50 millions pour permettre à ce dernier d'avoir « sa » chapelle, comme Matisse et Cocteau.

A l'unisson de l'architecture habituelle du Nord, l'armature de briques et de béton est due à Herman Baur qui a conçu un clocher isolé du bâtiment par la cour d'entrée. Le ciment, le bois et l'aluminium des portes font régner à l'intérieur une austérité qui tient des catacombes et des salles de cours dans les facultés modernes.

Pas de murs latéraux : d'immenses vitraux non figuratifs où Manessier a composé, en sept couleurs, une symphonie que la lumière du jour « interprète » différemment suivant les heures. Dans le clair silence de la chapelle, la masse élégante d'une statue stylisée donne à sainte Thérèse la pérennité des menhirs celtes. Dodeigne, un jeune sculpteur lillois, a, pendant cinq ans, travaillé avec le peintre et l'architecte à la réalisation de la « chapelle Manessier ».

Une œuvre collective comme on en faisait au moyen âge. Et pour le compte d'un mécène comme on n'en fait presque plus.



La chapelle Manessier.
Art et religion.

TÉLÉVISION

Entreprise de spectacle ou administration ?

La Télévision est en émoi après la publication du rapport de la Cour des Comptes :

> « 350.000 *fr. par mois, bien peu les gagnent ici, mais beaucoup ne gagnent pas plus de 35.000 fr.* »

Le public, lui, n'y comprend plus rien :

> *« Pourquoi des gens qui perçoivent des salaires aussi royaux se mettent-ils constamment en grève ? »*

Il faut distinguer : la Télé emploie, à temps plein ou « au cachet », plusieurs milliers de personnes. Parmi elles, trois ou quatre producteurs et autant de réalisateurs ont effectivement perçu, au cours des derniers mois, des mensualités supérieures à 350.000 fr.

Ces producteurs, du type Nohain ou Margaritis, sont-ils trop payés ? Tous les sondages effectués depuis des années reconnaissent que les spectacles montés par Margaritis (cirque et music-hall) sont les plus suivis à la Télé. Des dizaines de milliers de personnes, conseillées par leurs parents et amis, ont acheté des téléviseurs pour « *Voir du Margaritis* ». En ce sens, ce producteur est une « vedette », correctement payée, mais dont le travail rapporte de l'argent à l'Etat et au commerce.

La Cour des Comptes s'est-elle demandé quels étaient les revenus d'un metteur en scène de cinéma d'une classe comparable à celle de Margaritis ?

Pour les réalisateurs, le problème est un peu différent : les meilleurs ne sont pas toujours les mieux payés, la valeur de chaque catégorie d'émissions étant ainsi déterminée :

● Petite émission (1 à 3 jours de travail) : 20.000 fr.

● Emission moyenne (3 à 6 jours de travail) : 50.000 fr.

● Reportage (10 jours de travail environ) : 100.000 fr.

● Emissions dramatiques et « grosses » émissions (1 mois de travail) : de 100.000 à 175.000 fr. selon la classe du réalisateur.

Ce ne sont pas les réalisateurs les plus appréciés du public que vise le rapport de la Cour des Comptes, mais ceux qui font des émissions à la chaîne.

Depuis un mois environ, une circulaire de la direction générale fixe le plafond des rémunérations de la R.T.F. — cachets artistiques ou contrats — à 1.050.000 fr. par trimestre, soit 350.000 fr. par mois. Ceux qui dépasseraient cette somme seraient, dans le trimestre suivant, privés d'émissions pour un nombre de jours correspondant au dépassement.

Premier résultat : un des espoirs de la mise en scène télévisée, Igor Barrère (prix Italia de cette année), quitte la R.T.F. Il a accepté le contrat que lui offrait depuis longtemps une chaîne américaine.

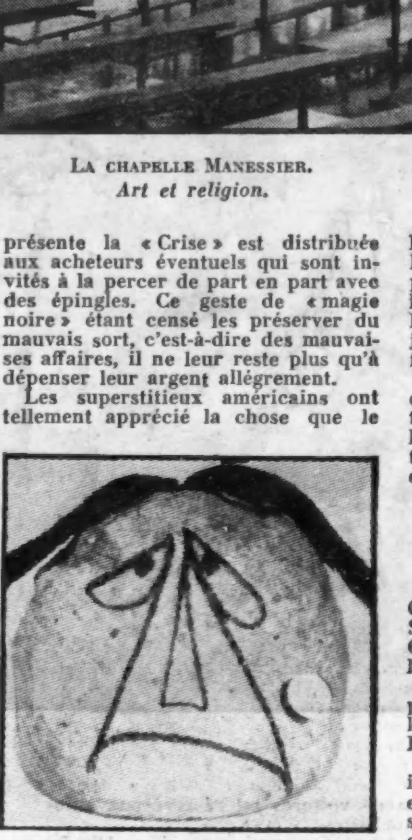
Le problème est de savoir si la Télévision française doit être une entreprise de spectacle (dans laquelle un salaire de 350.000 fr. est courant) ou une administration (dans laquelle c'est un traitement de super-préfet ou de général de corps d'armée).

VITE

● Le chef de publicité d'une entreprise américaine s'étant creusé la tête pour trouver un moyen de relancer la vente et de donner confiance à la clientèle hantée par le spectre de la « Crise » a eu l'idée de l' « exorciser ».

Une affreuse petite poupée qui représente la « Crise » est distribuée aux acheteurs éventuels qui sont invités à la percer de part en part avec des épingles. Ce geste de « magie noire » étant censé les préserver du mauvais sort, c'est-à-dire des mauvaises affaires, il ne leur reste plus qu'à dépenser leur argent allégrement.

Les superstitieux américains ont tellement apprécié la chose que le chef de publicité se demande s'il ne va pas se lancer dans la fabrication des poupées-vaudou-pour-business-men-anxieux.



La « poupée-crise »
Contre le mauvais sort

● Le jour où le ministre des Colonies belge invita à l'Exposition de Bruxelles les chefs indigènes du Congo belge avec leurs femmes, il n'avait pas prévu le cas de Lukengo Bope Mabintshi, le dernier des monarques polygames du Congo, qui accepta avec joie l'invitation — pour lui et ses 300 femmes...

Où loger ces 299 invitées de marque non prévues ? La dernière solution envisagée par le gouvernement belge est la location d'un bateau qui transporterait le Roi et ses femmes... et les logerait en même temps.

● *Les génies de notre temps ont été 9 fois sur 10 des alcooliques, des drogués, des tuberculeux ou des déséquilibrés mentaux*, a conclu le Dr. V. B. Green-Armytage, ex-président de la Société Royale de Médecine de Grande-Bretagne, dans une étude sur le génie.

Plus de 100 cas ont été examinés par l'auteur, dont Lord Nelson, Shakespeare, Voltaire, Chopin, Shelley, Raphaël et Einstein.

Autres caractéristiques des génies : ils sont en général petits (1 m. 60 environ), peu intéressés par l'autre sexe et n'ont pas nécessairement des enfants géniaux.

● On prédit que les métiers les mieux payés en 1968 aux U.S.A. seront : les médecins spécialistes (14 millions de francs par an en moyenne) ; les avocats (12.800.000 francs) ; les directeurs de recherche scientifique (10 millions de francs) ; les directeurs de compagnies cinématographiques ou de télévision (400 millions).

FOIRE
internationale
de
BORDEAUX
15 AU 30 JUIN
★
GRANDE SEMAINE
DE LA
MACHINE AGRICOLE
DU 22 AU 30 JUIN

Maintenant,
tous les abonnés
domestiques
peuvent profiter
pour tout leur gaz
du TARIF "BINÔME"

Il s'agit d'un tarif spécial, réduit, qui, jusqu'à maintenant, était réservé aux seuls abonnés possesseurs d'appareils de chauffage domestique.

Désormais, vous aussi, vous pouvez bénéficier de ce tarif en utilisant le gaz domestique à plein emploi.

Et vous réalisez, en fin d'année, une économie d'autant plus importante que vous consommez plus de gaz...

GAZ DE FRANCE

... consultez les Services du GAZ DE FRANCE et les Vendeurs ou Installateurs.

DIS-MOI QUELS CHAMPIGNONS...

par CLAUDE LEVI-STRAUSS

NOUS croyons tous, ou presque, être amateurs de champignons. Paris a donné son nom à la seule espèce européenne cultivée, le champignon figure à nos menus, c'est une « garniture » prescrite de la cuisine d'apparat. Pourtant, interrogez autour de vous, demandez à vos amis le nombre d'espèces connues et consommées par eux : ils vous parleront du champignon de Paris, du cèpe, de la girolle, de la morille, de la truffe. Bien rares ceux qui iront au-delà.

Cette attitude timorée envers les champignons n'est pas seulement, comme on pourrait croire, l'effet d'une sage prudence. Les spécialistes estiment qu'une seule espèce de champignon — l'amanite phalloïde — est mortelle. La méfiance pour des espèces qui nous sont inconnues, le fait même que celles-ci soient infiniment plus nombreuses que les autres, avec quelle satisfaction l'ethnologue reconnaîtrait là, solidement implanté dans l'inconscient de ses contemporains et justifié par toutes sortes d'arguments prétendus rationnels, un *tabou* du même type que ceux dont il va faire à grands frais l'étude, chez les indigènes d'Australie ou de Nouvelle-Guinée !

Telle est, justement, la thèse soutenue par V.P. et R.G. Wasson, dans un monumental ouvrage, somptueusement présenté et illustré, tiré à quelques centaines d'exemplaires, et dans lequel ils posent les fondements d'une nouvelle étude anthropologique : l'ethno-mycologie (1).

Le public français connaît déjà une partie des recherches de V.P. et R.G. Wasson, puisqu'elles ont trouvé leur couronnement dans les découvertes de l'éminent mycologue qu'est le professeur Roger Heim, directeur du Muséum national d'Histoire naturelle. C'est lui, en effet, qui, répondant à l'appel de M. et Mme Wasson, a, pour la première fois, identifié les champignons hallucinogènes du Mexique, fait l'étude scientifique des troubles de la perception et de l'imagination qu'ils provoquent, et a, tout récemment, réussi à isoler les principes responsables de cette action. Voilà, d'ailleurs, de nombreuses années que M. Roger Heim ouvre la « Revue de Mycologie » qu'il dirige aux multiples aspects de la science des champignons : botanique et pharmacologique, certes, mais aussi l'étude des croyances, traditions et superstitions.

M. Wasson est un Américain de vieille souche; sa femme est Russe de naissance. C'est donc au sein de leur ménage qu'ils ont découvert la ligne de démarcation qui divise, selon eux, l'humanité tout entière ; car — pour employer leur langage — si les Slaves sont *mycophiles*, les Anglo-Saxons, eux, sont *mycophobes*. Plusieurs chapitres de leur ouvrage sont consacrés aux champignons dans la littérature russe et anglaise. Les enfants russes apprennent des poèmes sur les champignons ; une des plus touchantes scènes d'« Anna Karénine » se situe pendant une cueillette de champignons; Lénine lui-même manqua un train, à cause de cèpes trouvés en chemin. Quel contraste avec Darwin, cité par nos auteurs, qui semble avoir remarqué pou rla première fois, en visitant la Terre de Feu, que les champignons pouvaient jouer un rôle dans l'alimentation humaine ! Mais aussi, c'est une fille de Darwin qui avait les champignons en telle exécration qu'elle revêtait un uniforme spécial pour chasser (à l'odorat, car ils sentent fort) certains d'entre eux — de l'espèce *phallus impudicus* — et les incinérer dans le foyer de son salon, portes closes : « *Afin*, disait-elle, *de ménager la vertu des servantes.* »

KEATS évoque « *les champignons, race morbide et pâle, aux couleurs pareilles à la joue d'un cadavre* ». Et Shelley : « *champignons dont s'écaille la moisissure jusqu'à ce que leur pied épais semble un poteau de supplice, au sommet duquel frémissent encore des lambeaux de chair...* »

Entre la dévotion et la tendresse dont les Russes entourent leurs champignons et l'horreur que ceux-ci inspirent aux Anglo-Saxons et aux peuples germaniques, les Français occupent une position intermédiaire : avec la plupart des habitants du bassin méditerranéen, Italiens en tête, les Provençaux sont mycophiles, ainsi que les Catalans. Dans le reste du pays, on observe des conduites ambiguës. Les paysans des Cévennes méridionales, où je vais en vacances depuis bientôt trente ans, éprouvent une passion immodérée pour certaines variétés de cèpes (ceux dont la chair est parfaitement blanche et qui ne bleuissent pas). Qu'on annonce leur « sortie » dans la montagne, chacun abandonne sa boutique, son atelier, son verger ou son champ, pour se livrer à la précieuse collecte, qui a presque le caractère d'un rituel, et à laquelle se rattache toute une mythologie. En revanche, les autres variétés de cèpes, même inoffensives, et tous les autres champignons comestibles sont tenus pour des poisons mortels. Les Cévenols se conduisent donc comme des Slaves sous un rapport et comme des Anglo-Saxons sous un autre.

(1) V.P. Wasson and R. Gordon Wasson : *Mushrooms, Russia and History*, 2 vol., Pantheon Books, New York, 1957, $ 125.

Une hallucination aux champignons, d'après un ancien manuscrit mexicain.

Comment expliquer ces attitudes marquées de passion, ces contrastes saisissants entre des sociétés voisines et qui se réclament de la même civilisation ? Il faut, pensent V.P. et R.G. Wasson, remonter à des croyances très anciennes, disparues en Europe depuis les temps proto-historiques, mais qui auraient laissé leurs traces parmi nous, sous forme d'attitudes et de sentiments irrationnels. Car si les champignons avaient été jadis tenus pour *sacrés*, on comprendrait comment le mélange de révérence et d'effroi en quoi consiste le sentiment du sacré aurait pu, selon les sociétés, et une fois disparues les motivations primitives, se dissocier et libérer tantôt la dévotion et l'attachement, tantôt une horreur également imprégnée d'une sorte de respect mystique.

Entre la tendresse dont les Russes entourent les champignons, et l'horreur que ceux-ci inspirent aux Anglo-Saxons, les Français occupent une position intermédiaire

Or, on sait qu'au XIX^e siècle encore, certaines populations sibériennes utilisaient un champignon — le même que nous appelons amanite tue-mouches ou fausse oronge — pour se procurer des hallucinations divinatoires. Ces états psychiques étaient si appréciés des Koriak qu'ils se livraient à un singulier trafic avec l'urine des consommateurs privilégiés de la précieuse drogue : les moins fortunés se contentant de boire les principes actifs recueillis, si l'on ose dire, de seconde main, et les plus pauvres encore, se satisfaisant des résidus éliminés par les précédents.

Sur la base d'indications fragmentaires des chroniqueurs du XVI^e siècle, V.P. et R.G. Wasson ont retrouvé des rites hallucinatoires utilisant d'autres champignons, toujours pratiqués dans plusieurs régions du Mexique, et ils y ont pris part en compagnie du professeur Heim. L'hypothèse de nos auteurs est qu'aux temps pré-historiques ou proto-historiques, l'usage des champignons hallucinogènes a été connu de l'humanité entière et que le tabou des champignons, ou l'intérêt passionnel éprouvé à leur égard (quelle autre manifestation parisienne pourrait s'enorgueillir de la ferveur joyeuse qui règne sur la grande exposition de champignons, organisée chaque automne, par M. Heim, au Muséum ?) sont une survivance d'un très ancien culte.

L'amanite tue-mouches — champignon hallucinatoire par excellence de l'Europe — n'est-elle pas, avec son chapeau rouge tacheté de blanc, le symbole même du poison et de la sorcellerie dans l'imagerie traditionnelle ? Or, il est au moins douteux qu'elle tue les mouches, et son principe actif, la muscarine, ne résiste pas à la cuisson. Plusieurs langues européennes (et africaines) l'associent bien aux mouches; mais d'autres, comme l'anglais, voient en elle le « siège du crapaud » (*toadstool*). Ne serait-ce pas, demandent V.P. et R.G. Wasson, parce que le crapaud d'une part, les mouches et la vermine de l'autre, sont considérés comme des animaux diaboliques? Au cours d'une très curieuse digression philologique (et qui doit encore attendre sa confirmation), ils rapprochent le Diable, le « Pied-Bot », de deux termes dialectaux d'une région de la France comprise entre le Forez et la Franche-Comté : *bo, bot*, pour crapaud, et *botet* pour champignon. De façon plus décisive, ils semblent avoir établi l'énorme aire de diffusion de la racine indo-européenne qui a donné naissance au latin *fungus*. Elle s'étend de l'Atlantique au Pacifique, recouvrant ainsi toute l'Eurasie. On va moins loin, dans l'espace et dans le temps, avec les études d'iconographie, bien que V.P. et R.G. Wasson aient consacré des trésors de goût et d'ingéniosité à étudier, pour la première fois, la place du champignon dans l'art : depuis les fresques de Pompéi jusqu'à Gainsborough et à Granville, en passant par Jérôme Bosch, Arcimboldo et les peintres de la Renaissance flamande... Parmi les quatre-vingt-deux planches hors texte qui illustrent l'ouvrage, il faut faire une mention spéciale des aquarelles inédites de Fabre, qu'il avait renoncé à publier, par crainte que l'imprimeur ne trahisse les nuances, et dont un choix admirable est ici offert, reproduites à la main et au pochoir.

VOILA de quoi réjouir l'esthète. Quant au moraliste, il s'interrogera sur l'étrange coïncidence entre pays mycophiles et pays mycophobes d'une part, ceux du pacte Atlantique et du pacte de Varsovie de l'autre. N'est-il pas curieux, de ce point de vue, que les deux pays les plus mycophiles d'Europe occidentale (bien que très loin derrière la Russie) soient la France et l'Italie, où l'extrême-gauche est particulièrement puissante ? Qu'en Espagne même, la forteresse de la mycophilie soit justement la Catalogne ? Quel beau rêve, pour l'ethnologue et le préhistorien, d'imaginer que les frontières politiques et idéologiques du monde moderne se modèlent encore sur le contour de failles, recoupant les civilisations depuis des millénaires ! Gobineau serait comblé ; mais Marx aussi pourrait y trouver son compte, puisque le parti des hommes, pour ou contre les champignons (qui subsistent dans l'économie moderne, comme un des derniers produits sauvages objet de collecte et de ramassage), n'est pour l'humanité qu'une des façons, moins insignifiante qu'il ne semble, de choisir et d'exprimer le type de rapports qu'elle entretient avec la nature, et le monde.

UN INADAPTÉ AU

LE film, inspiré des « Montparnos » (1), que Jacques Becker vient de consacrer à Modigliani, est à la fois réussi et raté. La part d'échec tient à l'essence même d'une telle entreprise. La vie des peintres maudits, le contraste théoriquement spectaculaire entre l'échec apparent de leur vie et la prodigieuse réussite posthume de leurs œuvres, fait cruellement apparaître l'impuissance dont souffre le cinéma à traduire les drames purement intérieurs.

Lorsqu'il tente de pénétrer le cœur d'un amant malheureux, d'une prostituée ou d'un général, il y parvient dans la mesure où une abondante littérature a déjà cliché pour le spectateur toutes les variations psychologiques de ces personnages et lui permet de s'identifier à l'un ou à l'autre.

Mais le mystère de la création, la relation entre le génie et la névrose n'ont jamais été percés ni même approximativement analysés.

Et l'interprétation de Gérard Philipe, qui n'est à aucun moment habité par son personnage, ne parvient qu'à les épaissir.

Qu'importe qu'ils aient eu faim et soif

Le drame du créateur ne peut pas être réduit au fait d'être méconnu, sans devenir à la fois sommaire et sordide.

(1) « Montparnasse 19 », film de Jacques Becker avec Gérard Philipe, Anouk Aimée et Lilli Palmer (*Colisée, Marivaux*).

Acclamés de leur vivant, Van Gogh ou Modigliani seraient-ils devenus des bourgeois repus, sobres et paisibles ? Absurde. Alors qu'importe en vérité qu'ils aient eu faim et soif... C'est ailleurs que résidait leur souffrance, là où résidait aussi leur génie, là où nulle caméra n'a pu encore pénétrer.

AMEDEO MODIGLIANI
« Pas dans le circuit »

« Montparnasse 19 » laissera le spectateur non initié assez mal informé de l'univers et de la vie de « Modi », réduite à une leçon d'alcoolisme et d'amour, et aux derniers mois d'une existence que la tuberculose, la drogue, le cognac et l'injustice de ses contemporains abrégèrent à 35 ans.

Ce fils d'une famille de banquiers juifs ruinés, fixée à Livourne, fut dès l'enfance obsédé par la peinture, alors qu'on attendait tout autre chose de ce jeune garçon intelligent, sympathique et dont la beauté attirait déjà l'attention de toutes les femmes.

Au lieu de travailler à la restauration de la fortune familiale, Amedeo Modigliani part pour Paris, en 1906. Il a 22 ans. Il mélange tout : la philosophie, la poésie, la peinture et la vie de bohème. Le fauvisme est en plein essor. Le cubisme est en train de naître. A Montmartre, il habite un peu partout, notamment au fameux Bateau-Lavoir qu'Apollinaire, Picasso et leurs amis sont en train de rendre à jamais célèbre. Il ne sait plus où donner de la tête.

Les yeux, pierre philosophale de la peinture

On découvre l'art « sauvage » comme les romantiques avaient découvert, cent ans auparavant, l'art gothique. C'est l'époque des « Demoiselles d'Avignon » et Modigliani se prendra longtemps pour un mauvais imitateur de Picasso, sa grande admiration avec le douanier Rousseau. Il est pourtant déjà Modigliani. On peut le copier (il a peint environ 400 toiles, il y en a actuellement plus de deux mille en circulation). Nul ne peut l'imiter.

Sa perméabilité aux influences est d'ailleurs

« NU AU DIVAN », PAR MODIGLIANI, ET LILI PALMER DANS « MONTPARNASSE 19 ».
C'est à travers les visages et les corps qu'il cherche avec obstination...

CINÉMA : MODIGLIANI

« La Fillette au chapeau », par Modigliani. Anouk Aimée dans « Montparnasse 19 ».
...sa conception personnelle de l'équilibre et de l'harmonie

très restreinte. En Italie, son premier maître avait été un paysagiste local. Mais on ne connaît de « Modi » que trois ou quatre paysages. C'est à travers les visages et les corps qu'il cherche avec obstination — et qu'il finit bientôt par trouver — sa propre conception de l'équilibre et de l'harmonie.

L'énigmatique simplicité des masques nègres dont ses amis raffolent contribue pour une bonne part à l'évolution de son style. Parce qu'il est de plain-pied avec ces formes élémentaires, dépouillées, qui correspondent aux exigences profondes de son tempérament. Les figures se figent pour ne plus exprimer qu'un moment essentiel de l'être. Les yeux se vident pour rendre plus évidente la nécessité de cette ressemblance intérieure qui est en quelque sorte la pierre philosophale de la peinture. Les lignes s'allongent pour cerner dans l'espace non plus seulement le corps féminin tel que la photographie pourrait le fixer, mais tel qu'il est : complété, totalement « réalisé » par une vision sensible.

(Quelle part eut l'opium, dont il usa largement — et auquel le film ne se permet qu'une allusion discrète — dans cet allongement quasi obsessionnel des visages et des corps ?)

« Mes papiers : les voilà... »

L'enthousiasme, l'amour et la passion que suppose une telle démarche ne semblent guère compatibles avec le sens des affaires.

Socialement, Modigliani est ce qu'on appelle un inadapté. Les marchands sentent fort bien qu'il n'est pas « dans le circuit ». Ils n'achètent pas. Ils se disent qu'il mourra bientôt avec la vie qu'il mène et qu'alors il sera temps de se procurer en gros et à bon compte ces toiles qu'il vend péniblement, de temps à autre, entre cinquante et cent francs. Ils savent qu'il s'agit là d'un art singulier, inhabituel. Il faut attendre que le goût du public se forme.

Et, en effet, les toiles de Modigliani n'atteignirent la grande cote qu'une dizaine d'années seulement après sa mort, quand Courtauld, le grand collectionneur londonien, décida de payer 350.000 francs — somme fabuleuse à l'époque — un « Nu de femme ». Actuellement, ce même tableau vaudrait au moins une vingtaine de millions.

Si « Montparnasse 19 » évoque très incomplètement l'histoire de Modigliani, le film traite bien des rapports entre les peintres, les marchands et les collectionneurs. Histoire terrible où quiconque ne « joue pas le jeu » est inexorablement écarté, piétiné, méprisé.

Mais Modigliani n'a pas été un grand peintre parce que les marchands de tableaux le négligeaient. Ni parce qu'il possédait en la personne de Zborowsky un ami et un admirateur infatigable. Ni parce que les femmes l'ont aimé. Ni parce qu'il était tuberculeux. Ni parce qu'il se droguait et buvait. Mais parce qu'il était Modigliani et qu'il n'a cessé de dessiner et de peindre, pour avoir les moyens et le droit de l'être.

Aux agents qui lui demandaient ses « papiers » lorsqu'il faisait trop de bruit après boire, Modigliani répondait : « Les voilà » en sortant de sa poche une liasse de croquis exécutés dans la journée.

Nul ne tiendra rigueur à Jacques Becker d'avoir, à sa façon, joué les peintres en donnant de la vie de « Modi » une vision personnelle du drame de l'artiste, plutôt qu'une reconstitution fidèle dans les détails biographiques.

Le charme des femmes laides

Deux femmes jouent dans cette vie, telle que nous la présente le film, un rôle primordial. Le talent de Lilli Palmer donne une « présence » d'une rare qualité à la cynique et fascinante Béatrice, femme du monde et journaliste parisienne d'outre-Atlantique, qui fournissait — dit-on — la drogue à Modigliani. A Jeanne Hebuterne, la dernière et peut-être la seule vraie compagne du peintre, Anouk Aimée prête son beau visage pur. En réalité, Jeanne était plutôt laide. Elle s'est suicidée en apprenant la mort de « Modi » dont elle attendait un second enfant.

C'est là, si l'on ose dire, de l'anecdote et il importe peu que Jacques Becker ne s'y soit point attaché.

De tous les films consacrés à des peintres, Becker a sans doute donné le seul qui ait tenté de dépasser le niveau d'un guide illustré pour spectateur ignorant. On regrettera d'autant plus qu'il n'ait pas réussi l'impossible.

Traité avec ce ton très personnel fait d'humour discret, de pudeur sensible et de tact dont il a le secret, tout imprégné de douceur et de pathétique, admirablement photographié par Christian Matras qui a donné à ces images blanches et noires la valeur d'un film en couleurs qui aurait été volontairement tourné dans un camaïeu de gris, « Montparnasse 19 » a, en dépit de ses lacunes, le charme de certaines femmes laides. Ce charme dont on se souvient.

AGRICULTEURS
8, rue d'Athènes - TRI. 96-40
6e SEMAINE
L'HOMME INVISIBLE (v.o.)
D'après l'œuvre célèbre de H.-G. WELLS
Universal

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
MARIE WALESWSKA en v. o.
de Clarence BROWN
avec Ch. BOYER et GRETA GARBO

FOLIES-BERGÈRE
LA NOUVELLE REVUE
FOLIES LÉGÈRES

Cabarets Dancings

A LA ROMANCE 11, rue Monsieur-le-Prince
Les 3 de Santa Cruz HELIO MOTTA

CLUB CH. ELYSEES Orch. Oscar CALLE et LE SENECHAL
T. l. j. thé dans. Soir. mercr., jeudi, vend., sam. dim.

Le Rêve 3, bd Poissonnière - Air conditionné 2 GRANDS ORCHESTRES

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

CALAVADOS 40, Av. P. 1er Serbie JOUR ET NUIT

LIDO ELY. 11-61 UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
LIDO 21 h. DINER DANSANT
LIDO ELY. 11-62 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P. Louis-Guérin & Froday

Galerie Claude BERNARD
5 et 7, rue des Beaux-Arts - DAN. 97-07
MARFAING
PEINTURES
10 avril - 10 mai

Galerie VILLAND-GALANIS
127, boulevard Haussmann BAL. 59-91
ESTÈVE
Du 11 avril au 10 mai

GALERIE ARNAUD
34, rue du Four - PARIS (6e)
Martha PAN

CALENDRIER DES GALERIES D'ART

GALERIE MAEGHT
PALAZUELO
PEINTURES RECENTES

Galerie BERRI-LARDY et Cie, 4, rue des Beaux-Arts-6e, ODE. 52-19. MOULY, HILAIRE, BURTIN, VILLON, UTRILLO, MARCOUSSIS.

Gal. Jeanne BUCHER, 9 ter, bd Montparnasse
AGUAYO

DENISE RENE, 124, rue La Boétie
AGAM Vernissage 15 avril à 21 heures

AU THÉATRE

D'AUTRES PARENTS TERRIBLES

par **ROBERT KANTERS**

L'ÉPOUVANTAIL

de Dominique Rolin, mise en scène d'André Barsacq, au théatre de l'Œuvre

MÉDÉE

d'Euripide par le Théâtre National grec.

On a plus souvent étudié en littérature le complexe d'Œdipe que le complexe de Genitrix, mieux éclairé le personnage de l'homme qui voudrait revenir dans le sein maternel que celui de la mère abusive et possessive qui voudrait garder ses enfants pour elle seule, au lieu de les mettre au monde. Mme Dominique Rolin, une des très rares femmes auteurs du théâtre contemporain, et même du théâtre en général, a eu le courage d'affronter le monstre.

La Mère (elle ne porte pas d'autre nom) est une sorte de vampire domestique à la fois terrible et grotesque. Exaspérantes par leurs attentions comme par leurs plaintes, les mères de ce genre n'ont pas un instant de relâche : cabotines de la sollicitude comme du sacrifice, elles jouent parfois le personnage de mère comblée, plus souvent celui de mère incomprise et victime de l'ingratitude des enfants. Avec une tyrannie minutieuse et bornée, elles grignotent les vies qu'elles ont données et qu'elles voudraient reprendre. Elles savent se rendre odieuses en préparant un grog, en reprisant une chaussette, en se retirant le pain de la bouche ou en inventant quelque variété nouvelle de sublime sacrifice, parce que nous sentons d'instinct que cet amour bruyamment démonstratif n'est qu'un mensonge, un masque de l'appétit et de l'égoïsme.

Le triomphe d'Agrippine

Peinte avec un cruel réalisme, jouée par Mme Héléna Manson avec talent mais avec un peu trop de préméditation, cette mère terrible fait rire, alors que sous la plume d'écrivains hommes elle fait peur comme la Genitrix de M. François Mauriac, elle fait peur et pitié à la fois comme la mère de la pièce de M. Jean Cocteau.

Ici, l'épouvantail du titre, c'est le père. A travers une narration théâtrale un peu lente, nous apprenons qu'il a essayé de secouer la tyrannie, qu'il a fui loin de sa femme et de ses quatre enfants, qu'il veut épouser une jeune fille et qu'il vient presque chaque soir faire des scènes terribles, en cassant tout, pour obtenir le consentement de la Mère au divorce. Il vient, et c'est un pauvre homme, vieillissant, brisé par ses propres éclats, un épouvantail dépenaillé. Une crise cardiaque l'empêche de repartir. Il ne repartira pas. La tentative de la fille aînée pour se sauver en compagnie d'un stupide bellâtre se soldera par un échec. Ces deux révoltes entraînent accidentellement la mort de la plus petite fille. Les deux autres enfants, deux adolescents, se soumettent aussi. Et la pièce s'achève sur le triomphe apparent de l'Agrippine de la tisane et de la confiture, après un singulier repas funèbre où l'auteur a essayé de servir un mélange âpre et détonant de macabre et de burlesque.

L'œuvre intéresse constamment. Si elle ne nous satisfait pas entièrement, c'est peut-être parce que si sa logique interne est une logique de la vie (ou du roman) ce n'est pas tout à fait une logique au théâtre. La pièce oscille entre les deux pôles, celui du père et celui de la mère : elle oscille de même entre le burlesque et le tragique. Elle a été écrite dans un sentiment dramatique, mais à la scène le personnage de la mère se pousse au premier plan et fait rire, rejetant dans l'ombre les éléments de terreur et de désespoir.

Ce ne sont pas des défauts, ou bien ce sont des défauts par excès inhérents aux premières pièces des romanciers. La pièce est admirablement servie, débrouillée, reconstruite dans l'espace scénique par M. André Barsacq ; le décor de M. Jacques Noël enferme exactement sur la scène l'atmosphère des romans de Mme Rolin, et les acteurs sont remarquables : M. Louis Ducreux, M. Pierre Pernet, M. Michel de Ré, Mme Yvette Etiévant, Mlles Emmanuèle Riva, Martine Sarcey, Elisabeth Barsacq. On a l'impression heureuse qu'il jouent « vrai » une œuvre qu'ils aiment et qu'ils voudraient nous faire aimer autant qu'eux.

La grande ancêtre

Femme délaissée par son mari et qui se venge sur ses enfants, Médée est la grande ancêtre de l'héroïne de Mme Dominique Rolin : mais on sait que sa vengeance prend la forme la plus terrible et que ces enfants, elle les tue pour punir l'infidèle. Après la représentation de l'œuvre d'Euripide par le Théâtre National grec pour l'ouverture du Théâtre des Nations, on peut se demander si la tragédie grecque est toujours bien défendue en Grèce.

Avec beaucoup de sincérité, de souffle, de violence, Mme Katina Paxinou nous a donné l'image d'une sorte de chiffonnière véhémente campée sur les marches du palais, qu'elle monte et descend sans arrêt. Les évolutions du chœur composent une sorte de frise vivante d'un heureux effet, mais elles sont scandées par une musique à la Massenet, et le metteur en scène cherche manifestement à composer des tableaux vivants — mais des Bouguereau. C'est la tragédie jouée sans masques, dans un ton violemment pathétique, mise au goût du jour, mais d'un jour qui remonte pour nous vers le début du siècle.

Dans l'ordre de la comédie, la représentation de « L'Assemblée des Femmes » d'Aristophane était plaisante, mutine en quelque sorte, avec une tournure d'esprit analogue : c'était Aristophane avec les « girls » du Casino d'Athènes, comme on dit le Casino de Paris...

AU CINÉMA

LE BAL DES MAUDITS

par **NICOLE VEDRÈS**

un film d'Edward Dmytryk (Ermitage, Max-Linder, Les Vedettes, Images)

Ce film, qui dure près de trois heures, n'est pas si long en somme, puisqu'il en contient deux : l'un joué par Marlon Brando, se situe en Allemagne, puis la guerre s'étendant, à Paris, en Afrique, en Normandie pour finir en Bavière. L'autre, joué par Montgomery Clift, se déroule aux Etats-Unis, dans la paix d'abord, puis dans la tardive guerre, pour s'achever, via Londres et notre littoral, dans la même Bavière. Les deux héros ne se rencontreront qu'au tout dernier moment et pour que l'un tue l'autre. Un roman, si l'on veut (qui, d'ailleurs, tire son origine de l'ouvrage d'Irwin Shaw : The Young Lions) où les chapitres 1, 3, 5, 7 raconteraient une histoire, les chapitres 2, 4, 6, une autre.

Chapitres impairs, donc, Marlon Brando. Allemand. On a tout dit sur lui... On voudrait dire encore... Vanter, plus que sa « présence » devenue lieu commun, ce don rare (unique ?) qu'il a de s'absenter à volonté de l'image, de tout stopper alors que nous « marchions », ce souverain détachement qui est le luxe de l'intelligence, l'excuse de l'élégance, l'humour de la beauté. Blondi à la limite de ce que le cheveu peut supporter, boudiné plutôt que sanglé dans cet uniforme funèbre, vaguement nazi au début puis gagné, au spectacle de la guerre, par un sentiment monotone, exclusif, qui n'est peut-être que le dégoût, et saisi, pour finir, d'une stupeur cosmique, il fait tout passer, absolument tout. Même les quelques invraisemblances mineures de l'épisode parisien et, plus généralement, du dialogue (au demeurant excellent) qui veut que, dans la version originale tout au moins, les soldats du Reich parlent américain entre eux — quitte à ponctuer la conversation de quelques onomatopées plus indigènes — ce qui donne des échanges de répliques comme celui-ci :

LE HAUPTMANN : Are we ready ?
LE FELDWEBEL : Jawohl, Sir...

Brando donc, si parfait qu'on en devient injuste pour Montgomery Clift, vedette des chapitres pairs. Il est pourtant beau, sobre, touchant, vrai à l'extrême, ce vendeur juif de chez Macy qui lit « Ulysse » (de Joyce) au camp de recrutement et va se trouver en butte aux pires vexations que peuvent inventer gradés et soldats racistes de l'armée américaine. D'autant plus fascinant, même, qu'il ressemble à Robert Oppenheimer jeune et qu'on ne peut se défendre de rêver au destin du grand savant en même temps qu'on regarde le petit employé. La censure américaine a été ici d'une tolérance qui frise la magnanimité...

Dean Martin est savoureux et même presque shakespearien quand il rit pendant les batailles. Et ces batailles sont admirables. Malgré les vastes exigences du cinémascope, Dmytryk trouve une manière intimiste — si l'on ose dire — de montrer la tuerie. Paysages, bruits, musique sont superbes, vertigineux, poétiques quand il faut. Et peu importe que vers la fin il y ait un peu de confusion. C'est qu'on a voulu tout mettre, y compris cette ambiguïté qui fait que la victoire est une chose, que la paix en est une autre, la justice une troisième, et la constance, hélas !...

Une parenthèse, qu'on regrette d'ouvrir : les femmes dans ce film sont, de la plus fidèle à la plus volage, assez stupides. Ce n'est pas leur faute. La nôtre non plus. Mais pour un peu elles donneraient à croire (et la portée du film en serait bien raccourcie) que l'éternel retour des guerres trouve son origine dans le fait que les hommes, plutôt que de finir leurs jours auprès de ces oies, courent aux champs de bataille sous quelque prétexte, hélas ! et quelque uniforme que ce soit — du Feldwebel au Wing Commander.

THEATRE EN ROND
OURAGAN SUR LE CAINE
J. MERCURE - J. DARCANTE - F. DARBON

THEATRE NATIONAL DE L'OPERA
Dimanche 13, lundi 14 avril à 20 h. 40
LES INDES GALANTES
de J.-Ph. RAMEAU
Mise en scène de M. Maurice LEHMANN

MARLON BRANDO (à droite) DANS « LE BAL DES MAUDITS »
« Are you ready ? » — « Jawohl, Sir ! »

L'EMBARRAS DU CHOIX

● ***Les nouveaux spectacles.***

THEATRE

L'ÉPOUVANTAIL (*voir la critique de* Robert Kanters).

MÉDÉE (*voir la critique de* Robert Kanters).

CINEMA

LE BAL DES MAUDITS (*voir la critique* de Nicole Vedrès).

LES GIRLS : un bon générique qui tient ses promesses. Gene Kelly a autant de finesse dans le jarret que dans la répartie, et les trois succulentes personnes qui l'entourent pétillent comme le champagne qu'elles boivent avec entrain. Leurs ballets sont un peu compliqués, pas toujours de très bon goût, mais la musique de Cole Porter aidant, on trouve la vie plutôt plaisante dans cette comédie musicale de George Cukor. Pour une fois, l'intrigue n'est pas trop stupide. Il y a même une certaine rouerie dans les rapports complices des trois danseuses amies, Kay Kendall, Mitzi Gaynor et Taina Elg.

L'ensemble est un peu longuet. (*Biarritz, Gaumont-Palace, Madeleine, Richelieu.*)

LES AVENTURES DE PERRI : avec trois dessins animés : un bon programme pour amis des bêtes, professeurs de zoologie et enfants désœuvrés. Néanmoins, Walt Disney et son équipe n'ont pas réalisé autour de Perri l'Ecureuil les prouesses de « Désert vivant ».

L'écureuil est aussi charmant que si Walt Disney l'avait dessiné lui-même, tous les animaux de la forêt sont photographiés avec leurs petits dans « la » pose attendrissante, et quelques images sont réellement surprenantes : l'écureuil volant, le coq de bruyère en folie ou la martre sur son iceberg. Mais Walt Disney a trop nettement voulu plaire. Les effets poétiques sont superflus, la nature au printemps présentée à la fin comme un tableau des Folies-Bergère, sur fond de chanson entraînante, « ils s'aiment, s'aiment, s'aiment », donne un ton bien artificiel à une faune d'opérette. (*Lord Byron.*)

LE DÉSERT DE PIGALLE ou « Mon curé chez les filles ». Un sujet en or, que Jacques Deval vient tout juste d'exploiter au théâtre dans « Romancero ». Brebis égarées de Pigalle, bergeries closes dans lesquelles on fait entrer un loup en soutane, l'alibi religieux permet d'introduire le spectateur dans le monde des hôtels de passe, complaisamment décrit par Jacques Robert, mais tout en se donnant les gants de moraliser puisque, à la fin, les prostituées se prennent pour des communiantes.

Tourné par tout autre réalisateur, ce film eût été odieux d'hypocrisie. Mais il y a chez Léo Joannon une sincérité réelle dans la façon dont il aborde inlassablement à l'écran le thème du « rachat »... Lui, il y croit. Et ceux qui seront sensibles à l'expression évidente de cette foi le seront moins à la vulgarité de l'ensemble.

Annie Girardot, dure et nette, montre un grand talent. (*Paris, Berlitz.*)

VARIETES

L'ECLUSE : La nuit de l'Ecluse n'est pas une nuit perdue. Sur les deux mètres carrés de scène, encombrés par le piano, les surprises sont bonnes. Philippe Noiret et J.-P. Darras, transfuges du T.N.P., se donnent la réplique au subjonctif et décrivent avec ironie les splendeurs et misères des « cabots ». Jean Harold a de l'humour aussi en présentant ses films-montages où le cocasse naît de rencontres imprévues. Le Sacré-Cœur au sommet du Mont-Blanc, Edith Piaf dans l'auréole d'une vierge « Renaissance » ou Félix Gaillard en vendeur de cravates.

Nuit utile même, qui fait découvrir une étrange personne, au masque de faune, yeux fendus, nez busqué et palpitant qu'il ne faudra jamais retoucher, Barbara chante en s'accompagnant au piano. Elle est présente, chaude, intelligente. Elle a chanté quelques chansons oubliées de Fragson, « Tous les amis de Monsieur me l'ont déjà dit » ou « Maîtresse d'acteur », brefs couplets auxquels elle communique une évocative sensibilité.

N'oubliez pas : Barbara.

● ***Si vous ne les avez pas encore vus.***

THEATRE

VU DU PONT : Phèdre à Brooklyn (*Th. Antoine*).

UBU : Un canular géant. (*T.N.P.*)

MIGUEL MANARA : Don Juan converti par la poésie. (*Studio des Champs-Elysées.*)

CALIGULA : l'absurde poussé jusqu'au suicide (*Nouveau Théâtre de Paris*).

CRÉANCIERS : Strindberg règle des comptes de ménage (*Nouveau Théâtre de Poche*).

LE JOURNAL D'ANNE FRANK : le document poignant laissé par une petite fille (*Montparnasse*).

OURAGAN SUR LE CAINE : les militaires ont des cas de conscience (*Théâtre en rond*).

CE SOIR ON IMPROVISE : Pirandello en quête de Pirandello. (*Vieux-Colombier.*)

LA VIE ET LA MORT DU ROI JEAN : Un western historique de Shakespeare. (*Théâtre de Ménilmontant.*)

BOBOSSE : Pour François Périer. (*Michodière.*)

PATATE : Du meilleur Achard. (*Saint-Georges.*)

OSCAR : A la manière de Labiche. (*Athénée*).

TURCARET : Un bal des voleurs d'hier et d'aujourd'hui (*Les matinées de l'Atelier, le jeudi*).

CINEMA

SAYONARA : La revanche de Mme Butterfly (*Publicis, Broadway, Vendôme*).

C'EST ARRIVÉ DEMAIN et LA PARTIE DE CAMPAGNE : René Clair et Jean Renoir : deux classiques. (*Celtic*).

CHARMANTS GARÇONS : Adorables créatures autour de Zizi Jeanmaire. (*Bergère, Delta*).

L'HOMME INVISIBLE : A voir (*Agriculteurs*).

UN HOMME DANS LA FOULE : Kazan plaide U.S.A. coupable. (*Studio Raspail*).

PONT DE LA RIVIÈRE KWAI : 7 oscars. (*Monte-Carlo*).

ASCENSEUR POUR L'ÉCHAFAUD : A l'école de Bresson-Hitchcock (*Bonaparte, Bosquet - Gaumont, Régent*).

TÉMOIN A CHARGE : Conventionnel mais passionnant (*Marbeuf*).

ET DIEU CRÉA LA FEMME : Un beau B.B. (*Hollywood*).

KANAL : Odyssée dans les égouts de Varsovie. (*Cinéma d'essai Caumartin, Ursulines.*)

LES RÉVOLTÉS DU BOUNTY : pour tous ceux qui ont entendu leurs parents en parler. (*Studio Bertrand.*)

NATHALIE : Martine Carol a de l'esprit. (*Suffren.*)

MARIE WALEWSKA : Greta Garbo et Charles Boyer. (*Ranelagh.*)

LE MANTEAU : quand les Italiens ont l'âme slave. (*Cardinet.*)

[N.D.L.R. — *La semaine dernière, Jean Davy (Turcaret) ne regardait pas, sur notre photo, Nelly Vignon mais Claude Gensac. C'était prendre une bonne comédienne pour une autre.*]

David et Igor Oïstrakh.
Aussi proches qu'un fa dièse d'un sol bémol.

(Mouillet.)

Lucette Raillat.
Comment vas-tu... yau de poêle ?

HOMMES

Tel père, tel fils, tel virtuose

POUR la première fois, deux des meilleurs violonistes du monde viennent d'enregistrer un disque ensemble. Tous deux sont russes ; tous deux sont nés à Odessa ; l'un est le maître, l'autre le disciple ; le premier s'appelle David Oïstrakh, le second est le fils du premier et se prénomme Igor. David Oïstrakh a exactement cinquante ans ; il fut l'élève du grand professeur Staljarski, et c'est en 1937 qu'il remporta à Bruxelles le prix du concours Isaye ; quatorze ans plus tard, il revenait en Belgique pour ce fameux concours... en qualité de membre du jury.

David Oïstrakh est considéré comme un phénomène du violon ; Prokofiev lui a dédié sa « Sonate en fa mineur », et il est aujourd'hui professeur au conservatoire Tchaïkovsky à Moscou ; l'un de ses plus brillants élèves est le jeune Igor Oïstrakh, qui suit sa classe depuis 1949. Igor est né le 17 avril 1931, il n'a pas eu comme tous les petits garçons à lutter contre les vocations successives de sapeur-pompier, de pilote d'avion à réaction ou de garagiste — il a seulement un peu hésité vers l'âge de cinq ans pour savoir s'il serait pianiste (comme maman) ou violoniste (comme papa). Son père le confie alors au pédagogue Merenblum qui décèle ses dons éclatants pour le violon ; un peu plus tard, il va étudier au conservatoire d'Odessa ; en 1943, il entre à l'Ecole centrale de musique de Moscou où il reste six ans. C'est alors qu'il devient l'élève de son père au conservatoire Tchaïkovsky. Il a remporté, à dix-huit ans, un premier prix au concours international de Budapest, et trois ans après le prix Wieniawski (comme son père en 1935).

Aussi proches l'un de l'autre qu'un fa dièse d'un sol bémol, David et Igor Oïstrakh viennent d'enregistrer chez Deutsche Grammophon (33 t. 30 cm. 18393) un disque extrêmement « public » :

— « Concerto en ré mineur pour deux violons et orchestre » de Bach.

— « Trio en fa majeur pour deux violons et clavecin » de Tartini.

— « Concerto grosso en la mineur » op. 3 n° 8 de Vivaldi.

— « Sonate en ut majeur pour deux violons et clavecin » de Bach.

Nous publierons dans un prochain numéro la critique de cet enregistrement familial.

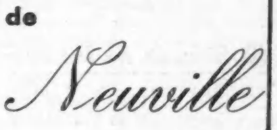
PUBLICIS

Disques

Pathé

« Sur deux nattes »
les succès de
Marie-Josée Neuville

Johny Boy
Dix-huit ans
Gentil camarade
Nativité
Le petit danois
Dans les trains, dans les gares
La croisade des enfants
Une guitare, une vie
Le petit prince
Les petites pestes
A Waterloo
Crédulité
Mes vrais amis
Le mariage des oiseaux



ATX 122

Actuellement à la Comédie Caumartin.

PATHÉ MARCONI

VARIÉTÉS

La môme aux boutons

IL y a dix-huit mois, personne ne connaissait Lucette Raillat. Elle était née à Lyon, un 1er janvier, avait été secrétaire avec la nonchalance d'une jeune fille de bonne famille qui a fait « sténodactylo » parce que « ça peut servir », avait fait un peu de théâtre avec Roger Planchon et la Comédie de Saint-Etienne, et beaucoup de cabaret grâce à Pierre Prévert qui lui avait conseillé de monter un tour de chant. Et puis, tout à coup, Lucette Raillat a lancé une chanson qui le lui a bien rendu, et depuis quelques semaines, pour la France entière, elle est devenue « La môme aux boutons-tons, aux boutons de culotte » : elle va devenir l'héroïne d'un film intitulé... « La Môme aux boutons ».

Et l'on commence à savoir qu'elle habite un tout petit appartement, qu'elle avait envie d'un chien, que son mari lui a fabriqué un basset à base de selle de bicyclette et de tuyau de poêle, que son violon d'Ingres est la peinture et qu'elle est une grande spécialiste de la cuisine lyonnaise.

Les nouveaux titres qu'elle a enregistré (chez Polydor) ne pèchent pas par excès de distinction : « Le Petit Bistrot de Papa », « Les boudins et les boutons » (toujours eux), « Qui qui casque », mais peu importe, catapultée par « La Môme aux boutons », confirmée par une autre chanson excellente « Y a d'la morte-saison dans la vente des cocardes du 14 juillet... », Lucette Raillat, avec une voix de bonbon acidulé et des yeux étonnés de Gelsomina optimiste, plaît, vend des disques, fait parler d'elle.

Et elle est le premier exemple, dans l'histoire du disque, d'une jeune personne échevelée qui devient presque vedette en une chanson, deux temps et trois mouvements.

● Disques : « La Môme aux boutons », « Ces dames de la poste », « Les amants d'un jour » « T'en fais des histoires ». (Polydor 20747.)

« La morte-saison », « Le Petit Bistrot de papa », « La Petite Polka », « Pour des prunes ». (Polydor 20762.)

« Les boudins et les boutons », « Qui qui casque », « La Gambille », « Mon dimanche à moi ». (Polydor 20184.)

Nouveau départ

VIENT de paraître : un 33 tours qui, sous le titre général « Chansons sous l'abat-jour », compose une anthologie des plus jolis refrains sentimentaux : « Parlez-moi d'amour », « J'aime tes grands yeux », « En douce », ponctuée d'extraits (moins heureux) du « Toi et Moi » de Paul Géraldy. Ce disque « pour amoureux » est interprété (fort bien) par la douce Ginette Baudin. Signe particulier, : cette « jeune » chanteuse est « dans le métier » depuis vingt-six ans ! Successivement petit rat au Châtelet, danseuse classique, « meneuse » de revue aux côtés de Mistinguett, Blue Bell girl, jeune première de cinéma, fantaisiste d'opérette (« Schnock », « Pampanilla », « Minnie Moustache »), elle a tout de même pris le temps ,en 1950, d'épouser Andrex avec qui elle tournait « Uniformes et grandes manœuvres ». Bonne danseuse, bonne fantaisiste, bonne comédienne, elle était connue comme une femme « explosive », « volcanique », « incandescente »...

Tout cela l'a amenée à devenir « en douce » une excellente chanteuse de charme.

ROMAN FRANÇAIS

LE PORTRAIT INACHEVÉ

par CLARA MALRAUX

En juillet 1953, à Cerisy, au cours d'une décade littéraire sur le roman, un certain nombre d'écrivains tentèrent d'expliquer comment ils concevaient leurs rapports avec leur œuvre. Avant et après quelques autres, Henri Calet parla ; il le fit avec une extrême pudeur, une gêne sous-tendue d'émotion. Il montrait alors des cheveux déjà gris, un visage très fin un peu britannique, une distinction facilement silencieuse et qu'on qualifierait d'aristocratique si précisément elle n'était d'une extrême rareté chez les aristocrates : Henri Calet, d'ailleurs, était le fils d'un prolétaire bohème et d'une femme qui fut servante.

Dans un livre qui vient de paraître — « Peau d'Ours » (1) — et qui se situe très exactement par rapport à ses romans comme certaines esquisses par rapport à des toiles achevées — on sait qu'elles sont souvent aussi intéressantes que l'œuvre qu'elles préparent — nous voyons Calet rassembler les éléments de son exposé de Cerisy. Tout d'abord :

« Je ne suis certainement pas doué pour la parole. C'est peut-être pourquoi je me suis mis à écrire. »

Puis, plus modeste que tant de ses jeunes confrères :

« Je n'ai pas le cerveau philosophique. »

Peu après cette déclaration négative il en fait une autre plus positive, et témoignant d'une grande lucidité dans l'exercice de son art : « C'est le plus souvent par le seul moyen du langage — et non par la fable, par l'intrigue — que je cherche à me rapprocher de mes lecteurs à chaque fin de phrase. » Bien entendu, Calet entend ici le langage en tant qu'outil du créateur artistique. Pour lui, le langage correspond à une réalité concrète, colorée, s'engrenant à la fois sur le réel et sur la sensibilité personnelle, sensibilité qui était lui tout entier.

Si la langue de Calet est riche en formules populaires employées un peu comme des raccourcis, rendues souvent presque saugrenues par un léger décalage, par le contexte aussi — « Vivre ainsi sans rien dire, sans rien faire, à toute allure, brûler les étapes, vivre sur le pouce — le fil, lui, est d'une rectitude qui contrebalance ce que certaines images peuvent avoir de hardi, de baroque même. A qui de nous n'est-il arrivé de participer à ce jeu qui consiste à lire à voix haute une page, choisie au hasard d'un écrivain dont il faut que les auditeurs trouvent le nom ? Je mets au défi un lecteur tant soit peu averti de ne pas reconnaître, dans ces conditions, « du Calet » après une dizaine de minutes, un lecteur moins informé de ne pas sentir qu'il s'agit là d'un auteur d'aujourd'hui, très précisément même de nos années d'après-guerre. N'est-ce pas cela, plus que tous les savants truquages, « ne pas écrire comme Balzac » ainsi que le réclament nos bons théoriciens ?

HENRI CALET.
Il faut se quitter déjà ?

Cependant Calet dit aussi :

« Je me sens condamné à peiner incessamment sur un autoportrait qui ne sera jamais achevé. »

Le miracle est que cet autoportrait, fidèle cependant, on le croirait assez, dépasse de beaucoup l'individu qu'il tente de reproduire. A la vérité, ce que Calet nous a donné ressemblerait plutôt à ces scènes familières peintes au bas de certains rétables où l'on voit autour du personnage central — qu'importe qu'il soit un saint — graviter des hommes, ses contemporains, entourés de décors citadins, faciles à situer dans le temps et dans l'espace.

« Monsieur Paul », livre dont les évènements qu'il relate précédèrent biographiquement ceux qui nous sont donnés dans « Peau d'ours », est la longue lettre d'un père à l'enfant qu'il a abandonné. Dans ces pages, à la fois plaidoyer et auto-accusation, le sort d'un seul homme et celui des hommes sont si étroitement liés, tandis que se déroule l'incertaine aventure du père de « Monsieur Paul », se déroulent aussi les aventures de toute une époque, guerres chaudes ou froides, déflations et inflations, crises de chômage, révolutions, réussies ou avortées.

« Peau d'Ours », qui vient de paraître, est une œuvre posthume, inachevée, faite de notations réunies avec amour et intelligence par quelqu'un qui connut bien Calet. Œuvre émouvante s'il en est, où l'on voit un homme passer des difficultés de la vie aux difficultés des approches de la mort. Document étonnant aussi sur la façon dont travaillait Calet et qui illustre admirablement ses propos de Cerisy. A l'origine, existait la volonté d'écrire un roman greffé, comme presque toujours chez lui, sur une aventure autobiographique ; il s'agira donc moins d'inventer que de choisir, d'ordonner des éléments comme on le fait en somme pour un film de cinéma. Sur cette sorte de carcasse, des phrases se placeront, ou révélatrices de lui-même : « Vivre à feu doux, couvercle fermé », ou curieuses par la façon dont elles témoignent comment le regard se posait.

Puis, vint la maladie, la certitude d'une mort proche, inacceptée à la fois à cause de ce livre qu'il voulait mener à sa fin, de cet enfant — son fils — qui hanta ses derniers rêves, et d'une participation à la vie qui permana jusqu'aux derniers instants. Le livre s'achève sur quelques phrases étrangement prophétiques, puisque Calet mourut deux jours après les avoir écrites : « Mourir sans savoir ce qu'est la mort, ni la vie », « Il faut se quitter déjà ? », « Ne me secouez pas. Je suis plein de larmes. »

Avec Henri Calet disparaît, trop jeune pour lui et pour nous, un vrai, un grand écrivain.

(1) « Peau d'Ours », Ed. Gallimard, 168 p., 490 francs.

LES NOUVEAUTÉS
DE LA
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

"LES QUARANTE"
ANDRÉ CHEVRILLON
de l'Académie française
PORTRAIT DE TAINE
L'auteur évoque ses souvenirs personnels sur son oncle et dresse devant nous une noble figure.

"LES TEMPS ET LES DESTINS"
RAOUL BLANCHARD
LES ALPES ET LEUR DESTIN
Un Livre qui résume pour le grand public l'essentiel d'une œuvre monumentale sur les Alpes.

SILVAIN REINER
DES MOTEURS ET DES HOMMES
L'histoire passionnante des grands constructeurs d'automobiles par l'auteur de la Tragédie d'André Citroën.

YVONNE JULES-MAX
COMMENT ARRANGER VOS FLEURS
Ce livre de la collection "ELLE encyclopédie" amplement illustré en noir et en couleurs, vous apprendra l'art des arrangements floraux.

Dans le numéro d'avril de la revue mensuelle *Les œuvres libres*
vous trouverez entre autres :
des lettres inédites de GUY DE MAUPASSANT
et le "Procès à Jésus" la pièce à succès de Diégo Fabri
300 pages : 300 francs

DÉBUTS

Artagal

par C. Ayoub Sinano (Corrêa). 208 p. 600 fr.

● ***Dans l'Orient désert...***

Le premier roman de M. Ayoub Sinano étonnera le lecteur. Bien écrit, trop bien écrit, bourré de citations et de souvenirs littéraires, construit avec la désinvolture élégante qui passe auprès des happy few pour la marque du bon ton, on y trouve le meilleur et le pire.

Le meilleur réside assurément dans la peinture d'un certain milieu. Nous sommes au Moyen-Orient, dans l'antique Césarée, où de vieilles familles rongées par l'argent, le cosmopolitisme et la débauche, abritent au fond de somptueux palais un ennui très littéraire. Tous les personnages du livre sont plus ou moins cousins ou amis d'enfance. De cette société étroite et voyageuse, Sinano dresse un portrait vigoureux, aigu, qui rappelle parfois Proust et parfois Faulkner. Mais le roman dévie quand l'auteur essaie d'écrire le roman de son propre roman.

L'idée de prendre l'œuvre elle-même pour sujet n'est pas neuve. Outre Proust déjà cité, beaucoup de romanciers contemporains l'ont déjà exploitée avec plus ou moins de bonheur. Mais il ne suffit pas de nommer son héros Isidore et d'écrire tantôt *« Isidore dit »*, tantôt *« Je dis »*, en faisant se quereller le narrateur et son double pour que le lecteur ait vraiment l'impression de participer au mystère de la création romanesque. Ou plutôt ce dédoublement, séduisant en lui-même, tourne rapidement à l'artifice quand il n'est pas soutenu par une réflexion neuve et pénétrante.

La recherche du brillant — un brillant qui doit beaucoup à Radiguet, à Cocteau, et peut-être à Pieyre de Mandiarghes, semble le préoccuper davantage que la réflexion. C'est le défaut majeur de ce roman bref, mais ambitieux ; on n'insisterait pas là-dessus s'il ne contenait tant de promesses.

L'auteur croit ou feint de croire que la vivacité, la rapidité, une certaine allégresse de l'écriture, et, chaque fois qu'une difficulté se présente, l'esquive adroite, la négligence calculée peuvent masquer certaines insuffisances. Il fait trop confiance à son talent, qui est grand, même lorsqu'il irrite.

Ajoutons que ce livre est un livre d'amour. Isidore se venge, en écrivant, de ce que Belle lui a préféré son meilleur ami, Artagal. Il a, pour parler de cet amour, des accents excessifs et des maniérismes qui n'emportent pas la conviction. Ici c'est à Giraudoux que l'on pense. Cela fait beaucoup d'influences pour un premier livre. Après ce galop d'essai fracassant, il faut espérer que l'auteur ralentira son pas. Certaines pages laissent à penser qu'en ménageant sa monture, il pourrait aller loin.

POLITIQUE

Entre la peur et l'espoir

par Tibor Mende. Ed. Seuil. 250 pages, 690 fr.

● ***L'Occident et les peuples sous-développés.***

Tibor Mende montre, dans ce petit livre, que l'aire de dispersion des techniques occidentales, en 1958, est encore restreinte à la zone tempérée de l'hémisphère nord : U.S.A., U.R.S.S., Japon et, tout récemment, Chine. Le reste du monde est habité par des centaines de millions de paysans sous-alimentés, tributaires d'une économie coloniale ou semi-coloniale soumise à des intérêts étrangers.

C'est que le mouvement d'émancipation politique des nations colonisées n'a pas comblé le fossé économique entre ce prolétariat mondial et les

→

RJ

Vient de paraître...

JULLIARD

Entends, ma chère, entends

par Stéphane JOURAT

Si le titre n'avait déjà été pris, celui que l'auteur aurait voulu donner au roman c'est « LE MALENTENDU ». Entre ces deux amants que la passion physique a un instant rapprochés, l'amour aurait pu naître. Et la longue lettre de reproche que l'amant écrit à l'amante composent tout ce roman. Simplement deux êtres passés l'un à côté de l'autre, ont voulu se tendre les bras et ne se sont pas entendus. N'est-ce pas l'histoire de tout amour malheureux ?

Les fièvres de mars

par Françoise MANTRAND

Seuls les adolescents savent être cruels, seuls les adolescents savent être purs. Et lorsque leur passion, avivée par l'isolement d'une petite ville méridionale, se déchaîne librement, lorsque l'arrivée d'une bohémienne fait monter la fièvre dans leurs veines, lorsque le plus fougueux d'entre eux la conquiert puis laisse sa vie dans cette passion à laquelle il s'est donné tout entier, comment le lecteur ne vibrerait-il pas aux accents si particuliers d'une peinture à la fois virile et tendre ?

La sourde oreille

par Jean-Louis BORY

« Tu vas à la pêche ? — Non, je vais à la pêche ». Voici le dialogue étrange qui figure sur la bande de ce livre. Ce n'est pas une plaisanterie. Jean-Louis Bory veut montrer par là combien il est parfois difficile aux êtres de se comprendre. L'histoire qu'il nous conte se situe pendant l'occupation dans une île au large de Marseille, où des jeunes gens et des jeunes femmes sont amenés par les circonstances à vivre plusieurs mois ensemble. L'auteur de « Mon village à l'heure allemande » (Prix Goncourt 1945) témoigne de son goût pour le soleil, pour la mer, pour la vie grouillante des foules méditerranéennes, mais, si ses personnages font la sourde oreille, lui il laisse volontiers percer le bout de la sienne.

JULLIARD

Nouveautés

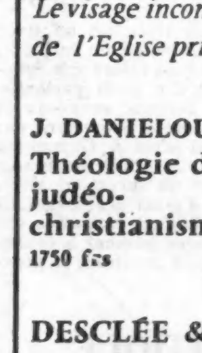
Le visage inconnu de l'Eglise primitive

J. DANIELOU

Théologie du judéo-christianisme

1750 frs

DESCLÉE & Cie



Partez en vacances avec Mr Hulot !

lisez...

LES VACANCES DE Mr HULOT

un roman de

J.-C. CARRIÈRE

Inspiré du célèbre film de JACQUES TATI

Illustré par Pierre Etaix

ROBERT LAFFONT

pays « nantis ». Au contraire. Il l'a d'autant moins comblé qu'en ce milieu du vingtième siècle la disparition des famines et les progrès médicaux, en diminuant la mortalité, alors que se maintenait la fécondité traditionnelle, ont provoqué l'immense essor démographique qui est sans doute le fait majeur de notre époque : l'humanité augmente toutes les vingt-quatre heures de la population d'une ville importante ; chaque année voit naître par exemple 300.000 Algériens, 700.000 Egyptiens et 13 millions de Chinois.

Nous voilà enfermés dans une dialectique désespérante de la démographie et du retard économique, les deux phénomènes se complétant pour empêcher tout progrès de la production : l' « Etude sur l'économie mondiale » de l'O.N.U. (1955) indique qu' « alors que la production s'est accrue d'environ 45 % depuis l'avant-guerre dans les pays développés, elle semble n'avoir augmenté que de 5 % dans les pays sous-développés ». En d'autres termes, le fossé se creuse au lieu de se combler.

Le dossier de Tibor Mende est nourri de nos erreurs, l'anachronisme colonial de la France, l'impérialisme économique de l'Angleterre, l'étroitesse des vues de la stratégie américaine — et aussi des succès soviétiques : Chine, Inde, Syrie.

Mais Tibor Mende montre aussi aux Européens les cartes qu'ils ont en main, une aide importante et inconditionnée aux pays sous-développés, même neutralistes, aide que la supériorité de l'Occident en capitaux exportables rend possible et urgente, un développement sans réticences de l'assistance technique, enfin une organisation plus juste des marchés des matières premières, principales sources de revenus des pays sous-développés.

REVUES

« Botteghe Oscure » a dix ans

● *La République des Lettres*

Il y a dix ans exactement, au printemps 1948, paraissait le premier numéro d'une revue qui ne ressemblait à aucune autre. Installée dans une petite rue de Rome, la Via delle Botteghe Oscure, qui longe le Circus Flaminii, construit vers 220 av. J.-C., sa fondatrice, la princesse Catani, a décidé d'appeler la nouvelle publication « Botteghe Oscure ».

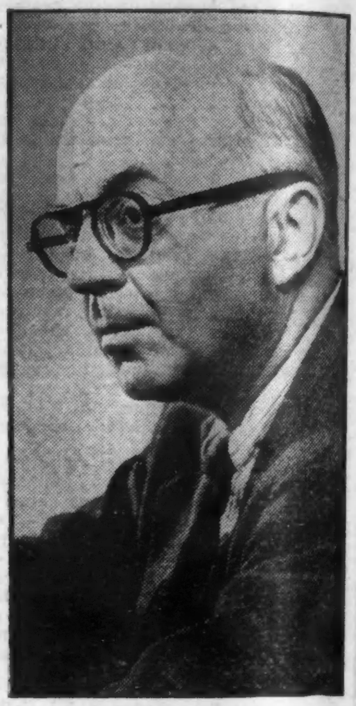
Mais il ne faut pas se fier aux titres. Il ne s'agit pas d'une revue littéraire italienne, mais d'un ensemble qui publie des textes en cinq langues différentes : anglaise, italienne, française, allemande et espagnole. Paraissant deux fois par an, chaque numéro comprend plus de 500 pages. Au cours des vingt numéros parus, la princesse Catani a donné la parole à 185 écrivains américains, 115 anglais, 78 français, 23 allemands et 24 auteurs de langue espagnole.

D'origine américaine, âgée aujourd'hui de 76 ans, née Marguerite Chapin, elle avait épousé un compositeur italien, le prince Roffreo Michelangelo Francesco Catani, septième duc de Sermoneta, huitième prince de Teano, premier prince de Bassano. Entre 1920 et 1940, elle vécut à Versailles et publia cette admirable revue que fut « Commerce » et qui fit connaître en France Faulkner, Musil et tant d'autres écrivains étrangers de premier plan.

« Botteghe Oscure » a continué cette tradition. De Brecht à Michaux, de Silone à Moravia, de Dylan Thomas à Char, on y trouve la plupart des grands noms de la littérature contemporaine. Pour fêter le dixième anniversaire de sa fondation, Archibald Mac Leish, un des plus grands poètes américains vivants (il fut aussi conseiller du président Roosevelt), explique le caractère unique de cette revue : « Botteghe Oscure », dit-il, est une des rares publications qui s'occupent de littérature et non de littérature sur la littérature ». Au moment de sa fondation, la revue a espéré réaliser « ce vieux rêve de la République universelle des Lettres » après l'échec de l'Unesco « qui se préoccupe d'éducation et non de culture » .

« Botteghe Oscure » est tiré à 5.000 exemplaires.

LA PRINCESSE CATANI.
La littérature pure.



JOHN DOS PASSOS.
Le mouvement ouvrier.

ÉTATS-UNIS

Aventures d'un jeune homme

de John Dos Passos, Ed. Gallimard. 350 pages, 950 francs.

● *L'Amérique de Roosevelt.*

Dans « 42e parallèle », « 1919 », « La grosse galette », l'art violent de John Dos Passos montrait l'effet désintégrant de la société capitaliste. Les individus, leurs vies, sont réduits à « une addition de gestes », selon la formule de Sartre qui ajoute : « Après une telle lecture nous voici tous des révoltés ».

Après « USA » John Dos Passos a voulu décrire la révolte et il a modifié sa forme : au lieu de peindre des foules écrasées, des fragments d'actualité et d'existences, il s'attache aux pas d'un seul héros ; c'est, dans « Aventures d'un jeune homme » (1939), Glenn Spottswood, organisateur du mouvement communiste américain, un homme révolté.

Mais si les moyens changent, la vision de l'écrivain va se figer. Pour John Dos Passos, qui à partir des « Aventures d'un jeune homme » s'apprête de livre en livre à se révéler davantage, jusqu'à devenir carrément réactionnaire, on ne transforme pas le monde. L'activité révolutionnaire engendre en se ramifiant sa propre sclérose, comme un mollusque la prison de sa coquille. Le mouvement communiste est voué à la bureaucratie et les individus doivent choisir entre le conformisme ou la mort.

La race des grands héros

Voyez la vie de Glenn Spottswood : une succession d'échecs, de portes qui se ferment et ne se rouvrent plus. Laissé à lui-même dès l'enfance — sa mère est morte, son père révoqué de l'Université pour pacifisme — Glenn Spottswood est pourtant de la race des grands héros : ses actes le suivent, le cernent, et sont à la fin ses seuls maîtres. Ne plus rien tenir que de soi, même la mort, n'est-ce pas ce qu'on nomme la liberté ? Plus américain que philosophe, Spottswood pour son compte eût préféré la victoire, qui le fuit.

Premier échec : sans un sou, affamé, le jeune Glenn lave la vaisselle, puis fait les moissons et noue ses premiers liens avec les travailleurs. Leur passivité l'effraie, il s'enfuit.

Deuxième échec : New York, après-guerre déchaînée et prospère. Hébergé par des intellectuels bohèmes, « des *bourgeois émancipés* », Glenn parvient à terminer ses études de droit à l'Université de Columbia et trouve un emploi dans une banque du Sud. Mais il se mêle à un mouvement de grève ; renvoyé, poursuivi, il s'enfuit.

Troisième échec : de retour à New York il fait son choix et s'inscrit au parti communiste ; une aventure amoureuse, ratée, une mission dans les mines, où il se fait assommer, achèvent de le mûrir. Mais il entre en contradiction avec la ligne du parti et croit juste de l'exprimer. Exclu, il perd ses amis et jusqu'à sa maîtresse, une femme belle, riche et « de gauche ». Fuir ne suffit plus, il s'expatrie.

Quatrième échec : Glenn s'embarque pour l'Espagne, afin de combattre avec les Républicains. Mais le totalitarisme a les bras longs. Reconnu, soupçonné de traîtrise à l'égard du parti ouvrier, il est jeté en prison. On le libère au cours d'une attaque et il en profite, sciemment, pour marcher vers les balles.

Dès le départ le livre est pris dans un filet : il n'y aura pas place pour un acte heureux.

Toujours victime

Comment admettre en effet le personnage de Glenn, toujours de bonne foi, toujours victime ? En fait, pour Dos Passos, l'ennemi au sein duquel rien n'est possible, c'est le système capitaliste qui fausse les volontés ; mais Glenn aussi y est inclus ; pourquoi ses actes ont-ils le privilège d'échapper à toute déformation, pourquoi est-il le

Jérôme CARCOPINO

de l'Académie Française

PASSION ET POLITIQUE CHEZ LES CÉSARS

"Sous les apparences de la force, l'empire était déjà malade"

HACHETTE

seul — quand chacun est dévoré — à demeurer juste ?

Et quel acharnement contre sa personne : sort-il avec la fille dont il est amoureux ? Un pauvre détail revient à chaque fois : il pleut, ils ont les pieds mouillés. Le capitalisme, chez Dos Passos, est un persécuteur qui, tel Jupiter, pense à tout.

Ce n'est plus ce beau regard, inhumain d'objectivité, que l'auteur de « USA » promenait alentour ; les apparences demeurent — absence de transitions, d'interprétations psychologiques — mais le choix est fait : il y a les bons et les méchants.

Certaines scènes sont encore remarquables, quoiqu'on les ait lues ailleurs et sous la même plume : la moisson dans les Etats du Sud, le New York débraillé des années vingt, la satire des intellectuels progressistes. S'il domine mal son humeur, ses sympathies, et s'apprête à céder au pessimisme, Dos Passos demeure un écrivain exceptionnel par tout ce qu'il embrasse en un roman. Il y a Spottswood et il y a le parti communiste et la banque, et puis toute la chaîne des intérêts divers et composés qui vont aller des uns aux autres.

Le sacrifice de l'opposant

Et si Glenn Spottswood se fait tuer c'est parce qu'il le choisit, mais aussi parce qu'une infinité de rouages, de petites volontés éparses, anonymes et résolues exigent également sa disparition — c'est le sacrifice, toujours à recommencer, de l'opposant ; pour Dos Passos : du « juste ».

Si « Aventures d'un jeune homme » n'est pas de tout premier plan, c'est un important maillon dans la chaîne des œuvres de Dos Passos. Le début d'une trilogie sur le mouvement ouvrier qui se poursuivra avec « Numéro un » — déjà traduit — et « Le Grand Dessein ».

Or on peut bien feuilleter et retourner ce nouveau volume, ni sa date, ni sa place au rang des autres œuvres, ne sont indiquées. Lorsqu'il s'agit de traductions certains éditeurs paraissent ainsi brouiller les cartes à plaisir; serait-ce dans l'espoir de dissimuler le grand désordre qui préside à l'apparition en français des différents éléments d'une œuvre étrangère ? Pernicieuse obscurité : un lecteur s'intéressera plus volontiers à ces « Aventures d'un jeune homme » si on lui donne les moyens d'y suivre une démarche, les recherches et les mécomptes du sombre esprit de Dos Passos.

BREF

UN DOCUMENT

JOURNAL D'UN VOYAGE EN CHINE par Lucie Faure. Julliard. 232 p. 750 fr.

QUEL soulagement ! L'auteur de ce livre déclare immédiatement qu'elle n'est pas sinologue, qu'elle n'a passé que six semaines en Chine et qu'elle ne croit pas avoir écrit un essai exhaustif sur la Chine nouvelle. Après tant d'autres voyageurs qui n'étaient pas plus sinologues que Mme Lucie Faure, dont le séjour en Chine fut aussi bref que le sien et qui se croyaient quand même autorisés à nous communiquer une opinion définitive, on lit avec plaisir ces impressions vivantes et sans prétention.

Qu'elle se promène dans les rues de Pékin ou de Shanghaï, qu'elle visite les monuments du passé, qu'elle parle avec Mao ou ses ministres ou avec des gens qu'elle a rencontrés au hasard de son voyage, Lucie Faure se contente de *raconter*, un peu à la façon de René-Pierre Gosset. Et le miracle s'opère : le lecteur retient une impression beaucoup plus vivante de la Chine nouvelle, de ses progrès et de ses insuffisances qu'à travers certains livres plus ambitieux.

La collection littéraire la moins chère du monde

La Bibliothèque Mondiale vient de battre un record de prix et de goût ; elle édite sous une présentation raffinée les meilleurs ouvrages des écrivains classiques et contemporains et vous les livre à domicile au prix moyen de 150 francs.

Ecrivez à la Bibliothèque Mondiale, 8, rue de Berri, Paris (8e) (serv. EX-19). Contre 5 timbres vous recevrez un bel ouvrage spécimen de cette collection et une documentation détaillée des volumes parus et à paraître.

CLASSIQUES

VIEILLE RUSSIE

par JEAN-LOUIS BORY

DEPUIS qu'Eugène Melchior, vicomte de Vogüé (1848-1910) lui a ouvert une brèche, il s'est produit une invasion du roman russe. Une fois fourni l'effort nécessaire à l'autorepérage au milieu des noms, prénoms, patronymes, diminutifs et surnoms utilisés à raison de quatre ou cinq pour désigner un seul personnage — nous y retrouvions bien souvent sous des couleurs insolites et saupoudrés d'âme slave (exception faite pour Dostoïevsky et certains Gogol) du Balzac et du Flaubert, du Maupassant, voire du Rousseau. Mais que ces couleurs, que cette âme étaient plaisamment dépaysantes ! « *Le moujik laissa samovar et vodka dans son isba, remisa la télègue, endossa sa touloupe et parcourut cent verstes* (1) *en troïka pour regagner la datcha du barine.* » Ces traductions (*sic*) ont bien des charmes, et d'abord (si l'on ajoute tous les en-français-dans-le-texte écrits en italique) celui de vous offrir l'illusion de lire le russe à livre ouvert.

Par chance, l'important massif romanesque des écrivains contemporains des derniers tsars n'était pas encore entièrement exploré. Ce qui nous vaut la publication de plusieurs inédits de Tolstoï et de Tchékov. Inédits qui sont pour la plupart écrits de jeunesse, puisque Tolstoï a 24 ans lorsqu'il publie « Enfance » (2) et que Tchékov, de 32 ans le cadet de Tolstoï, en a 22 lorsqu'il publia « L'Offense » (3), Textes, il faut bien l'avouer, qui, s'ils n'étaient pas signés par Tolstoï ou par Tchékov, retiendraient peu notre attention : ils sont moins intéressants par eux-mêmes que par ce qu'ils annoncent.

Un petit garçon modèle

« Enfance » représente le premier volet d'un triptyque « Enfance-Adolescence-Jeunesse » qui devait être un roman « autobiographique » selon une technique chère à Tolstoï et qui nous permet de trouver, par exemple, les clefs de « Guerre et Paix » : frères, parents, amis, entourage et Tolstoï lui-même remaniés, fondus, transposés, deviennent les personnages du roman sans qu'il y ait pourtant déformation des données réelles.

Voici donc l'histoire de Nikolenka, petit garçon noble de la très Sainte Russie de la première moitié du XIXe siècle. Ce garçonnet découvre le monde, c'est-à-dire les hommes (sa famille et les innombrables parasites et domestiques de son aristocratique famille) et la nature (la nature russe : la plaine et la forêt). Sans doute, le jeune Nikolenka-Tolstoï note avec acuité ses réactions, qui restent heureusement puériles (sautes d'humeur, larmes inexplicables, amours vagues, sensibilité impressionniste), mais ce petit Russe qui, parlant français et allemand, n'a pas toujours la permission de bavarder en russe et qui joue aux Robinsons suisses, nous paraît très occidentalisé et fort peu différent des petits Français qu'anima la comtesse de Ségur — née Rostopchine, il est vrai, comme chacun sait.

Bien plus étonnant pour nous qui avons eu notre enfance sous la Troisième République, se révèle le détail de la vie courante du petit Nikolenka, et sur lequel Tolstoï, pour qui tout cela va de soi, ne songe pas à s'attarder. Monde fabuleux que cette vieille demeure seigneuriale de la Russie d'avant l'abolition du servage : ces sorbets servis en pleine forêt avec grand déploiement de linge et de vaisselle par le serf-buffetier ; toutes ces mains, toutes ces épaules que l'on baise ; ces extravagantes cueillettes de noisettes dans un cabriolet traîné par des valets de chambre alors que l'intendant plie les branches vers leurs jeunes Excellences et que les servantes broient les coques entre leurs dents ; ce vieil aveugle acheté pour sa mémoire d'aveugle et qui récite au commandement « Les Mille et une Nuits ».

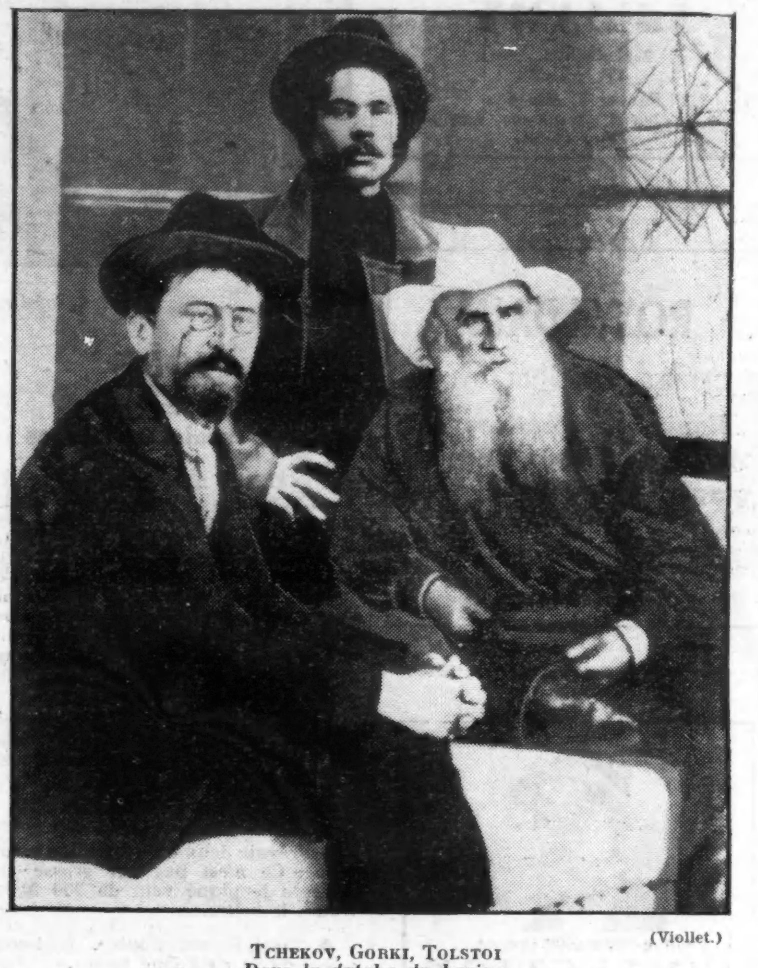
Tolstoï a lui-même accusé « Enfance » de « littérature ». Il a raison. Et c'est une excellente idée que de faire suivre ce texte « jeune » et pourtant d'allure vieillotte des « Souvenirs d'Enfance », dont « Enfance n'est après tout que la version « ségurisée ».

Tolstoï approche de la mort. Il se penche sur son passé. Cela nous vaut une série de « flashes » qui, allégés des disgressions, commentaires et sermons dont Tolstoï a malheureusement gâché son œuvre vers la fin de sa vie, nous présentent une galerie de personnages étonnants et quelques scènes aussi belles que les plus belles (je pense au Combourg du jeune Chateaubriand) des « Mémoires d'Outre-Tombe ».

Une gageure littéraire

A l'origine de « L'Offense » il y a une gageure littéraire : le jeune Tchékov, spécialiste en petits contes humoristiques, parie d'écrire, lui aussi, un roman à la mode : « hongrois » et à tendance sociale. Si « Enfance » rappelle la comtesse de Ségur, le début de « L'Offense » évoque Dickens, dans ses meilleurs moments, et Delly le reste du temps. Une vilaine orgueilleuse châtelaine, la brune comtesse Thérèse, cravache le père d'Ilka, la fraîche harpiste ambulante. Ilka jure de venger cette offense. Le roman est l'histoire de cette vengeance.

Heureusement pour nous : Tchékov est déjà Tchékov. Ici, là, de petites pointes, des images cocasses en rupture de ton, des réflexions humoristiquement amères nous préviennent que cela n'est pas possible, cela ne va pas durer, et ouf, le ton change. Ilka ne peut se venger de la comtesse que si elle devient comtesse à son tour, car la justice ne vaut que pour les nobles. A ce triste détour de sa méditation, un coup de feu retentit. Un oiseau tombe, mort, sur les genoux d'Ilka (c'est déjà le symbole de la Mouette !) et paraît le comte Arthur, le vampire aux yeux d'or, en outre plus ou moins amoureux de la belle Thérèse. Arthur, c'est déjà Platonov, cynique, séduisant, lâche, très doué, très amer, très malheureux, très velléitaire, multipliant les jongleries désespérées. Il passe marché avec Ilka : qu'Ilka lui apporte un million, il l'épouse, elle sera comtesse, elle poursuivra alors la comtesse Thérèse en justice. Pour gagner ce million, mon dieu, Ilka sait ce qu'il lui reste à faire. La pure et farouche Ilka file à Paris ! Pour notre satisfaction, Delly s'enfonce dans les brumes...



(Viollet.)

TCHEKOV, GORKI, TOLSTOI
Dans la datcha du barine.

Comment Ilka reviendra de Paris dare-dare, millionnaire et vierge quand même, comment elle épousera Arthur, sera humiliée par Thérèse, se tuera, etc. : tout cela est débridé, abracadabrant, tantôt ricanant, tantôt espiègle. Nous en retirerons pour notre plaisir quelques dialogues qui portent déjà la marque de Tchékov et la déchirante histoire de la petite fille à la tulipe, histoire où la vertu, comme il est naturel, ne triomphe pas.

Je dois signaler aux amateurs de Tchékov la publication d'autres inédits (4). Carnets de notes décevants — très inférieurs, par exemple, aux Carnets de Henry James ; et quatre nouvelles qui, sauf « Une Rencontre » toute de pittoresque baroque, baignent dans un curieux mélange de nihilisme et d'espoir informe.

Toujours pour les amateurs de Tchékov : vient de paraître un théâtre complet, en un volume, joliment relié, ce qui ne gâte rien (5).

(1) 1,067 km.

(2) « Enfance » par Tolstoï, traduit par Daria Olivier. Editeur Pierre Horay, 222 pages, 600 francs.

(3) « L'Offense », par Tchékov, traduit par Génia Cannac. Editeur Pierre Horay. 192 pages, 495 francs.

(4) « Quatre nouvelles, Carnets de notes » de Tchékov. Calmann-Lévy, 288 pages, 863 fr.

(5) « Théâtre de Tchékov », Editeur Denoël, 416 pages, 1,650 francs.

FABRIQUE DE
SOUTIEN - GORGE
ET LINGERIE
LEJABY
à BELLEGARDE (Ain)
Tél. : 2-68
Bureaux et Dépôts :
9, rue du Fbg-St-Honoré, PARIS
ANJ : 45-33.

Le grand col à plis (Cardin). (Dambier.)

ENSEIGNEMENT

La grève des enfants

NOUS avons reçu de nombreuses lettres, émanant de parents réellement inquiets à la fin de ce second trimestre, des conditions dans lesquelles travaillent leurs enfants dans l'enseignement public secondaire (lycées et collèges).

Une mère dont les enfants poursuivent leurs études à Limoges nous écrit :

> *« Je suis écœurée par l'ambiance qu'on crée dans ces écoles : trop peu de professeurs, trop d'élèves, c'est à dégoûter les enfants des études. Dès qu'on essaie d'aborder un chef d'établissement ou un professeur, nous les parents, c'est tout juste si on nous reçoit, nous ne savons rien des études de nos enfants. »*

Au collège de Pontoise, en classe de quatrième, la situation est encore pire; le professeur de français-latin s'est absenté deux jours environ toutes les trois semaines, le professeur d'anglais a fait une cure de quinze jours pendant le deuxième trimestre, le professeur de sciences naturelles est parti pendant trois semaines, celui d'allemand pendant quinze jours, etc. Des rédactions données en janvier ont été rendues corrigées fin mars.

A Paris, les élèves et les parents sont généralement satisfaits dans les lycées de garçons, compte tenu de la surpopulation des classes. Bien entendu, il y a eu certaines absences de professeurs, toujours compliquées par le manque de remplaçants, mais en général, les heures de cours sont respectées. Dans les lycées de filles, au contraire, les parents se plaignent. En

ROYALDAIM
CANNES - PARIS - DEAUVILLE
Nouvelles créations en Agneau - Velours, Agneau glacé et Veau - Velours
◆
74, rue de Rennes
LIT. 44-84

MODE

Les cols vraiment blancs

PRINTEMPS rime avec cols blancs. En piqué, en organdi, en albène, ils réapparaissent chaque année avec le hirondelles. Cardin les a traités cette saison comme il traite ses cols de lainage. Il a posé sur un blouson de flanelle grise un col en piqué nid d'abeilles monté à gros plis couchés non repassés. Madeleine de Rauch propose la version classique : larges revers de shantung sur un manteau noir doublé de même soierie.

Les cols blancs sont parfaitement seyants à une condition : qu'ils soient blancs. Douteux et chiffonnés : ils « coulent » une toilette.

Pour qu'un col soit impeccable il faut :

● Prévoir deux cols pour une même tenue. Ce n'est pas une grosse dépense : le piqué vaut de 300 à 800 francs le mètre.

● Faire le col double. Il tombe mieux et se chiffonne moins.

● Choisir un système d'attache facile : boutons-pressions ou rubanpressions.

● Ne pas le porter sous un manteau.

● L'empeser légèrement après l'avoir lavé avec un apprêt liquide genre Dip. Plus il est amidonné, moins un col se salit. Les cols glacés peuvent être portés cinq ou six fois sans bouger, mais il faut les confier à un blanchisseur spécialisé (prix entre 50 et 80 francs chaque lavage).

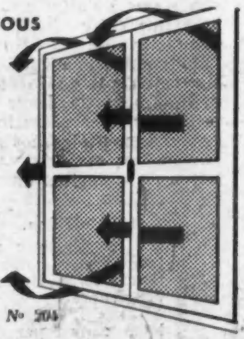
● ...Et se laver énergiquement le cou !...

Les revers classiques (M. de Rauch). (Dambier.)

* UN MODÈLE DE LA
COLLECTION
" JOIE ET LUMIÈRES "
Léon 21, RUE DAUNOU

Bustier "BUSTY LOOK"
dos complètement nu, très elegant, permettant n'importe quel decolleté.
En dentelle, taffetas et elastique nylon.
Réf. 1099
English Rose
Liste des dépositaires :
English Rose, 79 Fg Poissonnière, Paris 9e
Tél. PRO. 73-43

les courants d'air pénètrent chez vous
par là...
été comme hiver



Votre intérêt est de faire poser dès maintenant
les véritables joints métalliques Superhermit
sur vos fenêtres et portes.
Vous bénéficierez d'une pose rapide et moins chère.
Cet hiver, vous économiserez 40 % de combustibles.
Pendant 20 ans, vous êtes couvert par le chèque-garantie
Superhermit. Qualité-France contrôle Superhermit.
Superhermit
JOINTS METALLIQUES BREVETES
Demandez aujourd'hui notre documentation N° 204
s. a. r. l. 20 Millions, fondée en 1933
79-81, Fg. Poissonnière, Paris 9e. Pro. 80-89
* Agences et Pose dans toute la France.

Soyez à la page...
Ayez à vos fenêtres du
VOILE TERGAL
« PLEIN JOUR »
Si joli - Si pratique
Toute documentation à :
Rideaux ETRAME - CAUDRY (Nord)
M. ....
Rue ....
à ....
désire recevoir gratuitement le catalogue des Rideaux ETRAME
RIDEAUX AU METRE OU CONFECTIONNES
LIVRES PRETS A POSER

classe de sixième, au lycée La Fontaine, les élèves n'ont cours ni le mercredi matin, ni le jeudi, bien entendu, ni le vendredi après-midi. Le professeur d'anglais a disparu pendant un mois, le professeur de dessin également. Quant au professeur de mathématiques, surchargé, il a renoncé à infuser sa science à celles qui ne l'assimilent pas d'office. Partout, les horaires sont aberrants ; certains jours, les matinées durent parfois de 8 h. 1/4 à 12 h. 1/4 sans récréation. D'autres jours, les élèves sont renvoyées après une heure de cours pour laisser la place à d'autres classes.

Cette situation est désastreuse. Comment surveiller les allées et venues d'adolescents dont on ne peut même pas savoir précisément les heures de classe ?

Comment expliquer à des élèves l'importance du travail quand ils vous répondent :

« *On n'a pas eu maths, aujourd'hui, parce que le professeur n'était pas là* » ?

En même temps, tous s'accordent pour apprécier la qualité de l'enseignement donné... lorsqu'il est donné. Et les parents de Marseille et de Toulouse expriment, dans l'ensemble, leur satisfaction.

Il ne s'agit malheureusement pas d'un problème auquel des solutions provisoires peuvent être proposées.

Il ne peut être résolu que dans le cadre d'une politique révolutionnaire de l'enseignement, et avec la volonté, à l'échelon national, d'enrayer une dégradation de l'instruction dont les conséquences seront éprouvées, à l'échelon national, d'ici quelques années. Peut-être faudra-t-il en arriver à la « grève des enfants » ?

Supposons par exemple que tous les écoliers parisiens de l'enseignement secondaire, sous la conduite de leurs professeurs, aillent manifester à la manière des policiers, devant le Palais-Bourbon, et qu'ils envahissent ensuite le ministère de l'Education Nationale...

La preuve semble faite qu'il n'y a plus d'autre manière de se faire entendre. Mais comment s'appellera la leçon ce jour-là ?

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Acheté*** un bandeau serre-tête en lastex noir. Très large et très souple, il est facile à placer et permet d'être nette les jours « pré-mise en plis ». Cette mode des bandeaux dans les cheveux, lancée par les cover-girls au moment de la ligne sac (difficile à porter avec un chapeau), commence à prendre maintenant, bien que la robe-chemise elle-même ait tendance à disparaître. (Le bandeau, en différents coloris, 650 frs chez Franck, 80, rue de Passy.)

● ***Supprimé*** les taches de vin ou d'huile en munissant les bouteilles d'un entonnoir-verseur « Stop ».

Ce petit anneau de matière plastique qui se pose autour du goulot est parfaitement efficace et évite réellement les gouttes. Madame Express a été la première étonnée en le constatant. Attention ! si vous mettez les bouteilles sur la table, choisissez le modèle transparent, les modèles de couleur ne sont pas esthétiques. (80 frs, Grands Magasins.)

● ***Goûté*** un nouveau condiment qui resemble un peu à de la « Savora » mais qui présente la particularité d'être absolument sans sel. Cette innovation intéressera toutes les personnes condamnées au régime déchloruré : femmes enceintes, cardiaques, obèses, etc., en donnant tout de même un peu de goût à leurs aliments. (Moutarde « Captiva » marque Bornibus.)

Rouge et « pas cher »

● ***Repéré*** un bon tailleur de lainage rouge « pas cher ». Les poches et le col sont bordés de bleu marine. Les boutons dorés jurent un peu avec la bordure, mais il est bien facile de les remplacer par des boutons rouges. Et de raccourcir la jupe qui est trop longue. A 13.500 francs, il n'est vraiment pas cher. (Galeries Lafayette.)

● ***Remarqué*** chez d'Arthéna, 20bis, rue La Boétie, deux petites tables gigognes. Pieds : quatre tiges en fer forgé noir. Plateau (amovible) : une planche rectangulaire de contre-plaqué recouverte d'une matière plastique imitation rabane (ou rouge, jaune ou noir). Très simples et très pratiques. Prix des deux tables : 3.990 francs.

● ***Déniché*** une cagoule astucieuse en tulle de nylon blanc. Pratique pour celles qui ont l'habitude de se maquiller avant de s'habiller, elle préserve pull-over et robes à encolures étroites des taches de rouge à lèvre et de fond de teint. Attention de ne pas attraper une mèche dans la fermeture à glissière, un élastique aurait peut-être été plus commode. Mais l'idée est ingénieuse et le tout ne pèse rien et se lave comme un mouchoir. (« Maskevitt » : 495 francs, en vente dans les pharmacies et les grands magasins.)

MAISON

Les éléments qui marquent l'époque

LA mode, en matière de décoration d'intérieur, est moins changeante, mais tout aussi impérieuse que la mode tout court.

Il n'est heureusement pas nécessaire de refaire toute une installation pour donner une nouvelle jeunesse au cadre dans lequel on vit. Que l'on songe à faire de sérieux achats, ou qu'il s'agisse seulement de rafraîchir une pièce, voici les éléments nouveaux qui marquent l'époque :

Intérieurs de style

● Les murs sont tapissés de papier peint ou habillés de tissu. Lorsqu'ils sont peints, les moulures sont « rechampies ».

● Galons et franges garnissent à nouveau meubles et rideaux. La passementerie après une longue éclipse connaît une grande vogue.

● Les abat-jour ont changé de forme, ils sont plus larges et plus plats, du modèle dit « bouillotte ».

● La moquette rouge que l'on ne voyait plus que dans les halls d'hôtel est de plus en plus en vogue.

● Des anciens chenêts servent de supports à une plaque de marbre ou de bois pour former une table basse.

● Des rafraîchissoirs contenant des plantes vertes trônent dans les salons.

● Les pièces de style « Romantique » s'ornent de tapis à fleurs et à caissons de préférence sur fond noir.

● De lourds tapis taillés en forme et affleurant le sol habillent des tables rondes.

● Les accessoires de salle de bains sont en porcelaine décorée de fleurs, oiseaux, ou toile de Jouy.

Intérieurs modernes

● Murs et plafond sont polychromes.

● Des cloisons mobiles séparent les pièces petites et permettent de les agrandir les jours où l'on est nombreux.

● Les plantes vertes sont utilisées en décoration murale, ou en guise de fausse cloison sur un support de bambou ou de fer forgé.

● Les sièges sont recouverts de gros tissus genre tweed ou de plastique-cuir lavable.

● Des tapis unis en laine, poil animal ou sisal très vifs de tons mettent en valeur les meubles de bois clair.

● Les éléments de rangement sont suspendus dans la chambre d'enfants, afin de gagner de la place au sol pour leur permettre de jouer.

● Des agrandissements photographiques géants donnent une impression d'espace, et composent un élément décoratif nouveau.

● Les meubles superposables et juxtaposables, se prêtant à de multiples combinaisons, permettent de changer périodiquement la physionomie d'une pièce de séjour.

Partout on peut installer :

● Des w.-c. tapissés de papier lavable à fleurs ou à dessins.

● Des intérieurs d'armoires, de placards et de tiroirs gainés de plastique adhésif (Vinilia décor ou Archer contact).

● Des portes de cuisine laquées d'un ton nettement foncé (rouge vif, vert gazon, bleu de roi) en opposition aux murs et appareils blancs. Couleur foncée qui offre l'avantage de ne pas conserver les traces de doigts.

● Des balcons fleuris, même tout petits.

● Des dallages plastiques à carreaux noirs et blancs dans une entrée.

● Des tables de salle à manger rondes plutôt que carrées ou rectangulaires.

RECETTE

Les maquereaux frais au vin blanc

(pour 4 personnes)

— 8 *maquereaux moyens.*
— 3 *carottes.*
— 8 *petits oignons blancs.*
— *Thym, laurier, poivre en grains, sel, persil.*
— 1 *grand verre de vin blanc très sec.*
— 1 *verre à porto d'huile d'olive.*

● Couper les carottes en rondelles, émincer les oignons, et les étuver avec : vin blanc légèrement allégé d'eau ● Ajouter 8 à 10 grains de poivre entiers, une brindille de thym, et une feuille de laurier. Laisser cuire à feu doux quelques minutes (5) ● Dresser les maquereaux sur un plat allant au four ● Recouvrir avec cette marinade (les poissons ne doivent pas baigner complètement) ● Saler, et verser sur chaque poisson un peu d'huile d'olive ● Faire prendre l'ébullition sur le feu, puis finir la cuisson à four chaud pendant dix minutes environ ● Laisser refroidir et saupoudrer de persil haché.

Ce plat peut être fait de la veille, car il gagne à être servi très froid.

A partir du 12 AVRIL
Dans ses magasins, entièrement rénovés
2, Boulevard Haussmann.
PILLOT
présente
ses dernières Créations!

En vente
dans toutes les succursales

MAGASINS PRINCIPAUX
11, BOULEVARD ST-DENIS
RUE DE RIVOLI - TÉL. : ARC. 44-13, 49-30
BOULEVARD HAUSSMANN - TÉL. : ...
CABINETS DE PÉDICURES

SUCCURSALES
13, AV. D'ITALIE
109, FAUB. SAINT-ANTOINE
107 BIS, AV. DU GÉN. LECLERC
14, PLACE DE LA RÉPUBLIQUE
141, Bd SÉBASTOPOL
137, Fg DU TEMPLE
90, AV. LEDRU-ROLLIN

CRÉATIONS NOUVELLES
MERCEY
TAILLEUR-COUTURIER
PEAU et CUIR
HABILLE L'HOMME ET LA FEMME
en PRÊT A PORTER ou SUR MESURES
50, AV. VICTOR-HUGO - KLÉ. 70-18

LA REINE BLANCHE

BAGUES DE FIANÇAILLES
CADEAUX DE QUALITÉ
SÉLECTION DE TRÈS BEAUX BRILLANTS
9 h. à 19 h. 30 sf dim. et lundi
GOB. 43-48
35, AV. DES GOBELINS.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

MALAGAR. — VENDREDI-SAINT

DURANT la nuit de lundi à mardi, survint une tempête. Les enfants eurent peur dans les chambres qui avaient gardé l'odeur de l'hiver et de ces longs mois ténébreux où personne ne pénètre dans la maison fermée. Depuis, la nature demeure troublée. Les oiseaux se taisent ; les lilas, les pivoines au bord de la floraison, se retiennent. Aujourd'hui Vendredi-Saint, après une matinée radieuse, le soleil s'est voilé à trois heures selon ce qui est écrit. Un vent désespéré venu de la mer pousse vers nous des nuées en déroute.

Continuerai-je sur ce ton ? Pourtant, de quoi parlerai-je ? Entre ce qu'un chrétien commémore aujourd'hui et la politique des hommes, s'étend un abîme que je n'arrive pas à franchir. De quoi parlerai-je, sinon de ce dont un croyant a honte de parler, — non qu'il cède au respect humain, mais cet amour-là a aussi sa pudeur. Et surtout il se sait incompréhensible à qui ne le ressent pas. Newman disait (à moins que ce ne soit Kierkegaard) que Dieu est quelqu'un à qui on parle, non quelqu'un de qui on parle. Il n'empêche que souvent des correspondants m'interrogent à ce sujet, s'étonnent de ma foi, de cette nappe d'eau cachée sous tout ce que j'écris et qui, entre les mots, affleure.

EN ce jour de la mort du Seigneur, j'en parlerai donc. Pourquoi suis-je de cette religion ? Parce que j'y suis né ? Oui, sans doute. Mais comme dit Pascal, précisément parce que j'y suis né je me mets en garde contre elle. Et quoique j'y sois né, je la trouve différente de toutes les autres. Il n'empêche (comment le nier ?) qu'elle m'a possédé avant que j'aie pu m'en défendre. Mais tant d'autres qui, eux aussi, y sont nés, n'ont eu de cesse qu'ils ne s'en soient délivrés, ou n'en ont jamais subi l'attrait. Pourquoi sommes-nous différents, nous, les fidèles ? C'est qu'il y a chez le chrétien le plus tiède, s'il est tout de même un vrai chrétien, un attachement, une passion à la mort à la vie, une tendresse qui participe de l'enfance, je ne sais quoi de doux qui n'est pas de ce monde. Cette grâce porte avec elle sa certitude. Pourtant j'y résisterais si je ne croyais pas que tout est vrai de ce qui est écrit, vrai d'une vérité littérale, que chaque parole du Seigneur (« Le ciel et la terre passeront mes paroles ne passeront pas ») pèse sur l'Histoire de son poids éternel...

MAIS enfin si j'avais collaboré à cette collection d'un éditeur intitulée CE QUE JE CROIS, si j'avais à répondre en quelques lignes, à m'expliquer sur les motifs de ma croyance, que dirais-je ? Car cet assentiment passionné, encore faut-il qu'il ne se heurte pas à un interdit de la raison. Réduite à son expression la plus simple, ma foi repose sur une évidence, qui sans doute ne vaut que pour moi : la vie a une direction, elle a un but. Elle n'a pu apparaître à un moment donné à la surface de la matière éternelle. Cette première cellule vivante qui portait en germe tout amour et toute pensée, et toute musique, et ce corps humain, si beau quand il est beau, et tout ce qu'il a inspiré, suffirait à me mettre à genoux.

SI nous avons été créés, comment Celui qui nous a créés, s'il est amour, ne se serait-il pas manifesté ? Ici intervient le fait du Christ. « Le mythe » m'objectera-t-on. Non : le fait, d'abord. Et j'admire comme vous vous en débarrassez avec un mot, car tout repose sur une histoire, non sur une légende, sur des textes, sur des témoignages qui relèvent de la critique historique. J'appartiens à une génération de chrétiens qui eut vingt ans à l'époque du modernisme et dont la foi subit les assauts des exégètes d'Allemagne et de France. J'en ai été personnellement atteint jusqu'à m'interdire, durant plusieurs années, la lecture de l'Evangile de saint Jean. Et je m'en étonne aujourd'hui...

Serait-ce que je ne doute plus ? Je mentirais si je le disais : croire, c'est douter. Seuls ceux qui croient, doutent. « Je crois, Seigneur ; viens au secours de mon incrédulité ! » Cette supplication qui est dans l'Evangile, elle jaillira de ce pauvre cœur jusqu'à ce qu'il cesse de battre. J'achoppe au péché d'Adam, au mystère du mal, à cette création dont la loi semble être « l'entre-dévorement » (le mot n'est pas dans le dictionnaire, mais ce qu'il exprime se confond avec ce qui est). Je ne résous rien. Je passe à travers ce mur comme le Seigneur ressuscité. Je me fie à la parole, à la promesse de Celui qui est venu et qui m'a aimé.

ET certes il y a d'autres religions, d'autres bergeries. Mais moi je suis de ce troupeau. Le Seigneur insiste sur ce point : ses brebis le connaissent, et Lui il connaît ses brebis. Ce qui ne signifie pas que les autres soient réprouvées ou moins aimées.

C'est une lumière propre à notre époque, il me semble, que pour les différentes communautés humaines, il ne s'agit plus de se convertir par la force, de dominer les unes sur les autres, mais de se rejoindre dans l'adoration qui leur est commune. Et ce nous serait une raison de plus de verser des larmes de sang, à cause de la politique imbécile et criminelle qui nous sépare des races non chrétiennes, alors que nous commençons seulement à entrevoir le lien qui nous unit à elles, dans les siècles et dans les cieux. Le Christ disait aux Juifs : « Abraham votre père s'est réjoui de voir mon jour ; il l'a vu et s'en est réjoui. » Cette connaissance antérieure à l'Histoire qu'Abraham eut du Christ, concerne toute sa postérité : celle de Jacob, celle d'Ismaël.

ICI je m'interromps. De quel droit écrire ces choses ? Et qui m'a donné mission d'en parler ? Personne, il est vrai. Mais il est non moins vrai que le dernier des chrétiens doit rendre témoignage, à la place qu'il occupe et selon l'inspiration qui lui en vient. Et la Grâce sauvegardera ce qui doit l'être. C'est du moins ce que je crois, en ce soir de ma vie.

F. M.

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 33-61

ADMINISTRATION
Abonnement, publicité, vente. Tél. : BAL. 11-40.
29, rue de Marignan - Paris (8e)
(angle Champs-Elysées)

PRIX DE VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 AN)

France, Union française : 4.000 francs.
Etudiants, rappelés, maintenus : 3.000 francs.
Etranger : 4.700 francs.
Etudiants étrangers : 3.700 francs.
6.700 fr. - A.E.F., A.O.F.
7.500 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
5.700 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
9.300 fr. Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie.
9.600 fr. - Afrique du Sud.
10.900 fr. - Etats-Unis, Canada.
12.200 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
16.100 fr. - Australie, Nouvelle-Zélande.
8.300 fr. - Congo Belge, Ethiopie.

Règlement par chèque bancaire au C.C.P. 73 78-19 Paris.

Administrateur : J.-F. COBLENCE.